BATAILLES & BLINDÉS

BATAILLES & BLINDÉS

ISSN 1765–0828

+35 Profils couleurs

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

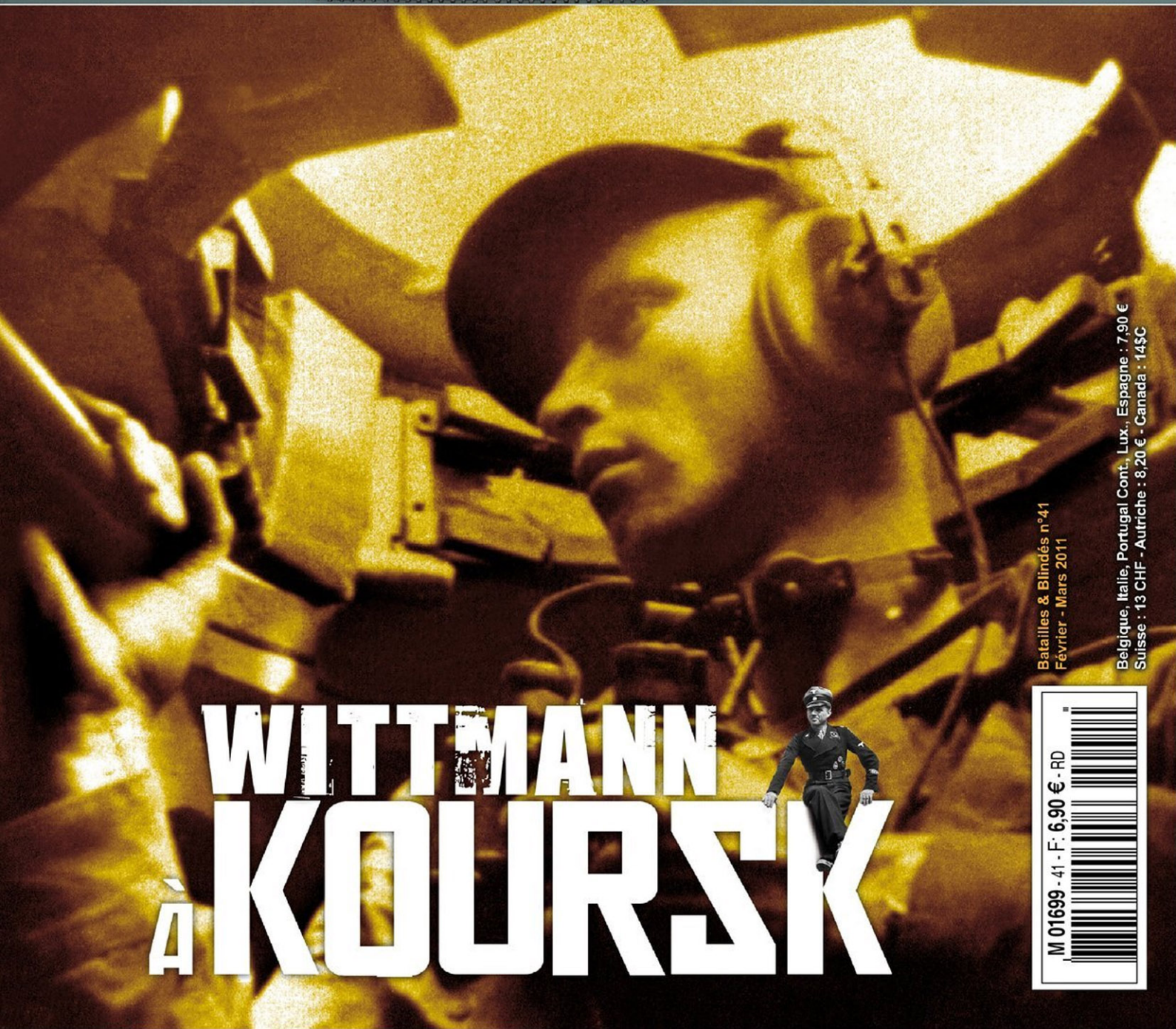
N°41

SUPER PERSHING *VERSUS* TIGER II
LE CHOC DES TITANS

ÉCHEC DANS LES ARDENNES
SAINT-VITH, VILLE MARTYRE

LA BATAILLE D'HANNUT
LA CAVALERIE FRANÇAISE « SAIGNÉE À BLANC »

GUERRE DU GOLFE, 1990-91
LA BATAILLE DES CENT HEURES



WITTMANN À KOURSK

Batailles & Blindés n°41
Février - Mars 2011

Belgique, Italie, Portugal Cont., Lux., Espagne : 7,90 €
Suisse : 13 CHF - Autriche : 8,20 € - Canada : 14$C

M 01699 - 41 - F: 6,90 € - RD

Découvrez toutes les publications de Caraktère
et commandez-les directement sur notre site internet

www.caraktere.com

Batailles & Blindés

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

BIMESTRIEL
FORMAT 21 / 29.7
84 PAGES COULEURS
6.90 €
41 NUMÉROS PUBLIÉS, 14 HORS-SÉRIES

Ligne de Front
Guerres mondiales

HISTOIRE DES CONFLITS DU XX^{e} SIÈCLE

BIMESTRIEL
FORMAT 21 / 29.7
84 PAGES COULEURS
6.90 €
28 NUMÉROS PUBLIÉS, 11 HORS-SÉRIES

Trucks & Tanks

LE MAGAZINE HISTORIQUE ET TECHNIQUE
DES ENGINS ET VÉHICULES MILITAIRES DU XX^{e} SIÈCLE

BIMESTRIEL
FORMAT 21 / 29.7
84 PAGES COULEURS
6.90 €
23 NUMÉROS PUBLIÉS, 6 HORS-SÉRIES

Aérojournal

HISTOIRE DE LA GUERRE AÉRIENNE

BIMESTRIEL
FORMAT 21 / 29.7
84 PAGES COULEURS
6.90 €
20 NUMÉROS PUBLIÉS, 6 HORS-SÉRIES

HISTOIRE(S) DE LA DERNIÈRE GUERRE

[1939-45, AU JOUR LE JOUR, 70 ANS APRÈS !]

BIMESTRIEL - FORMAT 21 / 29.7
100 PAGES COULEURS - 6.90 €
9 NUMÉROS PUBLIÉS

Renseignements : Caraktère - 3120, route d'Avignon - 13090 Aix-en-Provence - France - Tél : +33 (0)4 42 21 06 76
www.caraktere.com

EDITO

Non pas une, mais deux commémorations au sommaire de ce nouveau numéro de *Batailles & Blindés* !
La première marque l'anniversaire du débarquement des premiers éléments de l'*Afrika-Korps*, le 14 février 1941, à Tripoli, en Libye. Après l'échec italien en Égypte suite à l'opération anglaise « Compass », la chute de Tobrouk et la perte de la Cyrénaïque, Hitler a été contraint d'ordonner l'envoi d'un corps expéditionnaire motorisé en Afrique du Nord, pour y épauler les Italiens. Cette unité, qui se couvrira de gloire en sillonnant la « grande mer de sable », a un chef déjà célèbre depuis la campagne de France : Erwin Rommel. Mais c'est bel et bien dans le désert que l'Allemand passera à la postérité et deviendra un acteur mythique de la Seconde Guerre mondiale (aidé en cela par la propagande de Goebbels, ne l'oublions pas).
Offensive à outrance, débordements audacieux, tactiques innovantes, emploi maîtrisé des *Kampfgruppen*, l'héritage opérationnel du « Renard du désert » est riche en enseignements, mais aussi en anecdotes. C'est la raison pour laquelle, nous avons décidé d'ouvrir une nouvelle rubrique dans la revue : avec « ***les chroniques africaines*** », nous suivrons bimestre après bimestre l'épopée de la guerre dans le désert, les progrès des uns et des autres et nous décortiquerons leurs victoires, comme leurs échecs, mais pas seulement ; nous voulons aussi vous permettre de mieux découvrir ce fabuleux théâtre d'opérations, en évoquant des lieux célèbres, des dates importantes, des personnages civils ou militaires, des matériels, des unités, etc. Et tout ceci, comme à l'accoutumée, nous le ferons avec la plus grande des passions, et une iconographie choisie avec soin.
Second anniversaire, celui de la première guerre du Golfe. Outre le baroud d'honneur de l'Armée irakienne dans le secteur de la ville saoudienne de Khafji, c'est en effet le 24 février 1991, il y a 20 ans de cela, que les troupes de la Coalition passent à l'offensive. Parmi ces unités, la division « Daguet », corps expéditionnaire français qui opère sur le flanc gauche du dispositif du général Norman Schwarzkopf ; nous revoici donc dans le désert. Et comme en Libye ou en Égypte 50 ans plus tôt, on assiste à de vastes mouvements tournants, et l'on ne peut que constater l'importance du combat interarmes. Nous ne pouvions pas manquer l'occasion de saluer ces soldats français qui ont remporté une éclatante victoire.

La bataille de Hannut décortiquée par Cédric Mas, le baptême du feu de Wittmann à bord de son Tiger à Koursk, l'un des ultimes duels de « lourds » de la guerre, et la suite et fin de notre étude sur Saint-Vith complètent ce sommaire, que j'ai souhaité le plus éclectique possible.

Bonne lecture à tous !

Yannis Kadari

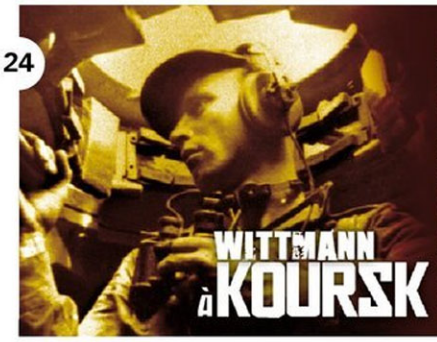
4 Le Blindorama — **La Turquie 1935-1945**

Vaincu par les Alliés au même titre que l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie en 1918, l'Empire ottoman connaît après la défaite un démembrement et une série de bouleversements politiques qui donnent naissance à la Turquie. Sous l'impulsion de son fondateur Mustafa Kemal Atatürk, le pays s'engage sur la voie d'une stricte neutralité, que révèle la grande disparité de l'équipement de ses forces motorisées et blindées.

8 1944 Bataille — **Échec dans les Ardennes (2e partie)**
Saint-Vith, ville martyre

Décembre 1944, Américains et Allemands s'efforcent de contrôler les principaux carrefours routiers des Ardennes. Saint-Vith est l'un d'entre eux, et il va faire l'objet d'un siège en règle de la part de la *5. Panzer-Armee*. Les *GI's* ne lâcheront la ville qu'après avoir installé une solide ligne de résistance quelques kilomètres en arrière. À l'instar des défenseurs de Bastogne, ceux de Saint-Vith vont donc jouer un rôle capital dans l'échec du dernier coup de dés hitlérien à l'Ouest !

24



Lorsque Michael Wittmann prend le commandement de l'un des Tiger de la *13. Kompanie* du régiment de chars de la « Leibstandarte », il a déjà une solide expérience du combat blindé à l'Est. À bord d'un *StuG kurz* puis d'un *Panzer III*, il a affronté l'Armée rouge sur tous les types de terrains, et le tankiste connaît bien les tactiques ennemies ainsi que le courage des équipages soviétiques.
Mais à Koursk, il n'aura plus à affronter les T 34 avec des engins sous-armés, mais à bord de la plus puissante machine de guerre du *Reich*. Retour sur un baptême du feu d'un genre particulier ; retour sur le premier jour de « Zitadelle » aux côtés de l'un des plus grands as de la *Panzerwaffe*.

40 Chroniques Africaines — **FEVRIER-MARS 1941**

48 1940 Front de l'Ouest — **La bataille d'Hannut**
La Cavalerie française « saignée à blanc »

Le 10 mai 1940, à 4h35, l'offensive allemande contre l'Europe de l'Ouest débute par l'agression de trois États neutres : les Pays-Bas, la Belgique et le Luxembourg. Il s'agit pour la *Wehrmacht* de contourner par le nord la ligne « Maginot » et de s'emparer de points de passage sur la Meuse, en Hollande et sur les canaux belges. La mission du corps de Cavalerie français va justement consister à freiner, voire stopper, les pointes mécanisées ennemies. *Panzer* et Somua se heurteront alors les uns aux autres, à Hannut.

60 1991 Moyent-Orient — **Guerre du Golfe**
La bataille des cent heures

Le 2 août 1990, l'actualité internationale est marquée par l'annonce de l'invasion du Koweït par l'Irak. Après l'échec de tentatives négociées par l'ONU, le 17 janvier 1991, les troupes de la Coalition lancent leurs premières frappes aériennes destinées à faire plier Bagdad. Cinq semaines plus tard, l'opération « Bouclier du désert » devient « Tempête du désert ». Et le 24 février, Abrams, Challenger et AMX30 se lancent à l'assaut des troupes de Saddam Hussein, à travers les sables de l'ancienne Babylone.

76 1945 Bataille — **Super Pershing *versus* Tiger II**
Le choc des titans

Le 21 avril 1945, le « Super-Pershing » du *Staff Sergeant* Joseph Maduri est engagé en appui de la *36th Infantry Division* lors de l'attaque de l'agglomération de Dessau. Les Allemands ont transformé l'endroit en forteresse, et l'infanterie américaine a besoin de l'aide des blindés lourds de la *3rd Armored Division* pour briser leur résistance. Qui sait à ce moment-là qu'un incroyable duel de chars lourds se déroulera d'ici peu... Si tant est qu'il se soit réellement déroulé ?

Bataille & Blindés n°41
Février - Mars 2011
ISSN : 1765-0828

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
3120, route d'Avignon
13090 Aix-en-Provence
SARL au capital de 20 000 euros
RCS de Marseille 450 657 168

www.caraktere.com

Rédaction : 09 66 02 34 75
Service Commercial : 04 42 21 06 76
Télécopie : 04 42 21 13 39
info@caraktere.com

Commission paritaire : 0410 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication
et rédacteur en chef : Y. Kadari
Secrétaire de rédaction : Y. Mahé
Correctrice : B. Watellier
Secrétariat : C. Valence

Direction Artistique : A. Gola
Infographie :
A. Giancaterina - M. Mioduszewska – B. Drenec

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B–1070 Bruxelles – Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Imprimerie Riccobono - Le Muy (83)

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

1935 - 1945

Turquie

Vaincu par les Alliés au même titre que l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie en 1918, l'Empire ottoman connaît après la défaite un démembrement et une série de bouleversements politiques qui donnent naissance à la Turquie. Sous l'impulsion de son fondateur Mustafa Kemal Atatürk, le pays s'engage sur la voie d'une stricte neutralité que révèle parfaitement la disparité de l'équipement de ses forces armées.

Par **Yann Mahé**

PARTIR DE RIEN

Ayant connu une phase de modernisation tardive (permise après le massacre des janissaires, le très conservateur corps d'élite ottoman, en 1826), l'Armée ottomane n'avait perçu qu'une insignifiante quantité de matériels motorisés à l'orée de 1914, lorsque la Première Guerre mondiale éclata. Seules quatre automitrailleuses Hotchkiss modèle 1909 avaient ainsi été perçues par la Sublime Porte avant que le Sultan ne déclare la guerre aux Alliés le 31 octobre 1914.

Compte tenu des années troublées qui agitent cette partie du Proche-Orient (guerre gréco-turque de 1919 à 1922, chute de l'Empire ottoman amputé par les Alliés de ses dépendances arabes en 1922, naissance de la Turquie l'année suivante), il faut attendre 1928 pour que le gouvernement d'Ankara acquière auprès de la France ses premiers blindés, en l'occurrence un nombre indéterminé de Renault FT, affecté à l'école de tir de l'Infanterie de Maltepe, dans le district d'Istanbul.

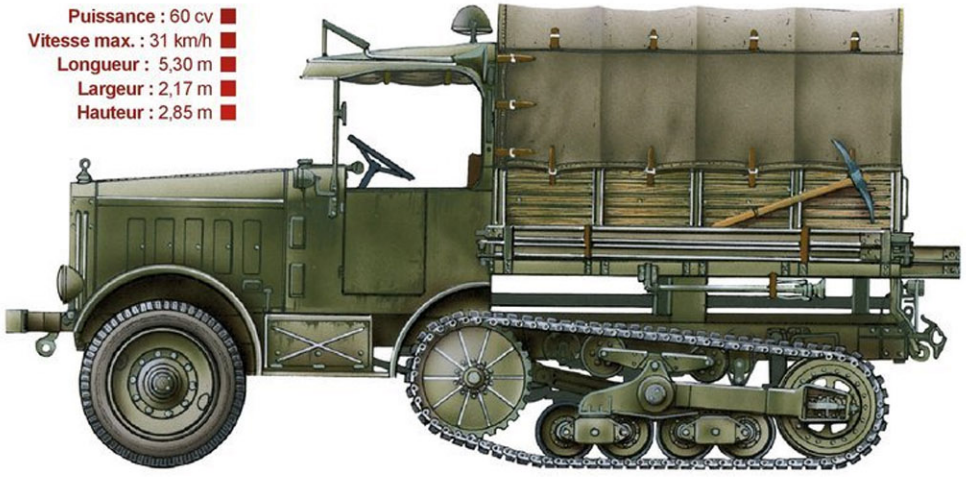
La rupture initiée par le président Mustafa Kemal, désireux de faire table rase de la désastreuse politique étrangère du passé, se traduit par la normalisation des relations avec l'ennemi héréditaire de l'Empire ottoman : la Russie, avec laquelle la Sublime Porte avait été en guerre quatre fois au cours du XIX[e] siècle, notamment en Crimée et dans le Caucase. Aussi n'est-il guère surprenant de voir des liens se nouer entre l'Union soviétique et l'Armée turque, cette dernière passant commande en 1935 de 60 chars T-26 modèle 1933 et 4 T-26 modèle 1931 bitourelle. Détail intéressant : dès réception, les mécaniciens turcs soudent les blindages de caisse et de tourelle, de façon à faire disparaître les rivets et ainsi moderniser la silhouette des T-26… Le but est que ces chars produisent une meilleure impression sur les observateurs étrangers ! Les T-26 équipent le tout premier bataillon blindé turc, le *Tank Taburu,* confié aux ordres du commandant Tahsin Yazici (futur chef du contingent turc en Corée) et stationné à Lüleburgaz, en Thrace. Outre ces 60 T-26, la Turquie s'est vue livrer dans le cadre du même contrat 5 tankettes T-27 et 60 automitrailleuses BA-6. D'autres engins blindés (autoblindées BA-3, chars BT-2 et 2 chars T-28) sont parfois mentionnés, sans qu'il soit possible de recouper ces informations. Chose certaine, au moins un char amphibie soviétique T-37 a été acheté par Ankara, car une copie sera construite par l'usine de pièces d'artillerie de Kirikkale en 1943…

Renault R35
1. Zirhli Alayi
Armée turque
Lüleburgaz, Thrace, 1940

Puissance : 85 cv
Vitesse max. : 20 km/h
Autonomie : 138 km
Blindage : 32 à 40 mm
Armement : 1 canon SA 38 de 37 mm

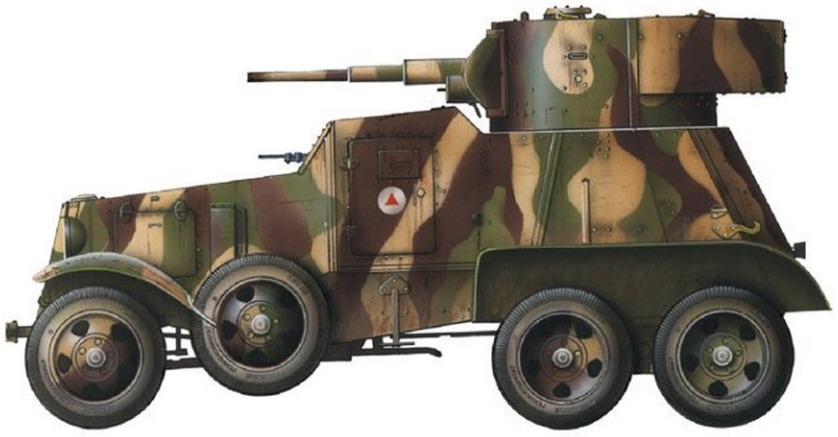
Somua MCG 5
1. Zirhli Alayi
Armée turque
Lüleburgaz, Thrace, 1940

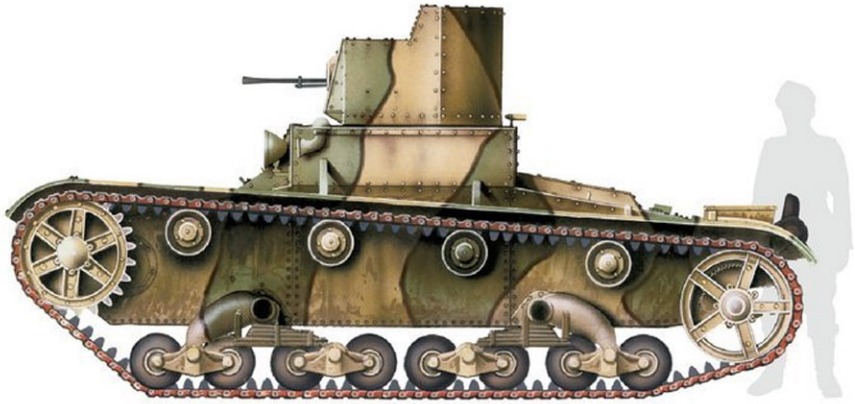
Puissance : 60 cv
Vitesse max. : 31 km/h
Longueur : 5,30 m
Largeur : 2,17 m
Hauteur : 2,85 m



BA-6
Tank Taburu
Armée turque
Lüleburgaz, Thrace, 1939

Puissance : 40 cv
Vitesse max. : 55 km/h
Autonomie : 200 km
Blindage : 9 à 15 mm
Armement : 1 canon modèle 20K de 45 mm



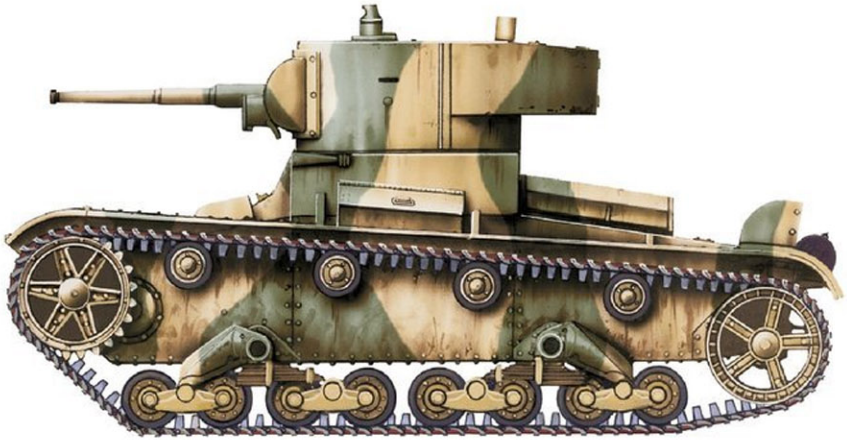


T-26 modèle 1931
Tank Taburu
Armée turque
Lüleburgaz, Thrace, 1940

- **Puissance :** 85 cv
- **Vitesse max. :** 31 km/h
- **Autonomie :** 140 km
- **Blindage :** 15 mm
- **Armement :** 2 mitrailleuses DT de 7,62 mm

T-26 modèle 1933
Tank Taburu
Armée turque
Istanbul, 1942

Puissance : 90 cv
Vitesse max. : 30 km/h
Autonomie : 140 km
Blindage : 15 mm
Armement : 1 canon modèle 20K de 45 mm



UN ÉTAT TRÈS COURTISÉ

La situation géographique de la Turquie, qui contrôle le détroit du Bosphore et la partie orientale de la Méditerranée, en fait un État très courtisé par les puissances militaires européennes, alors que l'hypothèse d'un conflit généralisé se fait de plus en plus probable à la fin des années 1930. Les liens historiques qui unissent le pays à l'Allemagne prédominent au sein de l'opinion, mais le pragmatisme des dirigeants turcs, peu enclins à se laisser entraîner dans une guerre à l'issue incertaine, conduit ces derniers à adopter une attitude de prudente neutralité lorsque les hostilités débutent en septembre 1939.

Dans ce contexte, la France et la Grande-Bretagne, souhaitant s'attirer les bonnes grâces de la Turquie – voisine de leurs possessions mandataires (Syrie et Irak) –, n'hésitent pas à lui livrer respectivement 50 (100 selon d'autres sources) chars Renault R35 et 16 Vickers *Light Tank Mk. VIb* en janvier 1940, qui permettent la création du 1er régiment blindé (*1. Zirhli Alayi*) à Lüleburgaz. De son côté, le *III. Reich* se lance également dans une opération de séduction, en préservant les achats effectués par l'Armée turque auprès de la Tchécoslovaquie récemment annexée, ce alors que Berlin a pour habitude d'annuler les commandes étrangères adressées à la défunte industrie tchèque au profit de la *Wehrmacht*. C'est ainsi que la Turquie perçoit jusqu'au dernier les tracteurs lourds qu'elle a achetés à la firme Praga : 434 CKD Praga TH, 40 CKD Praga TH6, 62 CKD Praga TH7, 16 CKD Praga T9. Sensible aux attentions manifestées à son égard, Ankara va tirer profit tout au long de la guerre mondiale de ce confortable statut de courtisée pour insidieusement accroître et moderniser son parc blindé.

En 1942, le *1. Zirhli Alayi* est transféré à la caserne Davutpaşa d'Istanbul, les T-26 de l'Arme blindée turque étant peu à peu retirés du service en vue de la réception imminente de chars anglais. En effet, Winston Churchill craint que la Turquie n'entre en guerre aux côtés des Allemands qui enregistrent alors victoire sur victoire. La pire des éventualités serait que son armée prenne à revers non seulement les troupes britanniques stationnées au Proche-Orient et en Égypte, où elles s'apprêtent à livrer une bataille décisive à El-Alamein contre l'*Afrika-Korps*, mais aussi l'Armée rouge à la fois opposée à la *Heeresgruppe A* dans le Caucase et confrontée à des foyers insurrectionnels des populations musulmanes de la région (Tchétchènes et Ingouches). Espérant amadouer Ankara, le Premier ministre britannique ordonne donc la cession de 170 M3 Stuart – chiffre rapidement porté à 210 – et 200 Valentine à canon de *2-Pounder* à l'Armée turque.

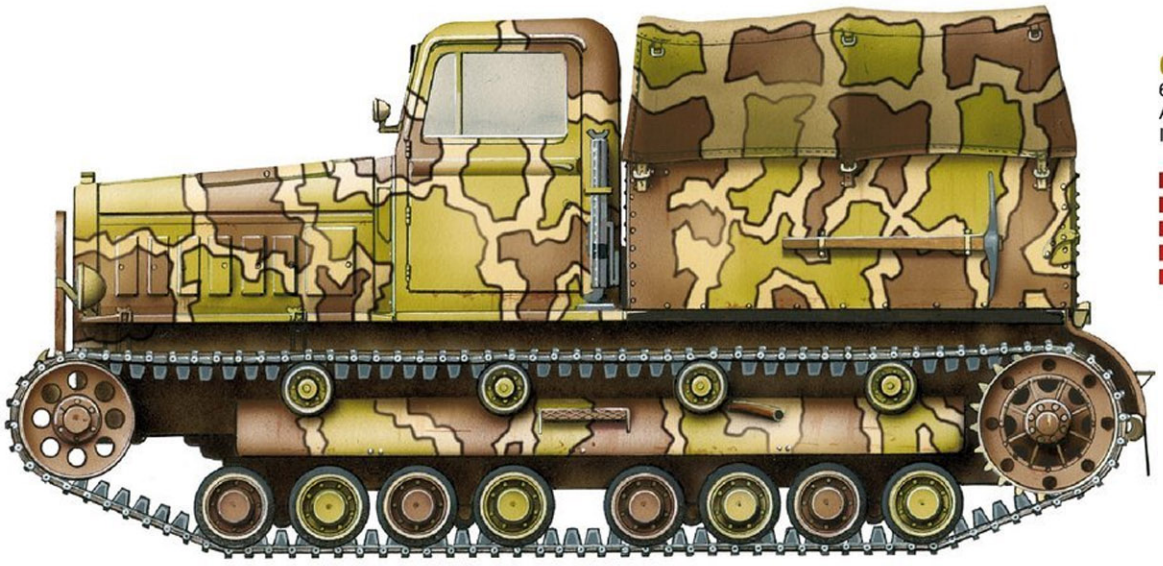
Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2011

Les livraisons de ces 410 chars – des véhicules usagés retirés des théâtres d'opérations du Moyen-Orient – débutent en novembre 1942 et s'échelonnent jusqu'en mars 1944. Ils permettent la mise sur pied de deux nouvelles brigades, respectivement implantées à Niğde (Anatolie centrale) et dans la caserne de Selimiye (Istanbul), le *1. Zirhli Alayi* devenant alors la 3e brigade blindée. À noter aussi la réception par la Turquie de 48 canons automoteurs Bishop *25-Pounder* en 1943.

MONTÉE EN PUISSANCE

Début 1943, après la défaite de Stalingrad et l'échec de la *Heeresgruppe A* devant Groznyï, les Allemands font un retour en force sur la scène turque, Hitler espérant convaincre le pays d'entrer en guerre contre l'Union soviétique, ou tout du moins accroître le potentiel de l'Armée turque de façon à contraindre l'Armée rouge à divertir plusieurs de ses divisions sur sa frontière méridionale. Le *Führer* ordonne en effet la livraison de 56 *Panzer III Ausf. M*, 22 l'étant effectivement, cependant que 22 ou 15 *Panzer IV Ausf. G* – les sources divergent – sont expédiés dans la foulée à Ankara (7 livrés en mars et 8 en mai 1943).

L'Armée turque ne désire pas s'arrêter en si bon chemin et sollicite auprès des Britanniques l'attribution de 500 M4 Sherman fin 1943, afin de mettre sur pied deux divisions blindées. Cependant, les atermoiements du gouvernement du président Mustafa İsmet İnönü irritent le cabinet Churchill. La réticence d'Ankara à entrer en guerre aux côtés des Alliés, les livraisons de matériels acceptés de l'Allemagne (outre les *Panzer* sus-évoqués, des chasseurs Focke-Wulf Fw 190 et bombardiers Heinkel He 111), sans oublier les propres besoins en matériels des troupes du *Commonwealth,* poussent les Britanniques à rejeter sèchement cette demande. Londres consent la livraison de seulement 34 M4 Sherman hors d'usage qui ne sont cédés à l'Armée turque qu'en février 1945, lorsque Ankara accepte enfin de déclarer la guerre au *Reich*. Les chars d'origine américaine sont répartis au sein des 1re et 2e brigades blindées, mais ils ne seront jamais engagés au feu, İsmet İnönü se refusant à envoyer le moindre soldat combattre la *Wehrmacht*... La déclaration de guerre de la Turquie était de pure forme : guidée par le pragmatisme, elle a permis au pays d'intégrer les Nations unies à peu de frais... ■

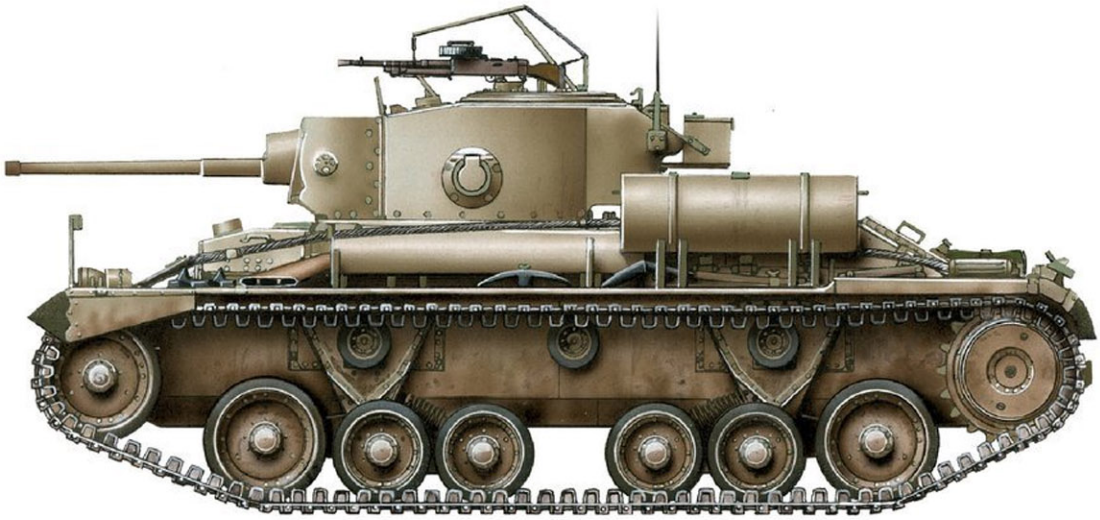


CKD Praga TH7 (ou Praga T8)
67e régiment d'artillerie
Armée turque
Izmir, 1940

- **Puissance :** 110 cv
- **Vitesse max. :** 31 km/h
- **Autonomie :** 200 km
- **Longueur :** 5,10 m
- **Largeur :** 2,06 m

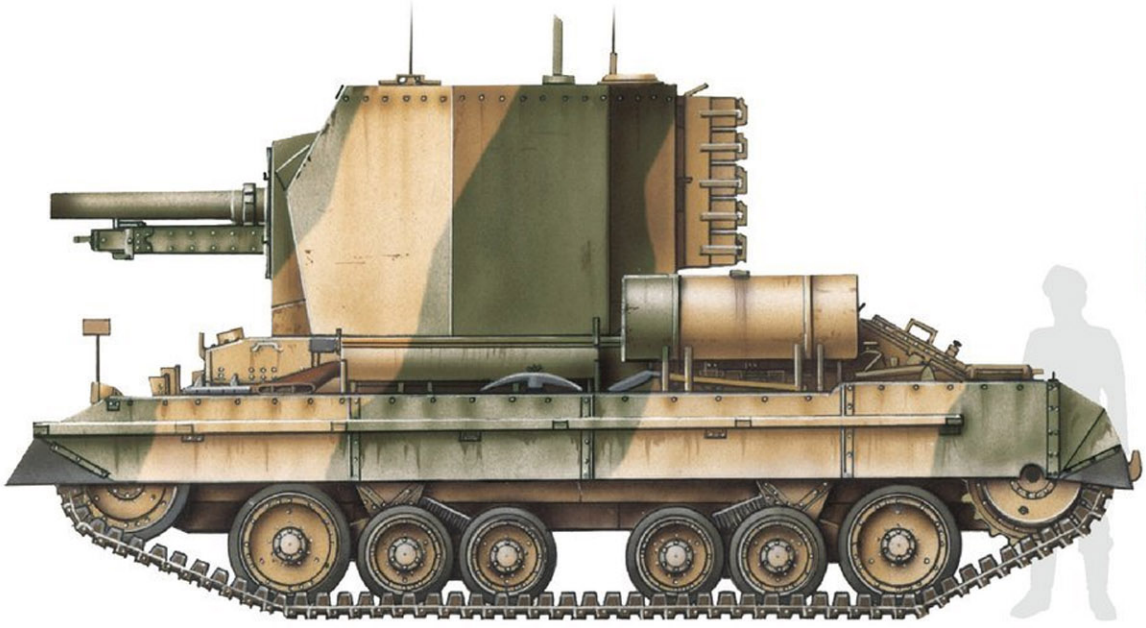
CKD Praga TH (ou Praga T6)
32e régiment d'artillerie
Armée turque
Istanbul, 1941

- **Puissance :** 110 cv
- **Vitesse max. :** 31 km/h
- **Autonomie :** 250 km
- **Longueur :** 4,80 m
- **Largeur :** 1,80 m



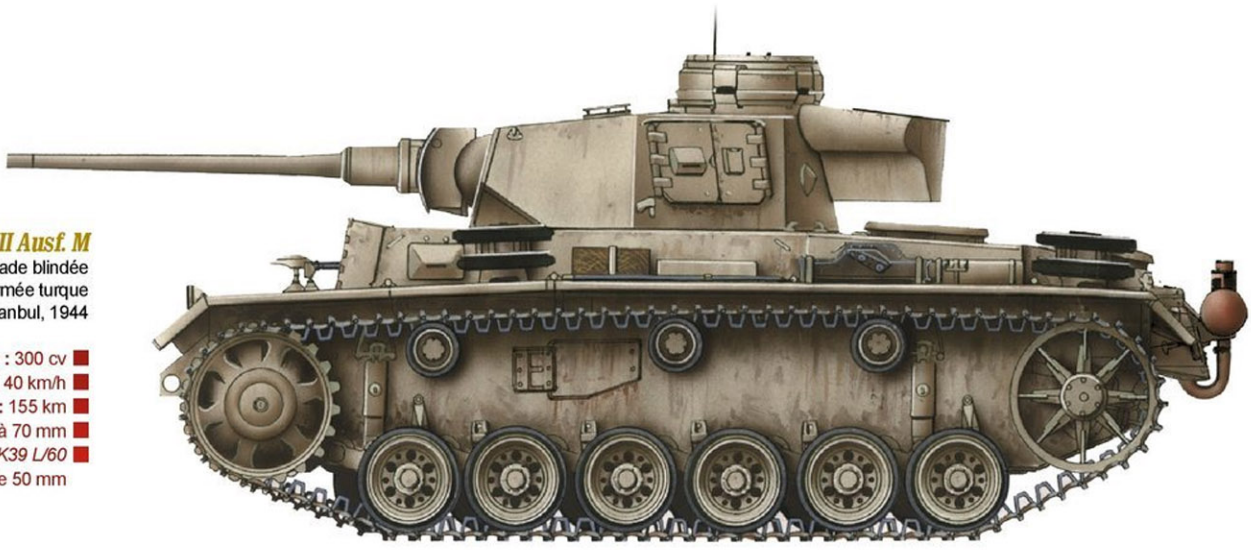
Vickers *Infantry Tank Mk. III*
« Valentine » *Mk. III*
1re brigade blindée
Armée turque
Niğde, Anatolie centrale, 1943

- **Puissance :** 131 cv
- **Vitesse max. :** 24 km/h
- **Autonomie :** 177 km
- **Blindage :** 17 à 65 mm
- **Armement :** 1 canon *QF 2-Pounder Mk. IX*



Ordnance QF 25-pdr on Carrier
Valentine 25-pdr Mk. I
1re brigade blindée
Armée turque
Niğde, Anatolie centrale, 1944

- **Puissance :** 131 cv
- **Vitesse max. :** 24 km/h
- **Autonomie :** 145 km
- **Blindage :** 8 à 51 mm
- **Armement :** 1 obusier *QF 25-Pounder*



Panzer III Ausf. M
3e brigade blindée
Armée turque
Istanbul, 1944

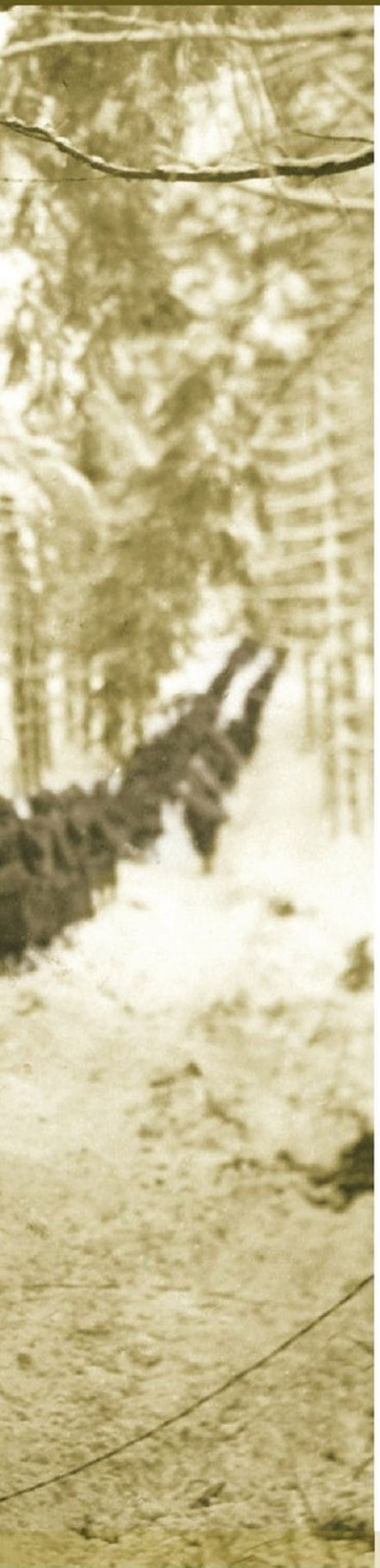
- **Puissance :** 300 cv
- **Vitesse max. :** 40 km/h
- **Autonomie :** 155 km
- **Blindage :** 30 à 70 mm
- **Armement :** 1 canon *KwK39 L/60* de 50 mm

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2011

ÉCHEC DANS LES ARDENNES

Décembre 1944, les belligérants s'efforcent de contrôler les carrefours routiers principaux des Ardennes belges. Saint-Vith est l'un d'entre eux et va être l'objet d'un siège en règle de la part de la *5. Panzer-Armee*. Les Américains ne lâcheront la ville qu'après avoir installé une ligne de résistance solide quelques kilomètres en arrière. À l'instar des défenseurs de Bastogne, ceux de Saint-Vith vont jouer un rôle capital dans l'échec du dernier coup de dés hitlérien à l'Ouest.

Par **Hugues Wenkin**



2e PARTIE
SAINT-VITH, VILLE MARTYRE

LA *7TH ARMORED DIVISION* DANS LA TOURMENTE

La véritable course contre la montre engagée par la *7th Armored Division* pour atteindre Saint-Vith a évité *in extremis* la prise de la ville par les troupes de la *5. Panzer-Armee* de von Manteuffel. Dans la nuit du 17 au 18 décembre, le dispositif du général Hasbrouk ne cesse de s'étoffer et, au petit matin, le *Combat Command R* (*CCR*) du colonel John Ryan est en position au nord de la cité. Son *17th Tank Battalion* tient le nœud routier de Recht, tandis que les approches à l'est de la ville sont tenues par le *Combat Command B* (*CCB*) du général Clarke, renforcé du *38th Armored Infantry Battalion* pris la veille au *CCR*. Les positions de Clarke s'étendent jusqu'à environ un kilomètre au sud-ouest de la bourgade, pour faire leur jonction avec celles du *CCB* du général Hoge de la *9th Armored Division*. La réserve divisionnaire de Hasbrouk, constituée par le *Combat Command A* (*CCA*) du colonel Dwight Rosembaum, est positionnée à Beho.

Vers 2 heures du matin le 18 décembre, les tankistes installés à Recht sont les premiers à sentir le poids de la poussée allemande. En prenant position dans le village, ils ont coupé en deux les troupes de Peiper formant la *Kampfgruppe* « Knittel », composée principalement de la *SS-Panzer-Aufklärungs-Abteilung 1* appartenant à la *1. SS-Division* « Leibstandarte SS Adolf Hitler ». Knittel et ses hommes sont séparés de la pointe de la colonne et essayent de forcer le passage. Le colonel John Wemple, commandant le *17th Tank Battalion,* est sur les lieux, il décrit d'une manière vivante les combats acharnés de la nuit : « *Quand on me signala qu'une formation adverse approchait de Recht par le nord, j'y ai envoyé la* C Company. *À 2 heures, l'attaque se déclencha. L'infanterie était épaulée par un nombre indéterminé de* Panzer *tirant des projectiles éclairants (la technique allemande consistait à lancer d'abord deux obus à forte charge : un trop court pour nous aveugler et un trop long pour silhouetter les masses sombres de nos tanks. Ils pouvaient ainsi nous attaquer comme en plein jour). Ce fut une bagarre épique ! Quand le quartier général du* CCR *se retira en direction de Poteau, la* C Company *resta seule dans la localité, parant tous les mouvements des blindés et faisant payer très cher cet assaut à la piétaille. Après approximativement deux heures, je lui ai donné l'ordre de rejoindre le bataillon : la situation était devenue intenable car, à la faveur de l'obscurité, des fantassins s'étaient infiltrés dans le village et attaquaient nos tanks à la* Panzerfaust. »

Les tankistes américains, privés de leurs fantassins d'accompagnement, sont donc obligés de se replier sur Poteau et la poussée allemande s'intensifie sur le flanc Nord des défenseurs. Wemple continue son récit de la journée, l'action se passe à Poteau : « *À 5h30, nouvelle attaque : pendant plusieurs heures,* Grenadiere *et* Panzer *se ruèrent contre nos positions, mais ils furent régulièrement repoussés. Toutefois, ils endommagèrent deux de nos chars. Plus tard, cinq ou six* Panther *(ou peut-être des* Panzer VI*) en position dans la vallée juste au sud de Recht, à environ deux mille mètres du bataillon, ont commencé à tirer, endommageant un certain nombre de nos blindés et autres véhicules. À pareille distance, le tir de nos tanks était inefficace ; aussi, avons-nous répondu par le tir indirect des canons d'assaut pour amener le repli de ces* Panzer. *Au cours de cette journée, deux ou trois attaques d'infanterie ont été lancées contre le* roadblock *du nord, à la jonction de la route venant de Recht avec la grand-route de Malmedy à Saint-Vith. Elles furent repoussées avec de lourdes pertes pour l'assaillant. Durant toute la nuit du 18 au 19 décembre, des patrouilles n'ont cessé de marauder à l'est et à l'ouest du bataillon, tandis que notre* B Company, *dans le nord, signalait un remue-ménage inquiétant. Aussitôt, l'artillerie concentra son tir dans cette direction et aucune attaque ne se produisit dans ce secteur. Par contre, à minuit, un assaut fut lancé de Recht contre le gros du bataillon. Avant d'être refoulés, les Fridolins qui s'étaient faufilés réussirent à endommager un certain nombre de véhicules et de blindés. Sur les cadavres, nous avons découvert des documents établissant qu'ils appartenaient à la* 1. SS-Panzer-Division. »

Les Américains n'ont plus seulement affaire à des fantassins faiblement appuyés par des canons d'assaut, mais à une grande unité blindée d'élite. C'est donc une véritable menace qui se précise sur le flanc Nord de leur dispositif. Pour la parer, Hasbrouk puise dans les réserves de son *CCA* et dans celles du *CCB* de la *9th Armored Division* pour tenter de contenir la progression *SS* en tenant coûte que coûte le village de Poteau.

Pendant ce temps, au sud, la *62. Volks-Grenadier-Division* (*62. VGD*) maintient sa poussée pour saisir le pont de Steinebrück. Les infiltrations sont de plus en plus nombreuses sur la rive Ouest de l'Our tenue par les hommes de Hoge. À contrecœur, le général décide de faire sauter le pont. Fait aggravant pour les « *Golden Lions* » de Jones, la puissance de l'assaut germanique menace très sérieusement le dispositif de la *7th Armored Division,* puisque Hasbrouk est obligé d'annuler l'attaque de son *31st Tank Battalion* sur Schönberg, planifiée depuis la veille pour dégager les deux régiments.

Son secteur Nord provisoirement stabilisé, Hasbrouk se rend compte que le sud de son dispositif est également menacé. Son flanc y est tout simplement en l'air et est menacé par des incursions de la *116. Panzer-Division* appuyant des éléments de la *560. Volks-Grenadier-Division*. Pour y faire face, Hasbrouk met sur pied une *Task Force* qui prend le nom de son commandant, le lieutenant-colonel Jones du *814th Tank Destroyer Battalion*, intégrant également des survivants du *14th Cavalry Group*. La maigreur des effectifs disponibles rend impossible la création d'une ligne défensive continue. Aussi, Jones et Hasbrouk décident-ils de ne tenir que les routes principales et les carrefours importants. Jones organise trois petits détachements indépendants pour occuper Deifeld, Gouvy et Chérain. La prise de position dans Deifeld se fait sans difficulté. Installés dans Chérain, les hommes de Jones reçoivent le renfort inattendu d'une compagnie du *112th Infantry Regiment* de la *28th Infantry Division (28th ID)* envoyée à Houffalize pour soulager la pression sur Bastogne. Vu l'évolution de la situation, cette instruction n'est plus valide et les fantassins sont intégrés dans la *Task Force*.

Les envoyés de Jones arrivent à Gouvy en même temps qu'une patrouille de trois *Panzer IV* appartenant à la *116. Panzer-Division*. Les Allemands tirent immédiatement : leur premier coup tombe sur un camion chargé d'un compresseur qui prend feu instantanément et bloque leur progression. Les *Panzer* se retirent après avoir lâché quelques obus sur le village. La *Task Force* découvre alors un dépôt contenant 50 000 rations K et C sur le point d'être incendiées par les derniers défenseurs du village, ainsi qu'un enclos avec 700 prisonniers allemands ! Les officiers font éteindre l'incendie, sauvant ainsi une nourriture qui va s'avérer très utile pour soutenir le siège qui s'annonce.

LA REDDITION DES « *GOLDEN LION'S* »

Avec la pression accentuée sur la *7th AD*, Jones n'a d'autre solution pour sauver ses deux régiments encerclés que de leur donner l'ordre de rejoindre Saint-Vith par leurs propres moyens en attaquant Schönberg par l'est… Le colonel Descheneaux, à la tête du *422nd Infantry Regiment* (*422nd IR*), reçoit l'ordre de tenter la percée dans la nuit. Lorsqu'il apprend l'instruction, l'officier sanglote et exprime ses pensées en ces termes : « *Mes pauvres soldats, ils vont être taillés en pièces.* »

ORDRE DE BATAILLE AMÉRICAIN

Task Force « Jones » – le 20 décembre 1944

17th Tank Battalion (sans la *A Company*)
440th Armored Field Artillery Battalion
814th Tank Destroyer Battalion (sans les *A* et *B Companies*)
2 *Platoons* du *38th Armored Infantry Battalion*
1 *Platoon* du *31st Tank Battalion*
3 chars M-4 du *40th Tank Battalion*
D/40th Tank Battalion
G-112th/28th Infantry Division
A/33rd Armored Engineer Battalion (sans 1 *Platoon*)
Détachement du *14th Cavalry Group*
15 véhicules blindés M-8
5 canons d'assaut
13 chars légers

Unités de la _7th Armored Division_ – le 10 décembre 1944

Combat Command A
40th Tank Battalion
48th Armored Infantry Battalion
A Company, 33rd Armored Engineer Battalion
D Company, 87th Cavalry Recon Squadron Mechanized
A Company, 814th Tank Destroyer Battalion
1st Company, Recon, 814th Tank Destroyer Battalion
1st Detachment, 77th Armored Medical Battalion

Combat Command B
23rd Armored Infantry Battalion
31st Tank Battalion
38th Armored Infantry Battalion
B Company, 33rd Armored Engineer Battalion
B Company, 87th Cavalry Recon Squadron Mechanized
C Company, 814th Tank Destroyer Battalion
1st Platoon, B Company, 814th Tank Destroyer Battalion
1st Detachment, 129th Ordnance Battalion
D Company, 203rd Antiaircraft Artillery Battalion
1st Detachment, 77th Armored Medical Battalion
1st Detachment, 129th Ordnance Battalion

Combat Command R (reserve)
1st Squadron, Recon, 814th Tank Destroyer Battalion
C Company, 33rd Armored Engineer Battalion

◤ Page de gauche, en haut
Dans l'attente de l'arrivée d'improbables renforts, il n'y a plus qu'à s'enterrer pour ce M36 Jackson coincé dans les alentours de Saint-Vith. Son faible blindage ne serait en effet d'aucune protection pour son équipage en cas de duel avec un *Panzer*.

◀ Page de gauche, en bas
Ces servants de mortier se sont enterrés en plein champ. Maintenant que la neige est tombée, leur position doit être, de loin, quasiment indétectable.

Toutes photos : Us Nara

Il est vrai que Schönberg est tout aussi vital pour les Alliés que pour von Manteuffel. Ce dernier est parfaitement conscient que les régiments encerclés vont tenter de rallier leurs lignes *via* le village qu'il tient désormais fermement. Aussi, le dispositif qui attend les *GI's* est-il une véritable souricière : des blindés et des mitrailleuses antiaériennes sont installés dans les bois de façon à prendre en enfilade les fantassins pendant leur progression dispersée vers le hameau.

Les bataillons américains sont déployés le long de la route de Bleialf à Auw. Dès le lever du jour, les *1st* et *2nd Battalions* montent au combat en direction de Schönberg. Les survivants du *3rd Battalion* sont maintenus en réserve régimentaire. Quand les éléments de tête traversent la route, ils se retrouvent dans un déluge de feu. Le colonel Descheneaux réagit en ordonnant à ses hommes de se mettre à l'abri dans les bois. Cette décision est à l'origine d'une terrible méprise : au même moment, l'aile droite du *423rd IR* se dirige vers le nord-ouest. Ses éléments sont repérés par l'aile gauche du *422nd IR*.

Les fantassins aux abois pensent avoir affaire à une attaque latérale et déclenchent un feu d'enfer sur leurs frères d'arme. Au cours du bref échange, les flancs des deux régiments se retrouvent considérablement désorganisés. À 14h30, sans espoir et par souci d'épargner ses soldats dépourvus de munitions, Descheneaux décide de capituler. Pour la petite histoire, c'est le petit-fils de « Buffalo Bill », le major William J. Cody Garlow, qui se dirige vers les lignes allemandes en agitant le drapeau blanc de la reddition. Anthony G. Marino appartient au quartier général du *422nd IR*, son point de vue permet de mieux comprendre la situation désespérée dans laquelle se trouvent les *GI's* encerclés : « *Le jour se leva avec des tirs d'armes automatiques ensuite le « crac crac » des 88 mm des chars. Un lieutenant arriva sur la colline, il avait été atteint à l'avant-bras par une balle. Un cri s'éleva :* « Des munitions de bazooka, quelqu'un a-t-il des munitions de bazooka ? ». *Notre bataillon n'avait pas d'arme lourde d'appui, à l'exception de bazookas, mais les munitions se faisaient rares et l'on emportait que ce qui pouvait être porté par les hommes. Les tirs cessèrent un court instant. Puis je vis nos compagnies en déroute, courant vers le ravin à ma gauche. Je pus voir nos fantassins courir se mettre à l'abri. Mais, avec les obus de 88 mm leur tombant dessus, c'était pour les chars un vrai tir au pigeon. Puis, un cri s'éleva :* « On se rend ! » *Les « 88 » stoppèrent.* […] *Le capitaine Mohne me dit de détruire mon arme et mes cartes. J'enterrai donc ces dernières et détruisis ma M1 et mon pistolet, lançant les morceaux aussi loin que possible. Je descendis alors la colline pour rejoindre les troupes qui s'étaient rendues.* »

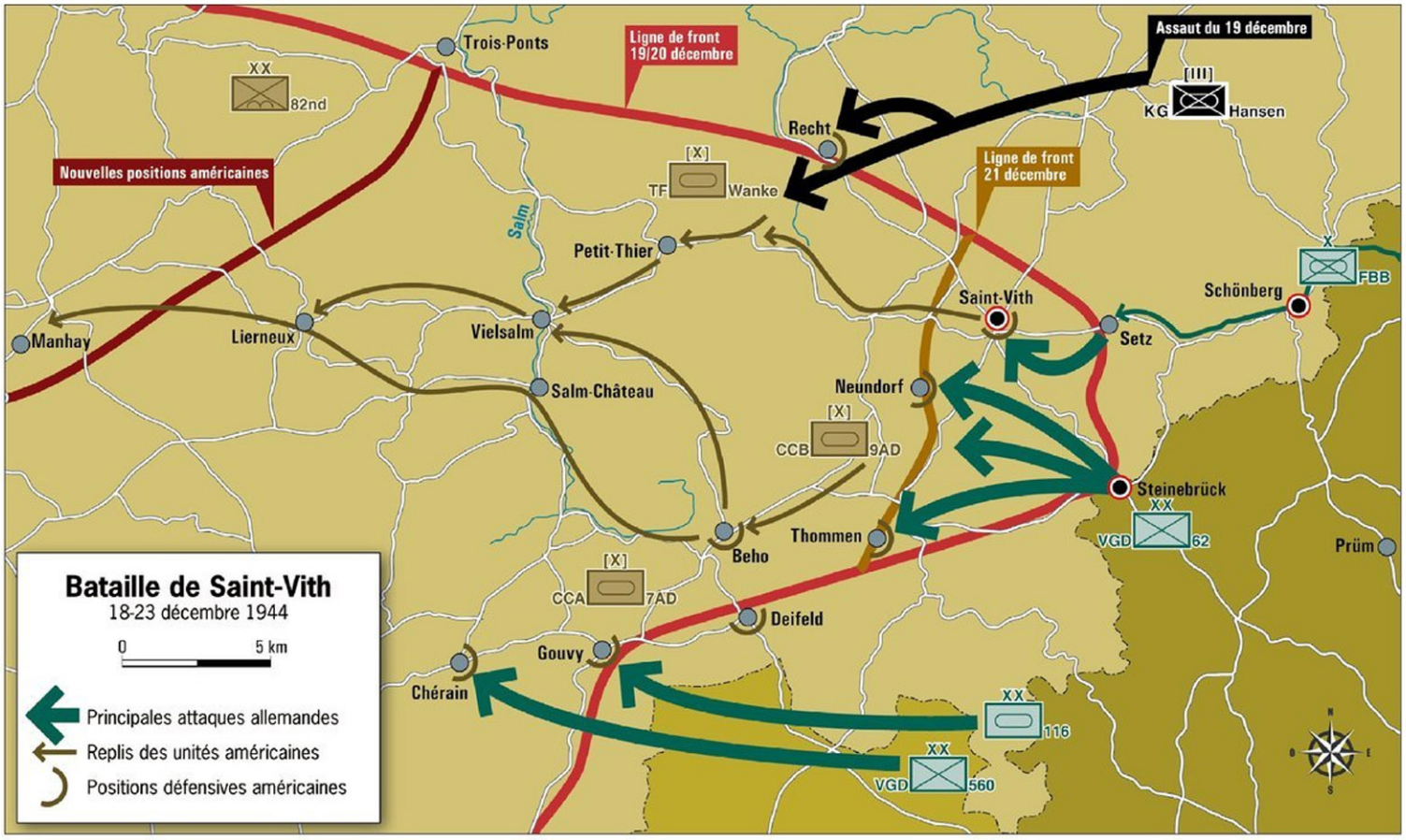
Dans la foulée de la reddition du premier régiment, les événements se précipitent pour les fantassins du *423rd IR* commandé par le colonel Cavender : les munitions s'épuisent tout aussi rapidement et la situation devient désespérée. Il n'y plus rien à faire, Cavender ordonne de déposer les armes à 16h30. Ce jour-là, environ 3 000 *GI's* se rendent aux Allemands ; c'est l'un des plus cuisants revers subis par l'Armée américaine sur le théâtre d'opérations européen et la plus grosse reddition en masse survenue pendant la campagne. Le général Jones sera blâmé injustement pour la reddition de ses deux régiments. Notons que 500 hommes placés sous le commandement du major Ouellette résisteront encore jusqu'au matin du 21 décembre. Seuls 70 d'entre eux parviendront à rejoindre les lignes alliées.

▲ Ce Sherman M4 a reçu pour tout camouflage une légère couche de peinture blanche qui laisse encore visible son marquage tactique. D'autres chars sont en position à l'arrière-plan. L'escadron doit être en place depuis un petit moment car l'équipage a fait un feu de camp pour se réchauffer et a vidé le compartiment de combat des douilles usagées de sa pièce de 105 mm.

▶ **Page de droite**
Ce tankiste du *17th Tank Battalion* de la *7th Armored Division* est de corvée de peinture, mais il faut bien cela pour camoufler un Sherman dans les Ardennes au milieu de l'hiver ! Le cliché met bien en évidence la plaque de blindage rajoutée sur le flanc droit du char au niveau des racks à munition.

LA PRESSION ALLEMANDE S'INTENSIFIE

Pendant la nuit du 18 au 19 décembre, les deux camps tâtent les dispositifs adverses par de nombreuses patrouilles. Les carrefours sont systématiquement pilonnés par l'artillerie allemande afin de gêner au maximum les mouvements dans la poche en train de se former autour de Saint-Vith. Le flanc Nord, tenu par le *CCB* de la *7th Armored Division* (*7th AD*), fait l'objet de plusieurs attaques lancées par la *Kampfgruppe* « Hansen » composée principalement par le *SS-Panzer-Grenadier-Regiment 1*. Les *SS* tentent de déceler les points faibles de l'ennemi, sans toutefois obtenir de succès probants et ils sont relevés dans le courant de l'après-midi par la *SS-Panzer-Aufklärungs-Abteilung 9* (*SS-Hauptsturmführer* Recke) de la *9. SS-Panzer-Division*. Recke tente une nouvelle fois de prendre Poteau. Il échoue également devant la ténacité américaine et décide de se retrancher sur place en attendant le reste de sa division. Ce délai



est mis à profit par le *CCR* de la *7th AD,* installé à l'ouest dans le village de Petit Thier, pour se réorganiser en incorporant les restes du *14th Cavalry Group*. L'ensemble forme la *Task Force* « Wanke » et assure la protection du flanc Nord-Ouest entre Poteau et la Salm. Il est prolongé vers l'est par le *CCA* qui tient toujours solidement Poteau. L'est et le sud de Saint-Vith sont tenus respectivement par les *CCB* des *7th* et *9th Armored Divisions*. Le dispositif est souple et les deux généraux qui les commandent se coordonnent pour conjuguer leurs efforts dans le secteur. Le général Hoge s'exprime en ces termes à ce sujet : « *À 12h15, face à mon* Combat Command B, 9th Armored Division*, se préparait une attaque d'infanterie et de blindés. Avant même qu'elle démarre, nous avons réussi à neutraliser trois* Panzer*, ce qui a fait avorter cette tentative. Au cours de l'après-midi, je suis allé à Crombach, afin de discuter avec le général Bruce Clarke de la vulnérabilité de mes positions le long de la rivière et du chemin de fer. Si Saint-Vith venait à tomber, nous serions isolés car il n'y avait pas de voie de repli si ce n'était par cette localité. Le général Hasbrouk nous ayant donné carte blanche, Bruce et moi faisions équipe sans chercher à savoir qui commandait l'autre. D'un commun accord, nous avons préparé un plan qui devait être exécuté dès la tombée de la nuit. Une faible attaque fut lancée contre notre aile droite à l'instant précis où le déplacement commençait. Elle fut neutralisée par le feu des mortiers, tanks et canons. À minuit, mon* Combat Command *occupait ses nouvelles positions entre le* 424th Infantry Regiment *au sud, aux environs de Maspelt, et le* CCB, 7th AD, *vers le nord. L'infanterie s'installa au centre de notre nouveau secteur, avec, de part et d'autre, une partie de mon* 14th Tank Battalion*. La dépression partant du sud vers la lisière de la ville constituait la frontière entre nos* Combat Commands*. Convaincus, l'un et l'autre, que cet endroit était particulièrement exposé, nous avons décidé d'y placer un peloton de* Tank Destroyers*. Mon poste de commandement se trouvait à Neubrück, à deux* miles *de Saint-Vith, sur la route de Grufflange. Durant toute la bataille, il y eut entre nous une liaison très étroite et une excellente coopération.* »

Aux yeux de von Manteuffel, la situation reste très compliquée, même s'il n'a plus l'épine dans le pied que constituaient les deux régiments de la *106th ID* qui viennent de se rendre. Les succès engendrés par sa *5. Panzer-Armee* sont rendus inutiles par l'immense embouteillage qui règne dans Schönberg. Par ailleurs, l'inexpérience des officiers subalternes des *Volksgrenadiere* a des conséquences désastreuses : ils restent sur les chemins sans essayer de déborder leurs adversaires à travers bois, ce qui permet à l'ennemi d'engranger de beaux succès défensifs.

Devant le piétinement de ses unités, von Manteuffel est obligé d'engager prématurément la *Führer-Begleit-Brigade* du *SS-Standartenführer* Otto Remer. L'unité dispose d'une force de frappe considérable, *grosso modo* l'équivalent d'un *Combat Command* américain renforcé. Il comporte trois *Abteilungen* de *Panzergrenadiere*, une *Panzer-Abteilung* forte de 45 *Panzer IV* auxquels viennent s'ajouter 35 *Sturmgeschütze*, une *Abteilung* d'artillerie équipée de tubes de *10,5cm*, des éléments antichars et de génie. Il est à signaler que Remer met également en ligne un *Flak-Regiment* de 24 pièces *Flak 36* casernées à l'origine autour du *Wolfsschanze*, le quartier général de Hitler en Prusse orientale. Remer relate son entrée en lice hésitante : « *Convoqué au quartier général du* LXVI. Armee-Korps […] *le 18 décembre, j'ai reçu l'ordre de faire monter en ligne ma brigade rassemblée dans les environs de Daun, par Roth, Auw, Wischeid, Andler, Schönberg et Heuem. Comme précédemment, on me parla d'une «* poussée fulgurante *» vers la Meuse après la chute de Saint-Vith. On ajouta qu'il ne fallait absolument pas que nous nous laissions engluer dans des combats pour cette ville. Je partis immédiatement en suivant l'itinéraire prescrit, mais je ne devais atteindre le poste de commandement de la* 18. Volks-Grenadier-Division*, installé au Walleroder Mühle, que dans la matinée du lendemain, tant était invraisemblable l'embouteillage et absolument déplorable l'état du réseau routier. Circuler en dehors des routes était impossible, même pour les véhicules chenillés. Là, on m'apprit que la résistance à l'est de Saint-Vith s'était considérablement durcie. J'ai effectué une reconnaissance afin de savoir si ma* Führer-Begleit-Brigade *pourrait contourner la localité. Le résultat fut décevant. En outre, j'ai pu constater que la* 18. Volks-Grenadier-Division *n'était pas déployée le long de son front. Une attaque de cette division étant prévue pour midi, j'ai décidé de l'épauler avec le détachement d'avant-garde qui arrivait fort à-propos. L'assaut ne donna aucun résultat. Mes blindés furent accueillis par une sévère semonce antichar. Quant à mes fantassins qui avançaient en tirailleurs à travers bois, ils furent épinglés puis repoussés avec de lourdes pertes par un tir d'artillerie très précis. J'ai acquis la conviction que le Prümerberg avait été transformé par les Américains en une solide place forte qui ne pourrait être emportée sans une concentration massive d'engins lourds. Seul était propice à une attaque de tanks le terrain situé au nord de la route, mais la zone de rassemblement à l'ouest du bois auf der Höhe était particulièrement exposée aux observateurs américains. En outre, la route était incroyablement embouteillée. En conséquence, toute avance d'un groupe blindé vers le Prümerberg me paraissait une opération périlleuse.* »

Finalement, ce n'est que le 22 décembre au matin que l'unité de Remer pèsera dans la bataille. Aussi le 19 au soir, Saint-Vith est toujours aux mains des Alliés. Ceux-ci viennent de recevoir un renfort d'une importance capitale pour la suite : l'artillerie divisionnaire est maintenant à pied d'œuvre dans le saillant. Les batteries du *434th Armored Field Artillery Battalion* équipées de tubes de 105 mm s'ajoutant aux deux autres armées d'obusiers de 155 mm du *965th Field Artillery Battalion* vont s'avérer très efficaces contre les *Panzer*. Le lieutenant-colonel Richar Chappins, commandant le *48th Armored Infantry Battalion,* décrit la tactique qui va être employée d'une façon très colorée : « *le plan est de grignoter leurs blindés, en les stoppant avec un appui massif d'artillerie et en mettant ensuite* KO *les chars des* Jerries *à courte portée avec nos* Sherman. »

Un autre renfort de taille, le *112th IR* (*28th ID*), vient s'ajouter aux défenseurs de Saint-Vith. Mais après une progression qui pourrait être qualifiée d'odyssée, ses fantassins sont exténués et ont déjà subi de lourdes pertes. Ils forment néanmoins une unité de vétérans qui vient avantageusement compléter le dispositif de Hasbrouk.

SAINT-VITH
PRESQUE ENCERCLÉE !

Dans la matinée du 20 décembre, le *G-2* (l'officier chargé du renseignement) donne un point de la situation à Hasbrouk. Celle-ci n'est pas très engageante : la division est sur le point d'être encerclée du nord au sud par la *1. SS-Panzer-Division*, la *Führer-Begleit-Brigade* d'Otto Remer (une unité blindée du *Panzer-Korps* « Großdeutschland »), la *18. VGD*, la *62. VGD*, la *2. Panzer-Division*, la *560. VGD* et enfin la *116. Panzer-Division*. Il est à noter qu'en réalité, les éléments identifiés de la *2. Panzer-Division* ne sont pas destinés à l'attaque de Saint-Vith, mais bien à celle sur Bastogne qui continue de résister farouchement. Les rapports des services de renseignements à la disposition de Hasbrouk indiquent également que les unités allemandes continuent de contourner le nœud de résistance formé par Saint-Vith et s'enfoncent tant au nord qu'au sud. Le général américain ne peut étendre son dispositif indéfiniment sur ses flancs : il mesure clairement le risque de voir les deux *Combat Commands B* des *7th* et *9th Armored Divisions* se faire encercler dans la ville. Son quartier général n'est d'ailleurs plus à Saint-Vith mais à Vielsalm. Coupé du *VIIIth Corps*, il sait que vers le nord, il est encore possible de passer dans la région de Spa. En désespoir de cause, il envoie un officier de liaison vers l'état-major de la *1st Army*. Ce courrier, qui arrivera à bon port, est très révélateur de la situation de la *7th AD* : « *Ma division défend la ligne incluant Saint-Vith et Poteau. Le* CCB *de la* 9th Armored, *le* 424th IR *de la* 106th ID *et le* 122th IR *de la* 28th ID *sont sur ma droite et tiennent de Saint-Vith à Holdigen. Les deux régiments d'infanterie sont mal en point, mon flanc droit est grand ouvert ; le secteur est seulement patrouillé par des reconnaissances. Des* Tank Destroyers *et des unités isolées que nous avons rassemblés et organisés en équipes de défense tiennent des centres routiers sur l'arrière jusqu'à Chérain. Deux divisions allemandes, la* 116. Panzer-Division *et la* 560. VGD, *viennent juste d'attaquer en direction du nord-ouest avec leur flanc droit à Gouvy. Je pourrais peut-être les retenir le reste de la journée mais je serais coupé de l'arrière demain. Le* VIIIth Corps *m'a ordonné de tenir et je le ferai mais j'ai besoin d'aide. Une attaque vers le nord-est en provenance de Bastogne sauverait la situation et en tournant couperait ces bâtards de leurs arrières. J'ai aussi grandement besoin d'un appui aérien. J'ai perdu le contact avec le* VIIIth Corps, *aussi j'envoie ce courrier vers vous. J'ai compris que la* 82nd Airborne Division *arrive par le nord et que mon flanc Nord n'est pas critique.* »

Dans la journée du 20 décembre, la pression allemande contre le bastion ne s'interrompt pas. L'artillerie divisionnaire est appelée à fournir 300 missions d'appui feu ce jour-là ! En dépit des consignes pour économiser les munitions, pas moins de 6 815 coups sont tirés. C'est à Gouvy que la pression est la plus forte : il y a plusieurs assauts répétés de la *116. Panzer-Division,* en coordination avec des éléments de la *560. VGD* et, à la fin de la journée, il ne reste qu'un corridor d'à peine 10 kilomètres de large entre Vielsalm et Gouvy pour ravitailler la ville. Les niveaux des stocks de vivres et de munitions commencent à inquiéter le commandement de la place. Autre fait marquant : 70 hommes appartenant aux régiments de la *106th ID,* qui se sont rendus la veille, parviennent à rejoindre les lignes. Après avoir été soignés et restaurés, ils sont mis en réserve pour intervenir en cas de coup dur.

Au moment où Hasbrouk écrit sa lettre, le dispositif allié est en plein remaniement. Eisenhower se rend parfaitement compte qu'une offensive de grand style est en train de couper en deux le *12th Army Group* du général Bradley, dont le quartier général de ce dernier demeure à Luxembourg : les unités au nord du saillant vont être très difficiles à coordonner depuis cette position excentrée… Très logiquement, Ike décide de transférer les *1st* et *9th Armies* au *21st Army Group* rassemblant les unités britanniques du *Field-Marshal* Montgomery. Le quartier général de ce dernier étant au nord du saillant, il aurait plus de facilités à diriger la manœuvre. Par cette décision, le *SHAEF* espère aussi disposer de la seule véritable masse de manœuvre disponible, le *30th Corps* britannique. Cette décision a des répercussions sur le terrain. Le *XVIIIth Airborne Corps* de Ridgway passe sous l'égide de la *1st Army* et Ridgway prend en charge Saint-Vith et les troupes qui s'y trouvent. Il décide alors que les restes de la *106th ID* passent sous les ordres de Hasbrouk. Montgomery n'attache pas beaucoup d'importance à la défense de Saint-Vith et estime que la crise risque plutôt de se développer plus au sud. Selon lui, maintenir le saillant allonge inutilement les lignes de défense et mobilise des unités qui seraient bien plus nécessaires ailleurs. Il sait que, le cas échéant, quand la pression sera trop forte, il pourra ordonner un recul des unités blindées défendant la ville vers une position plus facilement défendable derrière la Salm.

◀ **Page de gauche :**
Trois Sherman M4A3 à l'orée d'un bois. Vu l'épaisseur de poudreuse, il sera bien difficile à l'infanterie de « coller » aux blindés lors du prochain mouvement offensif… Américains comme Allemands vont voir leur liberté d'action sérieusement éprouvée par les conditions climatiques de l'hiver 1944-45.

▼ C'est à pied que ces fantassins allemands s'enfoncent dans la forêt ardennaise pour prendre Saint-Vith. Épuisés et frigorifiés, il leur faudra ensuite attaquer les positions tenues avec acharnement par les *Yankees*.

Du côté allemand, l'ordre de bataille est également modifié. Que la *6. Panzer-Armee* de Sepp Dietrich ne soit pas parvenue à percer la crête d'Elsenborn et que la *5. Panzer-Armee* engrange quelques succès au sud sont à l'origine de ce remaniement. Les troupes dirigées par von Manteuffel sont renforcées, car l'effort principal passe dans leur secteur et le fait que les routes soient complètement embouteillées plus au nord a fortement pesé dans la balance. Le Haut commandement cherche en effet à déployer au plus vite le potentiel offensif de toutes ses unités d'élite. Le temps passe et l'*OKW* veut absolument éviter de laisser la possibilité à l'adversaire de se remettre du choc initial. La *2. SS-Panzer-Division* « Das Reich » n'a pas encore été engagée et est donc la première à changer de secteur d'attaque. Saint-Vith, en tant que nœud routier situé à la jonction des deux *Panzer-Armeen*, est le point de passage obligé des unités transférées d'un dispositif à l'autre. Véritable point d'articulation de l'offensive allemande, la ville prend encore plus d'importance ! La pression ne va pas cesser de monter crescendo contre les assiégés…

◀ **Page de gauche, en haut :** Une colonne blindée américaine se replie en respectant les distances de sécurité entre chaque véhicule. Le Sherman de tête, un M4A3(76)W, porte un grillage sur l'avant de sa caisse pour faciliter la pose de branchages. C'est un bricolage typique des *7th* et *9th Armored Divisions*.

◣ **Page de gauche, en bas :** Des M4 armés d'un obusier de 105 mm et deux M36 Jackson s'apprêtent à quitter leur position. La présence de chasseurs de chars laisse penser que ces engins proviennent du *814th Tank Destroyer Battalion*, une unité rattachée à la *7th Armored Division* à partir du 17 décembre pour défendre Saint-Vith.

UNE JOURNÉE EN ENFER

Pendant la nuit du 20 au 21 décembre, les défenseurs de Saint-Vith entendent des mouvements de véhicules blindés venant de toutes les directions. Les Allemands veulent éliminer la résistance acharnée des Américains une bonne fois pour toute. Outre l'attaque en règle qui se prépare, de petits groupes de combattants s'insinuent dans le corridor menant à la ville et montent des embuscades pour gêner les communications et le ravitaillement. Une préparation d'artillerie commence à 11 heures pour amollir les défenses au nord et à l'est de la ville. Elle précède les vagues d'assaut de *Grenadiere* qui vont se succéder les unes aux autres pendant deux jours. Ce sont les *CCB* des *7th* et *9th ID* qui reçoivent le poids principal de l'offensive. Après deux heures de pilonnage ininterrompu, les chars adverses accompagnés d'infanterie se présentent devant l'ennemi qui se défend sans faiblir. Le témoignage du *Major* Boyer du *CCB* est à ce titre une parfaite illustration de ce qui se passe dans le périmètre : « *Les* Krauts *lançaient leurs escouades d'assaut sans tenir compte de la pluie torrentielle et de nos balles qui les décimaient. De temps à autre, un éclair et un nuage de fumée (dans le tintamarre général, la déflagration ne pouvait être entendue) : un* Fritz *arrivé suffisamment près pour lancer une grenade ou pointer sa redoutable* Panzerfaust*. J'ai vu une* .50 *détruite de cette façon. Le pauvre mitrailleur tomba, la moitié du visage arraché ; le bras gauche de son aide était emporté, tandis que le commandant était expédié, indemne, à 15 pieds. Mes hommes furent magnifiques. Quand une mitrailleuse venait à se taire parce que ses servants avaient été tués, des volontaires bondissaient d'un trou et prenaient la relève. L'artillerie était utilisée à la manière des mortiers. Jamais je n'ai vu un tel carnage infligé et, pour nous, si peu de pertes*

▲ Un équipage de char fait le plein de carburant avant de rejoindre la ligne de front dans la région de Saint-Vith en janvier 1945.

provenant d'obus « trop courts ». Aussi vite que Higgins, Holland ou Rogers (le nouveau Commanding Officer *de la* B Troop*) réclamaient un tir, je transmettais les demandes à Shanahan (l'observateur du* 275th Armored Field Artillery*). Dans les minutes suivantes, nous pouvions entendre les obus siffler au-dessus de nos têtes, puis le vacarme des explosions. Pas une seule fois les canonniers du colonel Clay n'ont fait un tir incorrect… Finalement, à 15h15, tout le long du front, les* Heinies *se retirèrent en pleine débandade. Immédiatement, j'ai conseillé à Higgins, Rogers, Holland de réajuster leurs lignes, de distribuer des munitions et d'évacuer leurs blessés, car je pressentais que ce n'était qu'une brève accalmie avant une nouvelle tornade. À 15h20, Higgins arriva à mon abri et me demanda le peloton provisoire constitué avec les rescapés du* 423rd Infantry Regiment.

▲ Un groupe de *GI's* approche prudemment d'un corps de ferme. Dans ce paysage recouvert de neige, ils forment des taches sombres bien visibles pour un tireur embusqué ennemi…

J'ai dû lui avouer que, dès midi, il avait été envoyé à la A Company *du* 23rd Tank Battalion *pour un éphémère rapiéçage.*

À 15h45 : les Nebelwerfer *ont repris leur infernal vacarme. J'ai hurlé «* à terre ! *» Nous nous sommes blottis dans nos trous. Ce fut la pire grêle d'acier jamais vue ou entendue. Devant, derrière, à gauche, à droite, des trous apparaissaient dans les auvents en rondins qui couvraient une partie de nos tranchées, tandis que nous entendions les craquements et la chute des branches à mesure que les rafales de métal fouettaient, martyrisaient la forêt. Tout ce que nous pouvions faire, c'était de nous recroqueviller, le dos contre la paroi avant de nos* Foxholes *en espérant ne pas être atteints par un coup direct…*

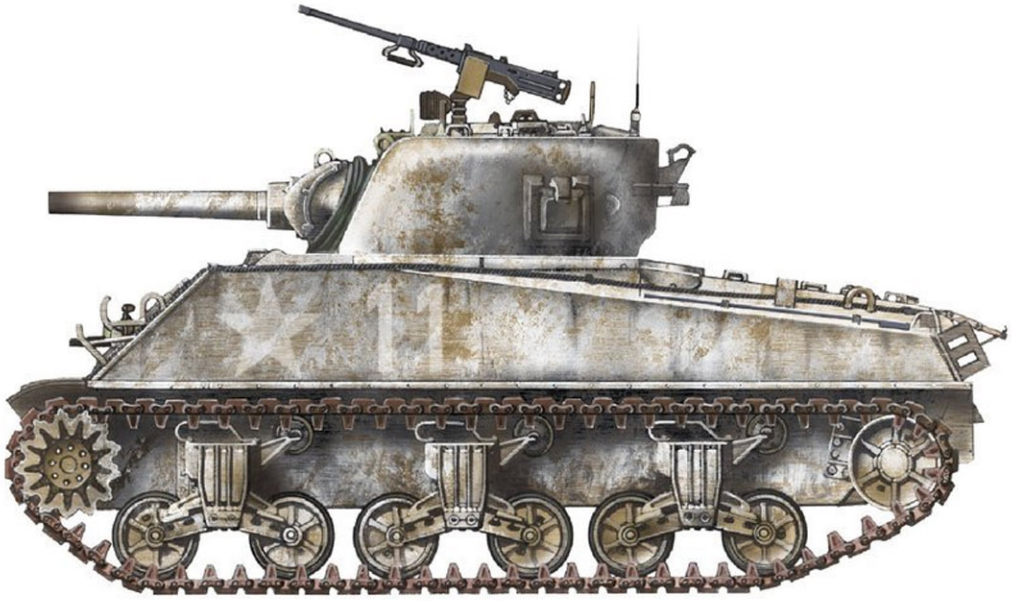
À 16h15, j'ai observé des Grenadiere *amorçant un regroupement. Il ne fallait pas être grand clerc pour deviner qu'ils allaient se lancer contre nos positions aussitôt que le barrage serait levé, sans nous donner le temps de récupérer nos esprits. Quand la grêle d'acier s'est un peu calmée à notre hauteur,* […], *j'ai vu le long d'une haie des groupes de 40 à 50* Jerries *parcourir quelques mètres, se plaquer au sol puis reprendre leur course. En hurlant, j'ai commandé :* « Heads up ! *». Mes hommes ont sorti la tête de leurs trous, fusils et mitrailleuses prêts. Cette attaque différait des précédentes car, cette fois, des* Panzer *et des canons d'assaut appuyaient la piétaille. Nos pertes croissaient rapidement. Notre résistance commençait à donner des signes d'essoufflement et, faute d'hommes, des brèches impossibles à colmater apparaissaient. Si nous n'avions pas eu l'appui du* 275th Armored Field Artillery Battalion, *je suis convaincu que les* Krauts *auraient déjà percé à l'un ou l'autre endroit.*

Vers 17 heures, le mordant de l'offensive commença à faiblir. Insensiblement, la mitraillade cessa, mais les mortiers prirent le relais et à 17h35 un nouvel assaut était tenté, à 150 ou 175 yards *de nous…* […]

À 19h05, Higgins et moi nous nous préparions, le cœur oppressé par l'attente, à tuer le temps. J'étais sur le point de quitter la tranchée qui me servait de poste de commandement pour inspecter tout mon secteur quand, une nouvelle fois, artillerie et lance-roquettes multitubes entrèrent en action. […] *J'ai envoyé Higgins au QG expliquer que la situation paraissait désespérée et que je croyais que nous ne pourrions jamais repousser un assaut tel qu'il semblait se préparer, que nous avions un urgent besoin de tanks et de chasseurs de tanks, tout de suite.*

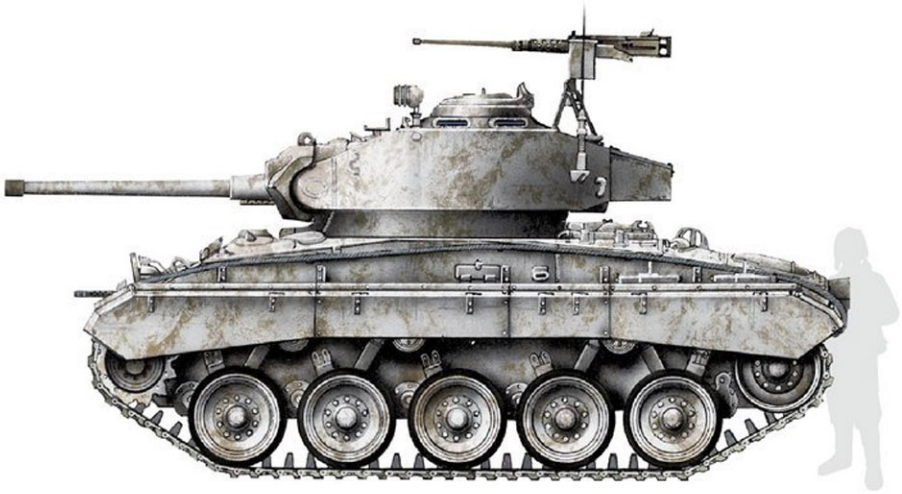
À 19h35, Jamiel m'appela, sa voix était presque inintelligible tant l'émotion l'étreignait : « Enfer et damnation ! Les *Krauts* ont deux *Panzer* lourds sur la crête qui tirent à vue directe dans nos abris.

▶ Un binôme de mitrailleurs a pris position sur le bas-côté de la route menant à Saint-Vith pour en interdire l'accès. La M1919 n'a cependant pas servi récemment : son canon est recouvert de neige.



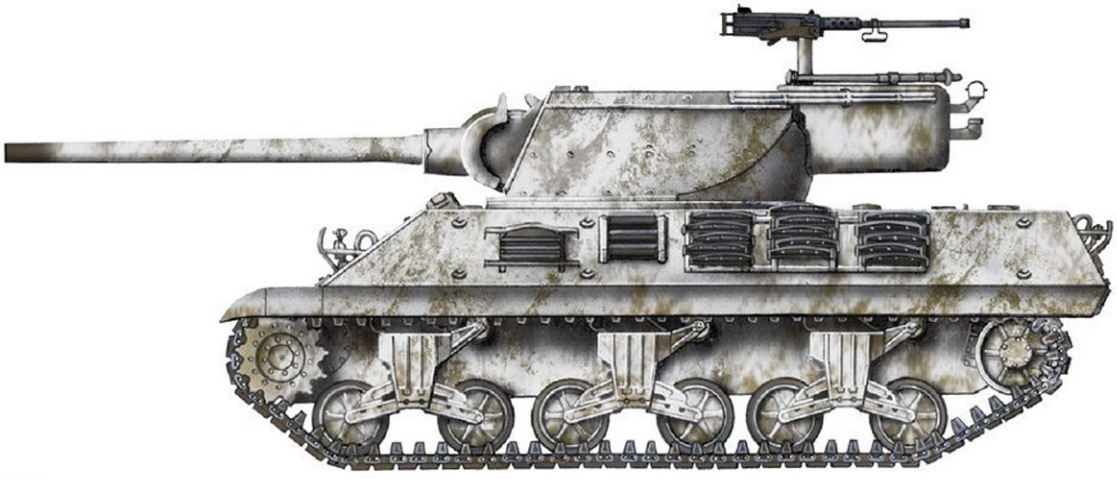
M4A3 (105) Sherman
40th Tank Battalion
Combat Command A, 7th Armored Division
Secteur de Saint-Vith,
Belgique, décembre 1944

- **Puissance :** 500 cv
- **Vitesse max. :** 39 km/h
- **Autonomie :** 209 km
- **Blindage :** 75 mm
- **Armement :** 1 obusier de 105 mm
  3 x mitrailleuses



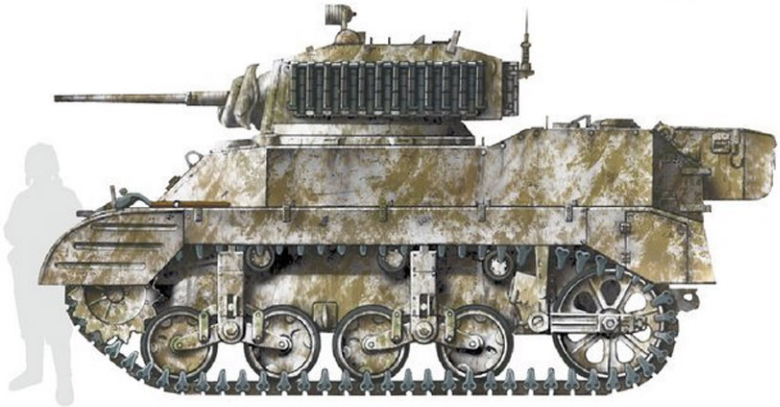
M24 Chaffee
740th Tank Battalion
(rattaché à la *82nd Airborne Division*)
Belgique, décembre 1944

- **Puissance :** 300 cv
- **Vitesse max. :** 56 km/h
- **Autonomie :** 161 km
- **Blindage :** 38 mm
- **Armement :** 1 canon de 75 mm
  3 x mitrailleuses



M36 Jackson
C Company
814th Tank Destroyer Battalion
Secteur de Saint-Vith,
Belgique, décembre 1944

- **Puissance :** 450 cv
- **Vitesse max. :** 42 km/h
- **Autonomie :** 240 km
- **Blindage :** 108mm
- **Armement :** 1 canon de 90 mm
  1 x mitrailleuse



Light Tank M5A1
B Company, 87th Cavalry Recon Squadron Mechanized
(rattaché à la *7th Armored Division*)
Belgique, décembre 1944

- **Puissance :** 250 cv
- **Vitesse max. :** 51 km/h
- **Autonomie :** 120 km
- **Blindage :** 51 mm
- **Armement :** 1 canon de 37 mm
  3 x mitrailleuses

Profils © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2011

Ah ! Ils s'en vont ! Zut, ils recommencent de l'autre côté de la route. Bon Dieu de bon sang, ne pouvez-vous donc rien faire pour les stopper ? » *Par la radio, j'entendais le sinistre grondement des* 88. *Et de nouveau sa voix, déformée par l'émotion :* « Un char à hauteur de mon poste de commandement ! »

Vers 20 heures, les Allemands ont réussi à pénétrer les lignes américaines en trois endroits et leurs unités rentrent dans la ville par la route de Prüm. Un combat de rue s'engage. À 22 heures, la situation des défenseurs est clairement désespérée et le général Clarke décide de faire évacuer les positions. Une seconde ligne de défense vient d'être installée sur les hauteurs à l'ouest de la ville pour recueillir les unités en repli. Des points de contrôle sont établis pour rassembler les fuyards et organiser avec eux des positions défensives. L'ordre arrive trop tard pour la compagnie A du *23rd Armored Infantry Battalion* ; néanmoins, son commandant, le lieutenant-colonel Rhea, parvient à maintenir une cohésion suffisante dans les rangs des défenseurs pour qu'un maximum d'hommes puissent se replier. Il ordonne à un peloton du *814th Tank Destroyer* d'installer un barrage au centre de la ville. La décision est payante, car vers 23h30, l'un de ses tubes réussit à endommager la chenille d'un *Panzer* à la tête d'une colonne entrant dans la ville. L'équipage de l'engin essaye de réparer, en vain : l'épave est un obstacle que les assaillants sont obligés de contourner, ce qui permet aux derniers défenseurs d'évacuer la ville sans encombre…

La résistance dans Saint-Vith vient de s'éteindre. Manteuffel n'a pas encore atteint son but pour autant. Il doit maintenant dégager les sorties de la ville toujours prises sous le feu des Sherman de la *7th AD*. Cette unité, bien que fortement amoindrie, conserve un certain potentiel défensif et la souplesse de son articulation en *Combat Command* lui a permis de s'adapter continuellement à l'évolution rapide de la situation. Car, à l'origine, selon la doctrine de l'*US Army*, une *Armored Division* n'est absolument pas conçue pour une mission défensive de ce genre. Généralement, la tâche échoit à une *Infantry Division* renforcée par une *Armored Brigade*.

LE SAILLANT DE SAINT-VITH DOIT ÊTRE ÉVACUÉ

Contrairement à la possibilité d'un repli donnée par Montgomery, le général Ridgway, qui commande le *XVIIIth Airborne Corps* auquel est attaché Hasbrouk, se refuse à évacuer le saillant de Saint-Vith. En tant qu'officier aéroporté pour qui combattre encerclé est une situation tactique normale, il estime qu'il ne faut pas céder un pouce de terrain. Il envisage donc de créer un abcès de fixation en laissant les unités blindées se faire encercler dans un périmètre qu'il baptise « *The Fortified Goose Egg* », l'œuf d'oie fortifié. Il prévoit de faire ravitailler le secteur par la voie aérienne. Il préconise seulement d'évacuer les deux régiments appartenant aux *106th* et *28th Infantry Divisions*.

Pour Hasbrouk, cet ordre est une hérésie tactique, car il placerait sa division dans une situation défensive intenable. De plus, le temps reste couvert et il neige. Il a vu que le 18 décembre les « *Golden Lions* » n'ont pu être ravitaillés par les C-47 partant d'Angleterre et que cet échec logistique a finalement scellé le sort funeste des deux régiments d'infanterie… Qui plus est, la zone est fortement boisée, ce qui rend encore plus difficiles les opérations, même par une météo favorable. Si l'instruction est suivie, l'essence manquera rapidement et les chars devenus immobiles faute de carburant seront irrémédiablement condamnés. Hasbrouk est également conscient des énormes pertes subies par son *CCB* qui ne dispose plus que de la moitié de ses effectifs. Il sait que la ligne de crête à l'ouest de Saint-Vith ne tiendra pas devant une nouvelle poussée allemande. Il répond donc à Ridgway que si le plan du « *Fortified Goose Egg* » est adopté, il n'y aurait bientôt plus de *7th AD*. Ridgway prend la décision unilatérale de relever Hasbrouk de son commandement. Un officier de liaison britannique a vent de l'affaire et en informe dans l'heure Montgomery. Le *Field-Marschal* annule immédiatement l'ordre de Ridgway : Hasbrouk est réintégré dans ses fonctions et il ordonne enfin le repli derrière la Salm.

La situation est un cauchemar tactique : le repli doit être effectué de jour, pendant une offensive ennemie, avec des troupes épuisées et manquant de tout. Il ne reste que trois routes qui traversent le goulet d'étranglement derrière Saint-Vith et deux ponts intacts pour traverser la Salm : à Vielsalm et à Salm-Château. Les voies de communications sont prises sous la menace d'éléments infiltrés adverses qui prennent les convois en embuscade. C'est au point que les officiers de liaison assurant la navette entre la ville assiégée et le quartier général installé à Vielsalm doivent utiliser des chars légers pour faire le trajet ! Depuis plusieurs jours, Hasbrouk a ordonné au Train de sa division de se cantonner à Marche-en-Famenne pour des raisons évidentes de protection. Les camions ravitaillent les premières lignes *via* le dispositif de la *82nd Airborne Division*. Pour organiser le repli de son unité blindée, le général américain doit résoudre deux problèmes. Le premier est d'assurer une dernière rotation logistique pour faciliter un retrait des troupes sans abandonner de véhicules, afin de maintenir la capacité offensive de sa division. Des convois de ravitaillement sont alors organisés. Des cuisiniers et des personnels administratifs armés à la hâte prennent place sur les plateaux des GMC pour escorter les camions. Ils réussissent à amener dans le saillant l'essence permettant le repli.

◀ **Page de gauche, en haut :** Un char léger M5A1 laisse passer un groupe de fantassins du *509th Parachute Infantry Regiment*. Un drap blanc pend à la fenêtre, une initiative des habitants pour éviter les destructions.

◣ **Page de gauche, en bas :** Les hommes de la *87th Reconnaissance Patrol, 7th Armored Division*, dans Saint-Vith en ruines. Les combats de la fin décembre ont été particulièrement meurtriers.

▼ La route menant à Saint-Vith est ouverte ! Les Allemands peuvent enfin utiliser ce nœud routier, mais les pertes ont été sensibles : trois canons d'assaut détruits au même endroit et poussés sur le bas-côté sont là pour en témoigner.

Dans la cargaison, il y a aussi 5 000 obus de 105 mm pour couvrir l'évacuation en calmant les ardeurs de l'adversaire. Le second défi est de coordonner les opérations d'une manière cohérente, en dépit de l'épuisement des combattants et des difficultés de transmission des ordres. Pour plus de sûreté, deux estafettes porteuses du message indiquant l'horaire du décrochage vont être envoyées à chaque unité.

Le général Hoge, commandant le *CCB* de la *9th AD,* décrit l'excellente organisation du repli : « *Le quartier général de Vielsalm avait prévu que mon* CCB *devrait décrocher le premier à 3 heures. Mais, à 1h25, nous étions aux prises avec la* 62. Volks-Grenadier-Division *à Neundorf, Neubrück, Grufflange et Thommen, de telle façon que, pour éviter un désastre, je fus forcé de postposer provisoirement notre repli. À 5 heures, Hasbrouk nous adressa, à Bruce et à moi, ce message : «* La situation au niveau de la *82nd Airborne Division* est telle que si nous ne la rejoignons pas rapidement, l'occasion s'évanouira. Il est indispensable de nous retirer, que les circonstances soient favorables ou non, si nous voulons évacuer avec les véhicules ! Informez-moi de la situation en ce qui concerne la rupture de combat et le décrochage. *»*

Finalement, il me fut possible de signaler que, tout au long de l'arc de cercle, les combats semblaient diminuer en acharnement ; dix minutes plus tard, les moteurs commençaient à ronfler, gronder, rugir. Peu après, leurs chenilles malaxaient les chemins de terre. Une compagnie de tanks fut laissée en arrière-garde, au nord de Maldange, empêchant les Allemands d'arriver de leur zone de rassemblement de Galhausen, tandis qu'un petit détachement de cavalerie du capitaine Lindsey resta tout l'avant-midi à l'autre extrémité du village. L'évacuation se fit avec succès avec une précision presque mécanique par Beho, Salm-Château, Lierneux et Malempré où mon Combat Command *arriva vers 12 heures. L'adversaire ne réagit que lentement, grâce à Dieu, et deux blindés seulement ont été perdus. Nous avons été immédiatement suivis par la* Task Force « Wemple ».

Bien que nos hommes fussent exténués, ils étaient au milieu de l'après-midi en position près de Lansival et de Manhay, attachés à la 82nd Airborne Division. »

Les conditions de l'évacuation sont idéales dans tout le secteur. Les Allemands, trop heureux de pouvoir souffler après la prise de la ville, n'ont pas réalisé l'ampleur du repli en cours sous leurs yeux. Ils ont laissé s'échapper la division sans réagir. Bien que loin d'être intactes, les unités évacuées vont durcir considérablement la ligne de front de la *82nd Airborne Division*.

REGARD SUR UNE BATAILLE

Il est certain que la bataille de Saint-Vith a eu autant d'influence sur l'échec allemand que la résistance opiniâtre dans Bastogne. Le fait que le nœud routier ne soit pas tombé le 17 décembre va avoir des conséquences catastrophiques sur le déroulement de l'offensive allemande. Un peu comme un boxeur qui, par une paralysie soudaine, est incapable de développer toute son allonge et perd son match, le poing blindé de Sepp Dietrich est resté coincé dans un embouteillage monstrueux au niveau de l'Eifel. La résistance plus forte que prévu sur la crête d'Elsenborn a achevé d'engluer le front allemand. Pourtant, le temps couvert et l'effet de surprise, les deux autres conditions à la réussite de l'offensive, sont bel et bien au rendez-vous. Le manque d'allant de la *62. Volks-Grenadier-Division* lors du premier jour a laissé échapper l'occasion de prendre la ville-carrefour avant sa mise en défense. La souplesse de l'organisation militaire américaine a joué à plein rendement, bouleversant les plannings germaniques les plus pessimistes quant à la vitesse de réaction des Alliés. La rapidité d'action d'une *7th Armored Division* totalement mécanisée a fait le reste. Le soir du 17 décembre, Saint-Vith n'avait plus aucune chance de tomber comme un fruit mûr entre les mains de von Manteuffel.

À la guerre, le temps perdu ne se rattrape jamais ; au contraire, il a tendance à provoquer un effet boule de neige, c'est une des composantes de la célèbre friction si chère à Clausewitz. L'opiniâtre résistance des défenseurs de la ville a permis l'édification d'une ligne défensive puissante derrière la Salm par la *82nd Airborne Division* et a autorisé la réorganisation du front allié d'une manière cohérente et en adéquation avec la situation en cours de développement. Après une semaine d'indécision, l'initiative change de camp le 23 décembre. Les Dieux de la guerre feront de même ! ■

◀ **Page de gauche, en haut :** Le 17 décembre 1944, une colonne à pied de la *1st Infantry Division* marche en direction de Bullange, dans le canton de Saint-Vith. Aux mains des Allemands depuis les premiers jours de l'offensive, la petite ville ne sera libérée qu'à la fin du mois de janvier…

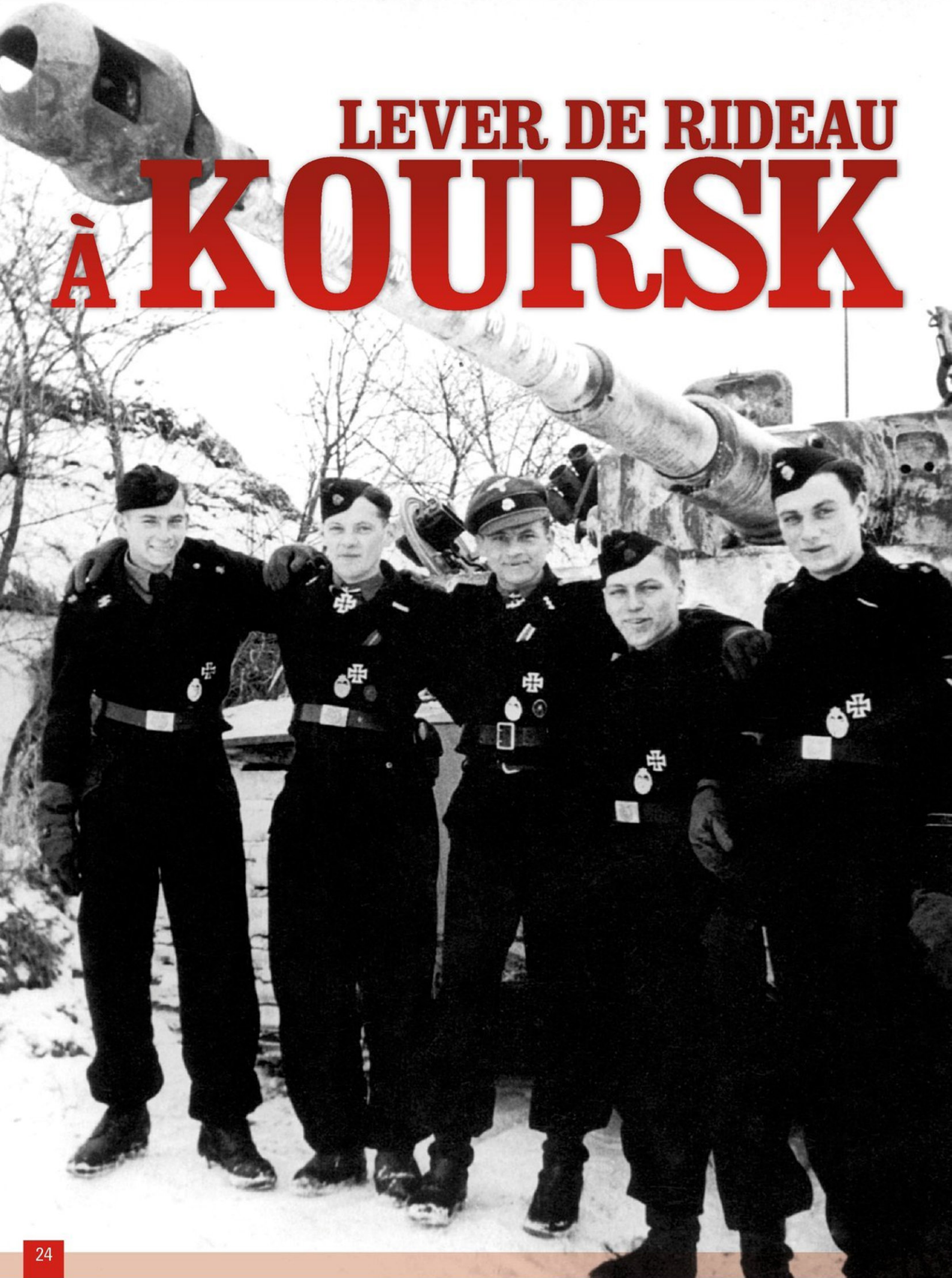
◣ **Page de gauche, en bas :** Des hommes épuisés, appuyés par des chars à court de munition dans un environnement hostile… La retraite des troupes américaines se fera cependant en relatif bon ordre : victorieux, l'ennemi n'en a pas moins autant souffert pour des résultats bien peu encourageants.

▼ En janvier à Saint-Vith, la neige laisse finalement place à la boue, et les Allemands aux Américains. Ces derniers vont utiliser les axes qui en partent pour exploiter leur contre-attaque : ces Jeep, GMC et camionnettes Dodge franchiront bientôt la frontière !

Sources :

- Delaval (M.), *Saint-Vith au cours de l'ultime Blitzkrieg d'Hitler*, Édition J.A.C., 1984v- Mac Donald (C.B.), *Noël 44, la bataille des Ardennes*, Édition Luc Pire, 1997
- *The Battle of Saint-Vith*, Combat Studies Institute, Fort Leavenworth, Kansas, 1984
- Cole (H.M.), *The Ardennes: Battle of the Bulge*, Office of the chief of military history department of the army, Washington DC, 1965

LEVER DE RIDEAU À KOURSK



Lorsque le *SS-Untersturmführer* Michael Wittmann prend le commandement de l'un des treize Tiger de la *13. Kompanie* du *SS-Panzer-Regiment « Leibstandarte SS Adolf Hitler »*, il a déjà une forte expérience du combat blindé. À bord d'un *StuG III kurz* puis d'un *Panzer III lang*, il a affronté l'Armée rouge sur tous les types de terrains. L'homme connaît bien les tactiques ennemies et le courage des équipages soviétiques. Lors de l'opération « Zitadelle », il n'affronte plus les T-34, ou *Prinadlezhit-Chetverki*, avec des engins dépassés ou sous-armés. Ce combat décisif se fera à bord de la plus puissante machine de guerre de l'arsenal du *III. Reich*. Comme pour nombre de ses camarades, la bataille de Koursk débute le 5 juillet 1943 à 2h30. Les *Panzerkampfwagen Ausf. E* Tiger sont à la pointe du *SS-Panzer-Korps* de « Papa » Hausser, prêts à jouer le rôle « d'ouvre-boîte » !

Par **Laurent Tirone**

WITTMANN : LE GUERRIER DES STEPPES

45 MINUTES AVANT L'ASSAUT

Attendre et encore attendre, voilà de quoi se compose l'essentiel du temps d'un équipage de blindé. Installés à leur poste de combat, les *Panzerschützen* patientent jusqu'à ce que leur commandant donne l'ordre de libérer les 700 chevaux du gros Maybach. La nuit entoure les hommes silencieux. Les consignes sont strictes. Rien ne doit alerter l'ennemi. Wittmann se doute que tous les préparatifs de l'opération « Zitadelle » ne sont pas restés invisibles aux yeux des Soviétiques. Toutefois, il n'est pas question de leur faciliter la tâche en leur indiquant l'heure de l'attaque à cause d'une maladresse quelconque ! Malgré la tension qui monte dans l'habitacle, le *Bordführer* est confiant. L'entraînement à bord des chars lourds *Sd.Kfz. 181* Tiger a été intense. *Panzerkeil*, *Panzerglocke*… toutes ces formations de combat typiques de l'Armée blindée allemande sont parfaitement connues. Les instructeurs ont particulièrement insisté sur la cohésion des formations au moment du combat. Lors de la bataille de Koursk, plus personne ne sous-estime les troupes russes. Les T-34/76 ont si souvent surclassé leurs propres engins que les *Panzerschützen* ne veulent plus faire l'erreur de considérer leur adversaire comme des hordes barbares et dénuées de tout sens tactique. Sur le terrain, les discours de propagande des dignitaires nazis semblent très éloignés des réalités… Quelle que soit la stratégie adoptée, les Tiger y jouent un rôle central. Leur épais blindage doit leur permettre de s'approcher au plus près des lignes défensives et leur tube de *8,8cm* est censé venir facilement à bout des *Prinadlezhit-Chetverki* qui les attendent. La tâche s'annonce pourtant ardue. Les reconnaissances aériennes journalières ont laissé entrevoir un dispositif reposant sur des bastions bétonnés hérissés de canons en tous genres. Avec les autres chefs de char, Wittmann a longuement observé le terrain sur lequel il allait affronter l'Armée rouge. Le futur champ de bataille est loin d'être aussi ouvert que le relief de la Russie peut le laisser supposer. La vaste plaine agricole de Koursk, où poussent de grandes étendues de maïs, est entrecoupée de vallées, de petites collines et de nombreux cours d'eau dont le Donets, la Pena, le Psel et le Seyn. Un terrain idéal pour la défensive ! De nombreuses ceintures de steppes, où l'herbe haute est reine, complètent un paysage qui, au premier abord, peut sembler bucolique. Des routes permettent de se rendre rapidement d'un point à un autre. Wittmann doute toutefois de l'avantage tactique de ces axes routiers. Certes, les *Panzer* y progresseront plus facilement, mais il est tout aussi simple de les truffer de points d'appui. Sans compter que la moindre pluie peut transformer ces routes de terre en un piège de boue. À Koursk, la défensive semble reine, et *Ivan* avait beaucoup appris des Allemands dans ce domaine. Il avait pu constater l'efficacité croissante des armes antichars ennemies. Désormais, un blindé pouvait être pris à partie par plusieurs tubes à la fois. Les zones de tir se chevauchaient, laissant peu de chance à un *Panzer* de réchapper à un tel ouragan de feu. Le *Panzerkommandant* espère que l'itinéraire repéré sur les photos aériennes est le bon. Il a choisi l'axe de pénétration qui semble le moins défendu. Wittmann sait que les espoirs de percée reposent sur les Tiger. Son épais blindage et son *Kampfwagen Kanone* de *8,8cm* doivent faire la différence face à une Armée rouge solidement retranchée. L'homme repasse inlassablement dans sa tête les plans d'attaque concoctés par le *Kommandeur* de la *Kompanie*. Pas question de se tromper ! Chaque engin doit progresser en couvrant son voisin. Les positions définies à l'avance doivent être respectées sous peine de désorganiser le dispositif offensif. Tous ont reçu des consignes très précises. Leur précieux Tiger doit être économisé au maximum, notamment en abordant les champs de mines. À bord de son char numéro « 1331 », le vétéran est à peine troublé par le barrage roulant de l'artillerie allemande. Il sait les effets démoralisateurs d'un tel matraquage et espère que cela suffira à « amollir » les défenses adverses. Son pointeur, Bobby Woll, le tire de ses pensées. D'une voix inquiète, son ami lui demande quand ils vont enfin avancer. L'angoisse monte doucement dans l'habitacle du *Panzer*.

◀ Sur cette photo, Wittmann, au centre, Bobby Woll, à sa droite, et le reste de l'équipage posent pour la postérité après une cérémonie présidée par Joachim Peiper, le 14 janvier 1944, en Russie. Les deux *Panzerschützen* viennent de recevoir leur *Ritterkreuz* (Croix de Chevalier) après les exploits accomplis durant l'année 1943, notamment lors de la bataille de Koursk qui s'est déroulée en juillet. Droits réservés

▼ Ravitailler un Tiger en munitions est une tâche fastidieuse. Il est vrai qu'avec 92 *Panzergranaten*, l'engin dispose d'une réserve de projectiles conséquente. Bénéficiant d'un solide entraînement, les tireurs, ou *Richtschützen*, dont Bobby Woll, font preuve d'une mortelle adresse qui, associée aux performances balistiques du *8,8cm*, leur permet de réaliser des scores impressionnants. Archive of the Modern Conflict 1-124

▲ Camouflé sous les branchages, ce Tiger I n'est pas situé à proximité du front, comme en témoigne la présence d'un manchon protecteur sur le frein de bouche du *8,8cm*. Le commandement allemand mise sur les *Panzer* lourds pour forcer le front défensif soviétique. De fait, les équipages des *schwere Panzer-Abteilungen*, placées en pointe des offensives, doivent jouer le rôle d'ouvre-boîtes en encaissant le plus fort du feu soviétique.
Coll. Tiquet

Après avoir jeté un bref coup d'œil à sa montre, Wittmann lui répond qu'ils passeront à l'action dans quarante-cinq minutes. Une fois la préparation d'artillerie terminée, les bombardiers en piqué Ju 87 *Stuka* écraseront de leurs bombes les éventuels survivants puis, quelques minutes plus tard, les 56 tonnes de leur Tiger s'ébranleront pour affronter l'Armée rouge. Le plan d'attaque est clair dans son esprit, toutefois les informations dont il dispose sont, à son goût, trop fragmentaires. Ainsi, le natif de Vogelthal n'a qu'une connaissance limitée de la profondeur des lignes ennemies. Que se cache-t-il au-delà des collines ? Quelles désagréables et mortelles surprises leur a préparées *Ivan* ? Autant de questions qui vont trouver une réponse dans quelques minutes…

Le *SS-Untersturmführer* pressent que la bataille va être sanglante. Le *Frontovik* sait se battre et, même si son commandement n'est pas toujours à la hauteur, son opiniâtreté et son courage en font un adversaire dangereux. Assis dans son Tiger, une lampe de poche à la main, il observe, scrute, tente de décrypter les cartes des zones que son engin va dans quelques instants fouler de ses chenilles. Il se sent un peu à l'étroit dans la tourelle de son engin et, en plus, sa lampe de poche ne lui fournit qu'une faible lueur. Il est vrai que le commandant du *SS-Panzer-Regiment* « Leibstandarte SS Adolf Hitler » a interdit l'utilisation de lumière intérieure et il n'est pas question de sortir de la carapace du blindé sous peine de se transformer en cible pour un Sniper soviétique en maraude qui ne manquerait pas de rater un soldat imprudent. Le *Bordführer* tente de déterminer les emplacements des batteries ennemies. L'expérience passée a prouvé qu'un Tiger craint peu les blindés russes, toutefois il n'en va pas de même dans le cas des pièces camouflées. À bout portant, elles sont capables de transpercer la cuirasse latérale d'un *Panzerkampfwagen Ausf. E*, ou du moins lui infliger d'importants dégâts. Les canons antichars sont la hantise des *Panzerkommandanten* et seule l'épreuve du feu permet de deviner leur position avant qu'ils n'entrent en action. Des mots de code désignent d'ailleurs ces armes meurtrières. Inutile de faire de longues phrases quand les chances de survie dépendent de la rapidité de réaction du *Richtschütze* [tireur]… Alors que l'heure de l'offensive approche, s'appesantir sur ces considérations n'est plus d'actualité. 3h45, l'attaque va débuter. À eux de percer afin de permettre à l'infanterie de passer.

PERCER LA PREMIÈRE LIGNE DE DÉFENSE

À la surprise des *Panzerschützen,* les premières centaines de mètres s'effectuent plutôt facilement. La défense réagit mollement et les actions entreprises contre les Tiger manquent pour le moins de vigueur. La préparation d'artillerie aurait-elle eu l'effet escompté ? La formation de *Panzer* progresse maintenant dans un champ. Tous les *Bordführer* tiennent leur position, se demandant où peut donc bien être passé l'ennemi. Soudain, sans aucun signe annonciateur, les *Frontoviki* ouvrent un feu d'enfer sur la *13. Kompanie*. Des gerbes de poussière encadrent les assaillants. Dans l'intercom, ordre est donné au pilote de foncer, pas question de rester immobile sous peine d'être transformé en carcasse brûlante. Sous les sollicitations du *Fahrer*, la lourde machine commence à prendre de la vitesse, gênant la visée des pointeurs adverses. Un Tiger voit son train de roulement arraché par un obus. Le *Panzer* s'immobilise, cependant l'équipage reste à son poste. Les ordres sont de continuer le combat coûte que coûte, même si sa monture ne peut plus manœuvrer. Les *Bordführer* ont reçu comme consigne d'appuyer leurs camarades tant que la dotation en obus de *8,8cm* n'est pas épuisée. Seule la survie de leur équipage doit forcer le commandant de bord à donner l'ordre d'évacuer le fauve inerte. Le courage des *Panzerschützen* stimule l'infanterie qui repart de plus belle à l'assaut des lignes soviétiques. Tout à coup, à moins de 100 mètres du « 1331 », un énorme flash aveugle le pilote, puis une formidable explosion secoue le blindé. Une onde de choc fait valser l'équipage et Wittmann est frappé au visage. À moitié sonné,

▶ Une colonne de Tiger I appartenant à la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Das Reich », comme l'indique l'insigne apposé à droite de la poupe, monte en ligne quelques heures avant le déclenchement de l'opération « Zitadelle ». De la même manière que leurs homologues de la *13. Kompanie* du *SS-Panzer-Regiment* « Leibstandarte SS Adolf Hitler », ils vont littéralement tracer des sillons sanglants au sein des divisions blindées soviétiques. *A contrario*, les *Frontoviki* ont beaucoup de mal à détruire les Tiger. Ainsi, à l'issue de la bataille de Koursk, la « Das Reich » avoue la perte définitive d'un seul et unique Tiger ! L'unité de Wittmann doit pour sa part laisser 2 engins sur le terrain.
Coll. Kirsten

◀ Un *Panzer-Grenadier* se tient prêt à ouvrir le feu avec sa MG-42 de 7,92 mm. En fond, la carcasse, codée 35, d'un T-34 illustre la violence des combats. Wittmann et ses hommes n'affrontent pas que des *Tahk* (« tanks » en russe) à Koursk. La menace des canons antichars est omniprésente et les casseurs de chars se tiennent prêts à exploiter la moindre erreur des *Panzerschützen*. Hélas pour les fusiliers soviétiques, les équipages des *schwere Panzer-Abteilungen* ou des *SS-Kompanien* sont des vétérans qui connaissent les ficelles du combat. Par ailleurs, l'infanterie allemande a pour mission de couvrir les *Panzer* lors de la progression vers les lignes adverses, neutralisant une partie des menaces. Une mission difficile compte tenu de l'intensité des barrages d'artillerie qui labourent la moindre parcelle de terrain.
Archives Caraktère

il tente de reprendre ses esprits. Le souffle a été si violent qu'il a eu l'impression d'être éjecté hors de la tourelle. Allongé sur le toit de cette dernière, il tente de se redresser dans le but de se rendre compte de la situation. Un tube d'artillerie de gros calibre vient de prendre le « 1331 » pour cible et… il a raté son coup de quelques mètres ! La force de la déflagration a littéralement douché le fauve de débris de terre et de rochers. Couvert de poussières et de saleté, le *Bordführer* parvient enfin à se redresser. Ses bras et son visage présentent de nombreuses ecchymoses et autres petites coupures. Retrouvant enfin sa contenance, il ordonne à son pilote, le *SS-Rottenführer* Gustav Kirschmer, de repartir vers l'avant. Inutile de faciliter la visée du pointeur russe… Pendant que le *Funker* [radio] prévient le reste des équipages de la *Kompanie* de la présence de nombreuses positions antichars, Wittmann s'aperçoit qu'il est dans le collimateur de servants bien décidés à l'avoir. Debout dans la tourelle, il ressent les impacts des projectiles qui s'écrasent sur le sol, juste derrière son véhicule. Fébrilement, il essaye d'en repérer l'origine avant que les *Frontoviki* n'aient le dernier mot. Enfin, il situe la menace. Les ordres fusent vers Woll qui fait lentement pivoter la lourde tourelle. Une *Sprenggranatpatrone* est enfournée dans la culasse par le *Ladeschütze*. Tout en exécutant la manœuvre, le *Richtschütze* essaie de déceler la position exacte de l'ennemi. Les fumées, la poussière, les détonations gênent son repérage. La gorge serrée, le *Bordführer* attend que Woll trouve enfin sa cible. Tout autour d'eux, des camarades tombent sous les obus soviétiques, hélas ils ne peuvent leur venir en aide sous peine d'être détruits par ce fichu antichar ! Si le Tiger venait à s'arrêter, le tireur adverse ferait mouche à coup sûr. Enfin, la position est située et la tourelle du « 1331 » s'arrête sur l'objectif. Wittmann presse Woll de faire feu avant que les servants d'une autre pièce ne se décident à mettre un terme à leur course. D'un bunker soigneusement camouflé pointe un tube menaçant. Le projectile de *8,8cm* file vers sa cible, toutefois la silhouette offerte par le tube russe est minuscule et l'angle de tir difficile. Le projectile s'écrase devant le bouclier de la pièce ennemie. Raté ! Heureusement, la force de l'impact souffle le canon qui, brusquement, explose dans une gerbe de flammes. Sans doute ses munitions ont-elles été touchées ! L'équipage allemand ne le saura jamais, en revanche le danger est neutralisé. À peine la batterie détruite, que Wittmann cherche déjà son prochain objectif. Le *Bordführer* dirige l'attention de Woll vers une autre pièce placée sur leur droite. Le Tiger s'arrête dans un grincement de chenilles, le *8,8cm* crache sa *Sprenggranatpatrone* et le tube ennemi n'est plus qu'un tas de métal noirci. Le *Panzer* reprend sa marche en avant, il ne faut pas casser le tempo de l'attaque. Les blindés ne s'arrêtent que le temps de tirer. La première ligne défensive est enfin atteinte. La préparation d'artillerie allemande et les *Stuka* n'ont laissé que peu de survivants. Les deux batteries que l'équipage du Tiger vient de détruire étaient les deux seules à avoir échappé au pilonnage. Devant eux, les corps des artilleurs russes jonchent la plaine. La profusion de matériels détruits ou abandonnés laisse entrapercevoir les futures difficultés.

Panzer VI Tiger I

Char personnel du *SS-Untersturmführer*
Michael Wittmann
13. (schwere) Kompanie
SS-Panzer-Regiment 1
SS-Panzer-Grenadier-Division
« Leibstandarte SS Adolf Hitler »
Saillant de Koursk, juillet 1943

Équipage : 5
Poids : 57 t
Longueur : 8,45 m
Hauteur : 3,00 m
Largeur : 3,70 m

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2011

NE PAS S'ARRÊTER

Wittmann a à peine le temps de se rendre compte de la situation que la voix du *SS-Hauptsturmführer* Heinz Kling remplit les ondes radio. L'attaque doit continuer ! Il faut maintenir la pression sur *Ivan*. Comme prévu sur le plan de bataille, le Tiger « 1321 » du *SS-Untersturmführer* Helmut Wendorff prend la direction du nord à pleine vitesse. À son tour, Wittmann ordonne à son pilote de foncer, tout en demandant à Woll d'ouvrir le feu sur les positions de l'Armée rouge repérées afin de forcer les *Frontoviki* à garder la tête baissée. À peine la manœuvre entamée par le peloton de *Panzer* qu'un des Tiger s'embrase comme une torche sans raison apparente. Une munition de *8,8cm* a-t-elle explosé ? Un *Sturmovik* a-t-il fait mouche ? Les questions se pressent dans l'esprit des *Panzerkommandanten*. Mais que se passe-t-il ? Surnommée « Ratsch-boum » par les *Landser*, une pièce de 76,2 mm s'est laissée délibérément dépasser et elle ouvre maintenant le feu sur la partie la plus vulnérable des « lourds » : l'arrière. Le mince blindage n'a pas résisté à un coup de 76,2 mm tiré à moins de 100 mètres. Précipitamment, l'équipage évacue la machine transformée en bûcher. Moitié rampant, moitié courant, les hommes s'éloignent du brasier. Leur seule chance de survivre est de rejoindre l'infanterie qui suit à distance l'avance des Tiger. Wittmann repère cette menace inattendue et ordonne à Woll de la neutraliser. Alors que son *Richtschütze* positionne la tourelle sur 7 heures, des T-34/76 surgissent à l'horizon ! Les *Prinadlezhit-Chetverki* déboulent à pleine vitesse. La décision est prise en quelques secondes. Plus le temps de s'occuper de la pièce soviétique, il faut faire face. À contrecœur, il annule l'ordre. Les « tanks » russes sont une menace jugée plus importante. Le Tiger ne peut se permettre d'avoir son *8,8cm* pointé sur une cible autre que les nouveaux venus. Les *Panzerschützen* doivent affronter l'armada qui se rue sur eux. Le *Bordführer* espère que son infanterie viendra à leur place à bout du « Ratsch-boum » négligé. Sinon, c'en est fait des Tiger, pris sur leur point faible… Les armes ennemies sont trop nombreuses pour être repérées une à une. Les réduire au silence étant une autre paire de manches ! Seuls les *SS-Panzer-Grenadiere* peuvent s'occuper d'une telle mission pendant que les Tiger engagent les T-34. Wittmann avise alors une cuvette dans le relief. Si son *Fahrer* parvient à y positionner leur « 1331 », il mettrait à l'abri le compartiment moteur d'un coup au but adverse. Sous les projectiles de 76,2 mm, le Tiger se dirige vers cet accident de terrain salvateur. Une fois tapi dans la vaste dépression, il fait arrêter son char dans le but de se rendre compte de la situation. La fumée obscurcit les environs tandis que la poussière reste immobile en suspension dans l'air surchauffé. Les *Panzerkommandanten* ne parviennent pas à se faire une idée exacte de l'avancée de la bataille dans la brume noire qui les entoure. Mais où est donc *Ivan* ? Pour l'obliger à réagir, les MG-34 de bord crachent leurs projectiles un peu au hasard. Peut-être un des servants perdra-t-il son sang-froid… Peut-être une balle touchera-t-elle le métal d'un canon, faisant tomber son camouflage… Devant eux, le terrain reste silencieux. Il n'y a plus d'ennemi dans le secteur. Le paysage n'est que désolation et mort. L'artillerie allemande et les *Stuka* ont tout écrasé sous les obus et les bombes. Si ce déluge de feu et de fer a anéanti une partie de leur adversaire, il a aussi tout bouleversé ! Impossible de se diriger dans ce paysage lunaire, plus rien ne ressemble aux points repérés sur les cartes !

▲ Un T-34 progresse vers les pointes adverses. En juillet 1943, le char vedette de l'Armée rouge n'a pas les moyens de s'opposer frontalement à un Tiger. Les *Tahk* accusent d'ailleurs des pertes monumentales. Ainsi, la « Leibstandarte SS Adolf Hitler » revendique la destruction de 487 chars soviétiques, dont 151 sont imputables à ses 13 Tiger !
Archives Caraktère

▼ Des artilleurs soviétiques mettent en batterie un *ZiS-3* de 76,2 mm. Surnommé « Ratsch-boum » par les Allemands, ce canon est une arme antichar encore puissante en juillet 1943. Les *Panzerschützen* la craignent comme la peste, car les servants russes n'hésitent pas à attendre le dernier moment pour ouvrir le feu, à bout portant, sur les flancs moins protégés des chars ennemis.
Droits réservés

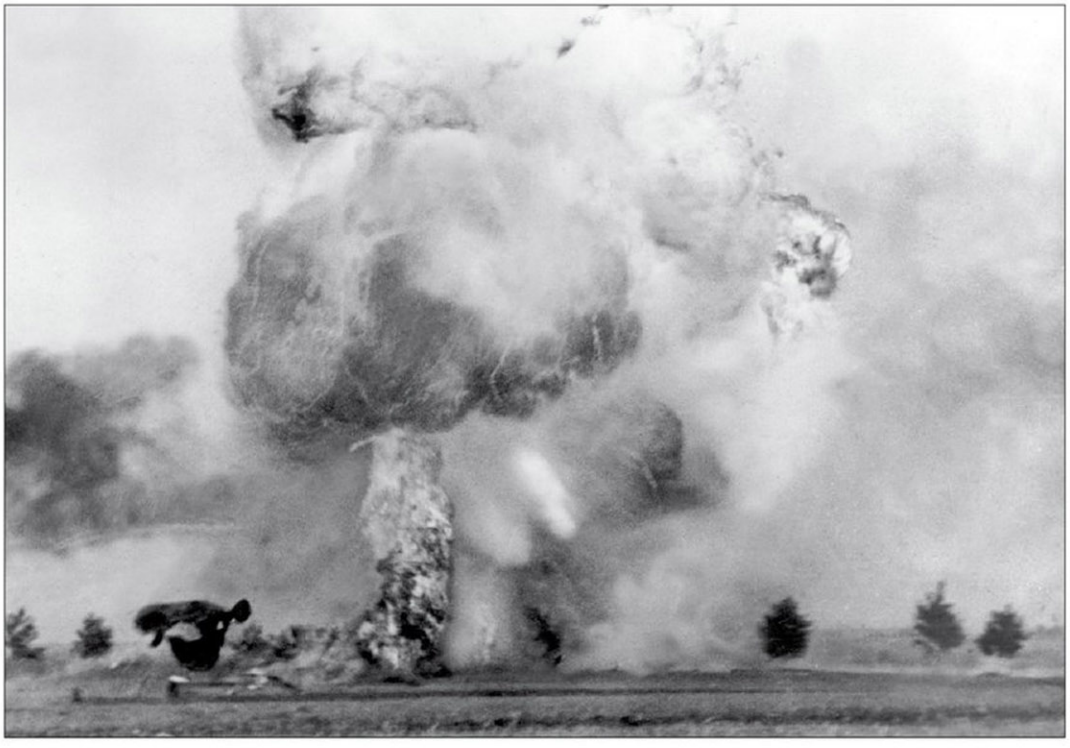
ACHTUNG T-34 !

La radio résonne dans l'habitacle du « 1331 », il faut avancer ! Sans attendre l'ordre, le pilote emballe le Maybach et la lourde machine bondit vers l'avant. Tous sont des hommes d'expérience et il n'est parfois nullement besoin de parler pour se comprendre. Les *Panzer* prennent ensuite la direction de la deuxième ligne de bunkers. Toutefois, avant de l'atteindre, il faut tout d'abord traverser la masse de T-34/76 qui approche. Avec horreur, tous comprennent que l'ennemi est beaucoup plus nombreux qu'ils ne l'avaient envisagé. Les *Prinadlezhit-Chetverki* de la première vague pilonnent la *13. Kompanie* qui s'avance à leur rencontre. Un projectile de 76,2 mm frappe le mantelet du *Kampfwagen Kanone* avec une force telle qu'une fissure se forme dans l'acier. Le bruit est terrible et Wittmann, qui a tout juste eu le temps de se tapir dans son tourelleau, est momentanément rendu sourd. Le reste de l'équipage, bien à l'abri dans l'habitacle, n'a quasiment pas senti l'impact. Constituant l'armement principal des T-34/76, le tube modèle F-34 n'est pas assez performant pour venir à bout du blindage frontal des Tiger. Dans un sifflement sinistre, l'obus soviétique ripe sur le mantelet et s'élève dans les airs. Woll a repéré celui qui les prend pour cible. Il verrouille son adversaire et une *Panzergranate* part vers le *Prinadlezhit-Chetverki* qui s'immobilise brusquement. Filant à 800 m/s, elle traverse la cuirasse frontale du char russe et va s'écraser sur ses casiers à munitions. La déflagration est immédiate. Dans une gerbe de flammes, la tourelle s'arrache du châssis et retombe quelques dizaines de mètres plus loin dans un bruit sourd. Le reste du blindé est aussitôt englouti par un terrible brasier. Aucun tankiste ne s'extirpe de cet enfer. Le Tiger reprend sa marche en avant. Une paire de T-34/76 fonce alors sur Wittmann qui se rend compte que les deux engins se dirigent vers une petite dépression située devant eux. Il ordonne au chauffeur de stopper afin que Woll puisse les cadrer. Devançant les ordres de son *Bordführer*, le *Richtschütze* a déjà un T-34 dans son viseur. Patiemment, il attend que le tank ennemi se hisse en haut de la petite crête, offrant ainsi une vue imprenable sur son plancher.

« *Feuer !* »

Le projectile de *8,8cm* traverse comme du beurre le ventre du T-34. Là encore, les munitions détonnent et l'adversaire se désintègre sous les yeux des *SS*. Sans faire attention à la fin pour le moins terrifiante de ses camarades, l'équipage du second blindé russe continue d'avancer vers le Tiger. Quelques secondes plus tard, il rejoint son frère d'arme au paradis bolchevique. La chaleur dans l'habitacle est de plus en plus intense et le *Bordführer* se doute que ses hommes vont marquer le pas. Hélas, ils ne peuvent prendre le temps de boire ou de se reposer, il faut repartir ! Les blindés soviétiques sont trop nombreux et ils risquent d'envelopper les *Panzer* si ces derniers ne parviennent pas à les arrêter. Mais les qualités du Tiger et les meilleurs tactiques des *Panzerschützen* doivent pouvoir mettre en échec la supériorité numérique bolchevique. Surgissant d'un nuage de fumée dégagée par un de ses congénères démantibulés, un *Prinadlezhit-Chetverki* engage le Tiger de Wittmann. Son projectile frappe la partie gauche de la tourelle, heureusement l'angle d'attaque est trop aigu et l'obus ricoche. L'onde de choc n'a causé que des dégâts mineurs, néanmoins quelques boulons volent à l'intérieur de la tourelle. Personne n'est gravement blessé. Cet impact insignifiant à l'égard de la cuirasse du Tiger aurait pu avoir des conséquences bien plus tragiques sur l'équipage allemand. Woll ne perd pas de temps à rechercher le danger, suivant les instructions précises et concises de son *Panzerkommandant*, il dirige son tube vers cette nouvelle cible. Au fond de la tourelle, trempé de sueur, couvert d'une épaisse couche de poudre, épuisé, le chargeur tente de suivre la cadence infernale imposée par Wittmann et Woll. La survie du reste de l'équipage repose sur sa capacité à enfourner le plus vite possible les *8,8cm* dans une culasse qui tangue et qui roule. Sans rien comprendre à la situation extérieure, il choisit le type de munitions en fonction des directives données, approvisionne le canon et la mitrailleuse MG-34 coaxiale. Woll fait osciller la tourelle de droite à gauche, déséquilibrant en permanence le *Ladeschütze* qui manipule les lourdes munitions. L'efficacité d'un Tiger dépend avant tout de l'excellente coordination entre les cinq membres d'équipage. La cadence de tir, voilà la clef de la survie d'un blindé sur le champ de bataille de Koursk.

◀ Un opérateur radio, ou *Funker* dans la langue de Goethe, à bord d'un Tiger. L'homme fait également office de servant de la mitrailleuse MG-34 de 7,92 mm de caisse et assume de ce fait la défense rapprochée de son engin. La présence systématique d'un poste radio *FuG 5* sur les Tiger assure la coordination des assauts tout en permettant aux équipages de se prévenir en cas de danger. Coll. Kirsten



▼ Touché de plein fouet par une *Panzergranate* (obus antichar), un *Prinadlezhit-Chetverki* (T-34) vole en éclats. Sans doute le projectile perforant allemand a-t-il touché la soute à munitions, entraînant leur explosion et la mort du malheureux équipage. Dans la mesure du possible, les *Panzerschützen* vont tirer parti de l'allonge de leur tube de *8,8cm* pour venir à bout de leurs adversaires avant que ceux-ci ne soient à portée de tir. À 2 000 mètres, sous une incidence de 30°, une *PzGr. 39* perce 84 mm de blindage. Un T-34/76 ne peut espérer résister à une telle puissance de feu. Archives Caraktère

▶ Des colonnes de fumée obscurcissent le ciel de la zone d'opérations des Tiger. La multitude d'incendies limite fortement la vision des chefs de char allemands qui doivent bien souvent s'approcher très près des lignes ennemies pour distinguer l'emplacement des positions antichars. L'expérience engrangée par Michael Wittmann les années précédentes, à bord de son *StuG III* ou de son *Panzer III*, est alors précieuse au moment d'identifier les différentes menaces.
Coll. Tiquet

Le commandant du T-34 le sait parfaitement et il ordonne à son pilote de pousser sa machine dans ses derniers retranchements et ainsi éviter la réplique rapide du fauve. Le 76,2 mm crache en continu ses torpilles mortelles, cependant toutes se perdent dans la nature au gré des ondulations du terrain. Wittmann se rend brusquement compte des intentions des tankistes soviétiques. Ils veulent se servir de leur véhicule comme d'un bélier blindé ! Moteur hurlant, le T-34 fonce à l'abordage du *Panzer*. Malgré ses 56 tonnes, le Tiger ne résistera pas au choc d'une masse de 30 tonnes lancée à 50 km/h. Aussitôt, le *Bordführer* ordonne à son pilote de stopper près d'un monticule de terre. Woll positionne la tourelle sur 12 heures et verrouille sa cible. Frénétiquement, il demande à son pointeur d'en finir avec ces « kamikazes ». La *Panzergranate* sort de son tube à plus de 800 m/s et se dirige droit vers son objectif. Avant que la poussière soulevée par le souffle du départ ne lui cache sa cible, Woll a le temps de voir le projectile frapper le T-34.
« *Touché !* » hurle le *Richtschütze*.
Un formidable flash enveloppe la machine bolchevique. Seulement, sous le regard horrifié de Wittmann, l'engin cerné de flammes poursuit malgré tout sa route ! Absolument personne ne peut survivre à un tel coup et, pourtant, le *Prinadlezhit-Chetverki* avance toujours ! Les *Panzerschützen* soupçonnent le pilote d'être mourant et d'appuyer en continu sur la pédale de l'accélérateur. Le T-34 vire à gauche puis à droite en fonction des bosses et trous qu'il rencontre. Ce n'est plus le pilote qui le dirige mais les accidents du terrain. Woll veut doubler le coup afin d'en finir, cependant Wittmann arrête son geste, inutile de gaspiller de précieux projectiles. Hypnotisé, le *Bordführer* ne peut s'empêcher de regarder la course de cette machine folle. Une chevauchée qui finit dans un bunker, le canon planté dans une butte de terre. Une épaisse fumée noire s'élève de la carcasse dévorée par la fournaise. C'en est fini de la charge sauvage du T-34. Devant la puissance de feu et la précision des tirs des *Panzer*, les survivants font finalement demi-tour.

EMBUSCADES EN SÉRIES

Le peloton de Tiger repart vers l'avant. Direction un petit hameau en ruines. Dans la radio, le *SS-Hauptsturmführer* Heinz Kling avertit ses hommes que cette localité pourrait abriter nombre d'antichars. La prudence est donc de mise. *Ivan* s'est fait une spécialité d'embusquer ses pièces dans la moindre habitation. Difficiles à repérer, ces traquenards sont la hantise de tous les *Panzerschützen*. Jugée suspecte par l'état-major allemand, cette position a déjà été copieusement pilonnée par l'aviation, cependant la menace n'a sûrement pas été totalement annihilée. Placé à distance de sécurité, Wittmann balaye de ses jumelles la lisière du village. Rien ne bouge, il n'y a pas l'ombre d'un *Frontovik*. Ce qui en soi ne veut absolument rien dire…

▶ Un *Bordführer* (chef de char) observe la situation à travers les épiscopes de sa coupole. Il se tient prêt à sortir son buste à l'extérieur afin de mieux appréhender l'évolution de la situation. Il a d'ailleurs dans les mains une paire de jumelles. Également appelé *Panzerkommandant*, il s'occupe essentiellement de coordonner les efforts de ses hommes. Wittmann dispose d'un sens tactique hors du commun qui lui permet de tirer le meilleur de son équipage. Ainsi, il est particulièrement doué dans le repérage des positions antichars, hantises de tous les *Panzerschützen*.
Coll. Kirsten

▲ Des soldats soviétiques déplacent une mitrailleuse Maxim montée sur un affût à roulettes. Ce dernier est loin de favoriser la maniabilité, mais, compte tenu du poids de l'arme, il permet au servant de changer de position rapidement. Les Tiger n'ont évidemment rien à craindre des armes automatiques soviétiques. Pourtant, l'habitude des *Bordführer*, à l'instar de Wittmann, de sortir leur buste hors de la tourelle est une véritable aubaine pour les *Frontoviki* qui n'hésitent pas à noyer les *Panzer* sous un déluge de feu.
Droits réservés

Souvent, la présence ennemie n'est trahie que par le simple reflet d'un tube au soleil. Dans le cas présent, la poussière des bombardements est encore en suspension dans l'air. Impossible de distinguer la moindre lueur dans ce brouillard opaque. Comment débusquer l'adversaire ? À bord de son « 1301 », Kling sent que la présence ennemie ne fait aucun doute. Il faut obliger les tireurs soviétiques à se dévoiler ! Immédiatement, l'ordre est donné à tous les Tiger de faire usage de leurs armes. Sur quoi ? Sur rien de bien précis, au hasard, le but est de faire réagir *Ivan* et d'enfin repérer l'emplacement des batteries. Les effets de la salve de *8,8cm* sont au-delà des espérances du *SS-Hauptsturmführer* de la *13. Kompanie*. Les Russes ont massé une forte concentration d'artillerie dans le village. Ici et là, les flashs des coups de départ signalent les positions adverses. Il n'y a plus le choix, le commandant allemand ordonne une attaque frontale. Les *Richtschützen* verrouillent leurs cibles et ouvrent à leur tour le feu. Brutale, cette méthode a au moins l'avantage de débloquer la situation. Les quelques secondes qui suivent l'ordre de Kling peuvent être qualifiées de folie furieuse. Les *Frontoviki* se font étriller à coups de *Sprenggranatpatronen* tirées en même temps par plusieurs *Panzer*, tandis que les Tiger encaissent un, deux, trois projectiles dans leur arc frontal. La plupart s'écrasent sur le mantelet du *8,8cm*, la partie la plus protégée du fauve. Les perforants sont déviés dans les airs, fusant avec un miaulement sinistre. Les coups sourds et terrifiants sur les blindages rappellent aux *Panzerschützen* que l'ennemi n'entend pas les laisser passer facilement. À tout moment un obus plus chanceux que les autres pourrait se frayer un chemin à travers leur cuirasse. Tous savent que si cela venait à arriver, ce serait la mort assurée. Seul le tir rapide du *8,8cm* et les mouvements du blindé peuvent leur assurer le maximum de chance de survie sous le feu adverse. Wittmann est le coordinateur de ce ballet infernal et la vie de son équipage repose sur ses décisions. Les *Panzerschützen* pourraient être flattés de « l'intérêt » que les *Frontoviki* portent à leur unité. Il est vrai que l'Armée rouge craint la puissance des Tiger et elle a jalonné leurs axes de progression probables de solides points d'appui. En l'occurrence, ce surcroît d'attention n'est que peu apprécié des équipages allemands ! Les positions bolcheviques sont rapidement réduites au silence. Si la tactique adoptée par Kling peut être qualifiée de primaire, elle a au moins permis de ne pas trop perdre de temps. La *13. Kompanie* a un horaire à tenir et prendre du retard par rapport à la progression des autres formations aurait des conséquences funestes sur le déroulement des opérations. La fluidité de l'avance doit être préservée à tout prix ! Une fois la menace éliminée, les Tiger repartent vers la seconde ligne de défense. La progression est brutalement arrêtée par une nouvelle série de bunkers. Soigneusement camouflés, des antichars viennent de prendre à partie le groupe de *Panzer*. Placés au ras du sol, les tubes soviétiques sont pratiquement impossibles à repérer avant qu'ils n'entrent en action. En contrepartie, leur champ de tir est extrêmement réduit. Aussitôt, les assaillants procèdent à une manœuvre d'enveloppement. Attaquées par les flancs, les pièces adverses sont détruites les unes après les autres. La tourmente de feu commence par décroître puis finit par s'arrêter.

AVANCER TOUJOURS AVANCER

Les Tiger de Wendorff et de Wittmann repartent. Il faut immédiatement exploiter les succès initiaux. Le « 1321 » et le « 1331 » s'appuient mutuellement, croisant leurs champs de tir. Soudain, le train de roulement du *Panzer* de Wendorff est arraché par un projectile. Une autre ligne de bunkers se dresse devant les Allemands ! Le « 1321 » s'affaisse d'un côté dans un grincement de métal martyrisé. Un bref appel radio rassure ses camarades. Tous sont indemnes et ils peuvent en outre continuer à appuyer la progression malgré leur position statique. Pas question d'abandonner le fauve blessé ! Délaissant les Tiger valides, les servants soviétiques se concentrent sur cet objectif immobile. Une erreur fatale qu'ils n'auront pas le loisir de corriger. Libres de choisir leurs cibles, les *Richtschützen* font voler en éclats les pièces embusquées.

Panzer VI Tiger
Char personnel du *SS-Untersturmführer*
Helmut Wendorff
13. (schwere) Kompanie
SS-Panzer-Regiment 1
SS-Panzer-Grenadier-Division
« Leibstandarte SS Adolf Hitler »
Saillant de Koursk, juillet 1943

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2011

▶ Le *Fahrer* (pilote) tient une place importante dans l'équipage d'un Tiger. Outre le fait de conduire la lourde machine sur des terrains variés, il a en charge la surveillance étroite du gros, et parfois capricieux, moteur Maybach, notamment la pression d'huile, signe d'un éventuel problème mécanique. De plus, il doit être capable de placer son engin de façon à systématiquement présenter la partie la plus protégée à ses adversaires. Wittmann sollicite continuellement son pilote, Kirschmer, dans le but de gêner au maximum les prises de visée des tireurs ennemis.
Coll. Kirsten

À chaque fois qu'un tube ennemi se dévoile, Wendorff le signale à ses camarades. Paradoxalement, sa position fixe l'avantage pour localiser le danger. Il est ainsi toujours difficile de repérer une position adverse à bord d'un véhicule en marche secoué par les chaos. Wittmann espère que lui et ses hommes parviendront à neutraliser les bunkers ennemis avant que le « 1321 » ne succombe sous les projectiles russes. Malgré la pugnacité des servants, la bataille semble tourner en faveur du groupement de Tiger. L'excitation de la victoire commence à étreindre les équipages allemands. Soudain, un violent choc ébranle la machine. Le *Panzer* fait une grande embardée sur la droite et s'arrête brusquement. Tombant de leurs sièges, les *Panzerschützen* sont projetés contre les parois d'acier. Un cri de douleur s'élève dans la tourelle. Que s'est-il passé ? Un tir ennemi ? Une mine ? Sonnés, les cinq hommes tentent de reprendre leurs esprits. Devant le blindé se dresse un rocher. Le pilote l'a aperçu au dernier moment et n'a pas pu infléchir la trajectoire de sa lourde machine. Étourdi, Wittmann ne sait pas exactement ce qui s'est passé. Par l'intercom, Woll l'informe que le chargeur est blessé. Sous la violence du choc, il a laissé échapper un projectile qui est venu lui écraser la main gauche. Le commandant rentre immédiatement dans la tourelle. Un chiffon sale fait office de bandage sommaire autour du poing gonflé et couvert de sang. L'ordre est toutefois donné au *Ladeschütze* de continuer à approvisionner le *8,8cm* malgré la douleur. Couvert de sueur, le *Panzerkommandant* se rend compte que la situation est grave, voire désespérée. Une blessure aussi légère qu'une fracture de la main gauche risque de compromettre la survie du fauve. Il est, de plus, impossible de prodiguer les premiers soins au blessé en plein cœur de la bataille ; même une courte pause n'est pas envisageable. Immobile, le blindé deviendrait une cible de choix. Les questions affluent pourtant, il faut se ressaisir ! L'urgence de la situation demande toute l'attention de l'équipage. Woll et Wittmann continuent à chercher l'emplacement des positions adverses. La moindre inattention, la moindre erreur de jugement risqueraient d'être fatales. Le *Bordführer* décide alors de modifier sa tactique. Tout en demandant à Woll de manœuvrer la tourelle dans tous les sens, il ordonne à son *Fahrer* de stopper. L'idée est de faire croire aux *Frontoviki* que le *Panzer* lourd s'arrête parce qu'il les a localisés et qu'il s'apprête à les transformer en « chaleur et lumière ». Cette façon de procéder est typique des tactiques allemandes et Wittmann espère que les servants ennemis ne vont pas respecter la discipline de tir. Le feu sauvage déclenché par les artilleurs sera ensuite mis à profit pour repérer les positions des batteries bolcheviques.

Une fois le Tiger à l'arrêt, Woll tire un peu au hasard une *Sprenggranatpatrone*. Soulevé par le souffle du départ, un nuage de poussière s'élève autour d'eux. Les yeux collés à son viseur, le pointeur essaye d'apercevoir les lueurs de départ des canons ennemis. Immédiatement, le pilote avance de quelques mètres afin de sortir de la fumée qui les enveloppe. Et la tactique fonctionne ! Un *Sd.Kfz. 181* immobile est une cible qui ne se refuse pas. Sans aucun respect pour la stricte discipline de tir, la batterie soviétique canonne à tout va. La riposte de Woll ne se fait pas attendre et la menace est pulvérisée. Progressant par bonds, le « 1331 » reproduit son audacieuse manœuvre et, à chaque fois, les artilleurs adverses se débusquent, tirant au-delà de la portée optimale de leurs armes. Après plus d'une heure de combat, la troisième ligne de fortifications est enfin prise. Les pertes sont terribles des deux côtés. Des colonnes de fumée noire s'élèvent des carcasses d'engins calcinés. La végétation est en flammes, ajoutant à l'obscurité ambiante. La vision des *Panzerkommandanten* est limitée à seulement quelques dizaines de mètres. Impossible de savoir avec précision si les soldats qui les entourent sont amis ou ennemis. *Ivan* est capable de s'approcher furtivement et de poser des mines collantes ou d'autres types de charges explosives qui auraient tôt fait de les détruire. Sans infanterie de soutien, les *Panzer* ne pourront tenir le terrain. Finalement, les *SS-Panzer-Grenadiere* finissent par rejoindre les positions conquises par le lourd assaut des Tiger. Les hommes peuvent enfin respirer. Leurs camara-

▼ Un T-34/76 modèle 1942/1943 détruit dans les steppes russes. Cette version est notamment équipée d'une tourelle dotée d'un dessin hexagonal renforçant la protection de l'équipage. Malgré cela, l'engin n'est pas à la hauteur du Tiger dans les domaines de la protection et de la puissance de feu. Pour autant, Wittmann ne sous-estime pas les chars moyens russes lors des combats de rencontre où leur agilité est un atout non négligeable.
Archives Caraktère

des vont dresser un mur infranchissable entre eux et les « casseurs de chars » bolcheviques. Les ordres donnés par les officiers sont clairs. Il faut protéger coûte que coûte les si précieux Tiger. Le bref instant de répit est mis à profit pour donner les premiers soins à la main du chargeur. Celui-ci assure à Wittmann qu'il peut continuer à alimenter le *8,8cm*. De manière à faciliter la manutention des lourds obus, ses camarades lui entassent à proximité des monticules de munitions. La trappe du *Ladeschütze* est aussi maintenue ouverte, car les douilles vides ne peuvent maintenant plus être stockées à proximité de la culasse et doivent être rapidement évacuées.

BOBBY WOLL, TIREUR D'ÉLITE

Une fois les soins prodigués et les pleins complétés, les Tiger reprennent leur marche en avant. Chaque *Bordführer* positionne son engin loin des autres, afin de ne pas faciliter le travail des tireurs adverses. Néanmoins, la distance entre les blindés ne doit toutefois pas être trop grande pour que ceux-ci puissent s'appuyer mutuellement. Les commandants de bord sont à la peine. Tout en prêtant attention aux ordres donnés par la radio, ils doivent diriger leur pilote, repérer les positions ennemies et guider les tirs de leurs *Richtschützen*. Les débuts de cette bataille préoccupent Wittmann. Même si les *Panzerkampfwagen VI Ausf. E* ont été à la hauteur de leur réputation, la densité d'armes antichars réunies par l'Armée rouge l'inquiète. À tout moment, une pièce camouflée peut décider de se découvrir et transformer son blindé en un piège mortel. Un message radio remonte le moral du *Bordführer :* son ami Wendorff est de nouveau parmi eux. Les mécaniciens de l'unité de maintenance ont pu réparer le train de roulement endommagé de Wendorff et le « 1321 » est enfin apte à reprendre l'offensive. Le groupe de combat augmente progressivement sa vitesse, espérant ainsi prendre de court les artilleurs ennemis. Wittmann a à peine le temps de se réjouir de la nouvelle du retour de son ami qu'à nouveau des canons soviétiques les prennent pour cible. Heureusement, les *Sd.Kfz. 181* avancent à pleine vitesse, gênant la visée de leurs adversaires. Si la majorité des projectiles russes se perdent dans la nature, d'autres encadrent avec de plus en plus de précision les blindés allemands. La densité de feu est telle que des obus finissent par trouver leur objectif. Les Tiger avancent avec leur tourelle positionnée sur 10 heures et 2 heures, de manière à offrir l'angle le plus aigu possible aux perforants « rouges ». Ces derniers ricochent sans laisser autre chose sur la cuirasse qu'un trou peu profond. Enfin, l'ordre est donné de riposter. Progressant en pointe de la formation, Wittmann fait arrêter son *Panzer*. Immédiatement, Woll expédie une volée de *Sprenggranatpatronen* sur les positions soviétiques de manière à forcer les artilleurs à baisser la tête. Le *Richtschütze* espère aussi qu'un de ses tirs déclenchera un incendie dans les lignes russes. Le commandant allemand repère alors une pièce ennemie dont les servants, pris de panique, viennent d'ouvrir le feu de bien trop loin. Le *Bordführer* désigne l'objectif à Woll, mais il a été trompé sur la profondeur réelle du champ de bataille par les fumées et autres poussières. Son pointeur est toutefois un homme d'expérience et corrige de lui-même la distance. Le *8,8cm* rate pourtant sa cible et finit sa course dans une petite pente derrière elle. Frustré, Woll encadre une deuxième fois la batterie, sans modifier l'élévation ou la traverse de son tube ! Ce coup-ci, le projectile explosif trouve sa cible, pulvérisant la pièce et ses servants. Le *Panzerschütze* a senti que le loupé du premier tir venait de la munition en elle-même et non pas d'une erreur de visée.

Profitant que le Tiger soit occupé avec une de leur batterie, des fantassins soviétiques cherchent à se rapprocher par la gauche du *Panzer*. Wittmann ordonne alors à son *Fahrer* de positionner le « 1331 » de façon à ce que les MG-34 puissent entrer dans la danse. Faisant irruption hors de leurs tranchées, les soldats russes se lancent à l'abordage ! Les balles de fusils et de mitrailleuses fusent vers le Tiger et le *Bordführer* est obligé de rentrer précipitamment dans la tourelle. Prestement, la lourde écoutille est refermée. Deux autres Tiger commencent à prendre à partie la horde qui se précipite vers eux. Pris sous le feu croisé des trois fauves, les soldats russes sont fauchés en pleine course. Seulement trois cents mètres séparaient les courageux « casseurs de chars » de la monture de Wittmann. Un concert de gémissements et de plaintes s'élève des corps éparpillés devant les blindés. Le *Panzerkommandant* serre les dents. Il sait que la plupart des hommes blessés vont mourir à l'endroit où ils sont tombés, à moins que les infirmiers soviétiques puissent s'en occuper.

▲ Comme Wittmann, ce *Bordführer* évolue buste hors de la tourelle. Il a ainsi une meilleure vue d'ensemble de l'extérieur, mais en contrepartie, cette position n'est pas dénuée de risques. Notez les anneaux de victoire peints sur le tube de *8,8cm*.
Coll. Kirsten

◀ Portrait de Balthasar « Bobby » Woll, arborant sa *Ritterkreuz*, pris à l'été 1944 en Normandie. En étroite coopération avec Woll, qui est considéré comme le meilleur tireur de la « Leibstandarte *SS* Adolf Hitler » durant la bataille de Koursk, le *SS-Untersturmführer* Wittmann ajoute à son tableau de chasse 30 blindés supplémentaires, principalement des T-34/76 et des KV-1, mais aussi 28 canons antichars et 2 batteries d'artillerie.
Coll. Kirsten

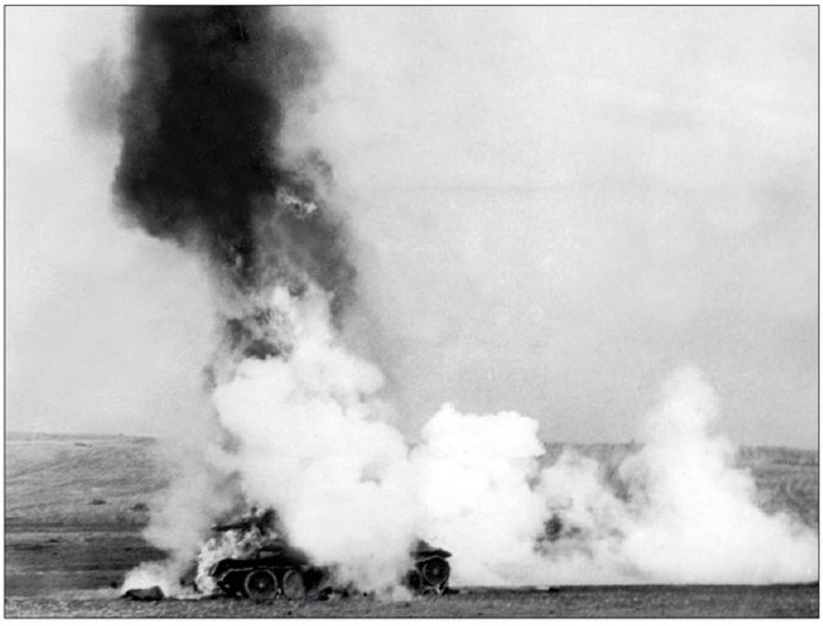
Au vu de l'intensité de la bataille, il doute toutefois qu'ils puissent intervenir aussi près de la ligne de front. Puis, sans aucun avertissement, il sent le goût du sang dans la bouche. A-t-il été touché par une balle perdue ? Un éclat ? Dans la tourmente, il ne se serait pas rendu compte de cette blessure ? Non, il s'est simplement mordu jusqu'au sang l'intérieur de la bouche !

Brusquement, un appel de détresse de son ami Wendorff vient le sortir de ses pensées. Les ordres fusent. Deux des Tiger vont fixer l'ennemi, tandis que les trois autres vont tenter d'aider le « 1321 » en difficulté. Les lourds blindés s'élancent en direction d'un petit bois afin de se cacher des tireurs adverses. Les chenilles écrasent les arbres déjà sévèrement déchiquetés par les salves d'artillerie. De l'intérieur de leur blindé, les *Panzerschützen* entendent les troncs se briser comme de simples allumettes sous la poussée des 56 tonnes d'acier. Arrivés en lisière du bois, ils tombent sur deux canons antichars qui tiennent sous leur feu le Tiger de Wendorff. Tout occupés à en finir avec le fauve blessé, les servants des « Ratsch-boum » n'ont pas entendu les trois autres *Panzer* arriver à la rescousse. Embusqués dans une petite dépression, deux T-34/76 participent également à la curée. Leurs obus martèlent la cuirasse du Tiger de Wendorff qui est maintenant en flammes. Soudain, leurs tourelles pivotent vers les trois nouveaux arrivants. Eux ont aperçu la menace ! Wittmann réagit aussitôt en ordonnant aux deux autres Tiger de s'occuper des deux « Ratsch-boum » pendant qu'il engage les deux « tanks » russes. Plein gaz, Kirschmer manœuvre afin de se rapprocher des deux T-34. Ce faisant, il place sa machine dans l'axe de tir des deux tubes adverses. Une situation dangereuse toutefois, les *Panzerschützen* n'ont pas le choix s'ils veulent venir en aide à l'équipage du *SS-Untersturmführer* Helmut Wendorff. Une fois le *Panzer* positionné entre les deux *Prinadlezhit-Chetverki*, Wittmann demande à son

▲ Pour les besoins de la propagande moscovite, des soldats russes partent à l'assaut des troupes allemandes. Dans la réalité, les mitrailleuses MG-34 de bord des *Panzer* auraient tôt fait de coucher une telle charge. À Koursk, les fusiliers soviétiques préfèrent généralement laisser passer les chars pour s'en prendre ensuite aux *Panzer-Grenadiere*.
Droits réservés

▼ Camouflés dans des herbes hautes, des soldats de la *Waffen-SS* se tiennent prêts à partir à l'assaut. On note les tenues typiques des unités *SS*.
Droits réservés

pilote de stopper. Celui-ci obéit immédiatement, puis met la transmission de son engin en position neutre, de manière à ce que Woll bénéficie de toute l'énergie hydraulique disponible pour mouvoir la tourelle de 15 tonnes. Le *Richtschütze* a repéré l'ennemi et commence à pointer le long tube de *8,8cm* le plus vite possible. Le *Ladeschütze* enfourne une *Panzergranate* dans la culasse et se tient prêt, un perforant entre les jambes, à réapprovisionner pour le deuxième engagement. Les T-34 ne laissent pas le soin au *Panzer* de tirer le premier. Des projectiles de 76,2 mm fusent vers le *Sd.Kfz. 181*. Trop haut, ils passent au-dessus de la tourelle de Wittmann qui sent le déplacement d'air provoqué par leur passage… S'ils avaient frappé le mantelet, ils auraient sans nul doute endommagé la pièce de *8,8cm*, limant les griffes du fauve. Sans vraiment réfléchir à ce qu'il fait, Woll engage le premier T-34. Touché, le « tank » russe éclate comme une bombe. Toujours le buste hors de la tourelle, le *Bordführer* sent l'onde de choc le frapper, puis un souffle brûlant lui balaye le visage. Afin d'éviter de subir le même sort, le deuxième char « rouge » effectue une rapide marche arrière dans une faible dépression située à proximité. Sans pouvoir le toucher, Woll le voit disparaître de ses optiques de tir. Le T-34 commence alors un terrible jeu de cache-cache qui n'est pas au goût de Wittmann. Wendorff et son équipage ont enfin évacué leur machine en feu et trouvé refuge derrière le *Panzer* de leur sauveur. Hélas, l'habitacle est trop étroit pour prendre les cinq hommes à bord. En outre, les balles et les obus qui fusent les empêchent de monter sur la caisse. *Ivan* est partout ! Et si le « 1331 » venait à quitter sa position, il exposerait le malheureux équipage aux tirs ennemis. Impossible de bouger. Dans l'immédiat, la seule solution consiste à perturber les tireurs de l'Armée rouge afin qu'ils « oublient » les hommes à pied. Des états d'âme qui sont à des lieux des pensées des tankistes soviétiques. Profitant de la dépression, le *Prinadlezhit-Chetverki* cherche une position favorable en vue d'engager le Tiger. La seule solution pour repérer le manège du « tank » russe est de se fier aux gaz d'échappement noirs crachés par son gros moteur diesel. Las ! La fumée qui provient du village incendié brouille tout. La confusion règne parmi les *Panzerschützen*. Wittmann se rend compte qu'il a affaire à un ennemi d'expérience. Il change continuellement de position, cherchant à leurrer son adversaire condamné à l'immobilité. Le *Bordführer* et son *Richtschütze* tentent de déterminer de quel endroit le char russe va surgir. Soudain, le T-34 se débusque sur la gauche de leur position, le tireur prend quelques secondes au moment d'encadrer sa cible puis tire. Juste avant de plonger dans la tourelle, Wittmann voit le flash du départ. Le projectile frappe le train de roulement gauche du Tiger. Sous le choc, le pilote hurle de douleur. Le perforant n'a pas traversé, mais il est impossible de savoir si les dégâts sur la suspension sont importants.



◀ Un T-34/76 touché à longue portée. À Koursk, les chars moyens soviétiques n'ont plus beaucoup d'arguments à opposer aux Tiger I. Les équipages comptent sur l'excellente mobilité du châssis du *Prinadlezhit-Chetverki* pour se rapprocher avant d'être détruits à grande distance. Et même là, les Soviétiques ne parviennent pas à prendre l'ascendant, car le F-34 de 76,2 mm qui équipe la tourelle du T-34 ne parvient à percer que 64 mm à 100 mètres sous une incidence de 30°.
Archives Caraktère

◀ Ce T-34/76 modèle 1942/1943 codifié 122 a été, semble-t-il, démantibulé par une explosion interne. Durant l'année 1943, et plus particulièrement à Koursk, les divisions blindées soviétiques font le gros dos face à la puissance de frappe des nouveaux *Panzer*. Les quelques canons automoteurs présents, à l'instar des SU-122 et SU-152, tentent bien de réduire le différentiel existant, mais malgré des revendications délirantes, leurs obusiers ne sont pas adaptés à la lutte antichar.
Archives Caraktère

▲ Un canon de 76,2 mm négocie prudemment un fossé protégeant une position antichar. Le *ZiS-3*, pour *Zavod imeni Stalina*, est à l'origine une pièce de campagne, mais ses performances balistiques lui permettent de prendre à partie les *Panzer* en perforant 75 mm de blindage à 500 mètres sous une incidence de 90°, insuffisant toutefois pour détruire un Tiger. Droits réservés

Le T-34 sort complètement de la dépression et se précipite sur le *Panzer* toujours immobile. Convaincu que son coup au but a neutralisé le Tiger, le commandant bolchevique veut en terminer avec les éventuels survivants. La mise à mort du fauve est imminente. Wittmann ordonne à Woll de les débarrasser du *Prinadlezhit-Chetverki* qui vient sur eux. Les réflexes du pointeur prennent de vitesse le T-34. La *Panzergranate* frappe de plein fouet le « tank » russe, juste entre la superstructure et la tourelle. Mais rien ne se passe ! L'engin continue sa course comme si de rien n'était. Soudain ses écoutilles volent en éclats, ouvrant le passage à des gerbes de flammes. Des hommes sautent de leur machine transformée en brasier, se roulant vainement par terre pour tenter d'éteindre le feu qui les enveloppe. Tétanisés, Wittmann et Woll voient la trappe du conducteur s'ouvrir. Le malheureux tente de s'extirper de son blindé qui soudainement explose, projetant des morceaux de métal chauffés à blanc dans toutes les directions. Comme ses camarades à pied, le *Panzerkommandant* a à peine le temps de se mettre à l'abri des bouts d'acier en fusion qui volent dans tous les sens. Une fois la pluie mortelle terminée, les *Panzerschützen* jettent prudemment un œil à l'extérieur. Du *Prinadlezhit-Chetverki*, il ne reste qu'un amas de ferraille calcinée et tordue. Les caoutchoucs des roues de route brûlent en dégageant une fumée âcre et noire. Pour les équipages allemands, le plus terrible reste l'odeur de chair humaine brûlée émanant des restes de la machine bolchevique. Omniprésente dans l'air, elle empuantit l'atmosphère, soulevant le cœur d'hommes qui pourtant en ont vu d'autres.

▼ Protégé par la carcasse d'un T-34/76 immobilisé, un *Waffen-SS* observe les alentours dans l'attente d'une contre-offensive soviétique. Coll. Kirsten

Tandis que les *Panzerschützen* contemplent le sinistre spectacle, les autres Tiger, dont le « 1323 » du *SS-Scharführer* Georg Lötzsch, tentent de réduire au silence les deux « Ratsch-boum » tapis à la lisière de la forêt. Parfaitement camouflés, leurs servants décochent des coups d'une précision inquiétante. La partie est loin d'être gagnée et les *Panzer* lourds sont touchés à plusieurs reprises, sans véritables dommages. Finalement, les Allemands parviennent à remporter, non sans mal, ce duel, pulvérisant les pièces bolcheviques à coups de *Sprenggranatpatronen*. Une fois la position adverse neutralisée, les Tiger manœuvrent afin de se placer en couverture des deux machines toujours immobiles. Si la menace représentée par les chars russes est momentanément écartée, les *Panzerschützen* doivent se méfier d'un retour offensif de l'infanterie. Même si la ligne de front a avancé par rapport à leur position, le danger peut encore rôder. Pendant que leurs camarades choisissent le meilleur emplacement défensif d'où ils pourront guetter l'adversaire, Wittmann et

ses hommes tentent de sortir le chauffeur blessé de son poste. Le projectile de 76,2 mm a frappé l'intérieur du pignon d'entraînement gauche. Il n'a pas réussi à pénétrer la coque. Par contre, l'onde de choc a arraché les écrous, les boulons et autres accessoires métalliques de leurs supports, les projetant dans le poste de pilotage. Kirschmer souffre de nombreuses blessures. Les dégâts sur le blindé doivent être immédiatement réparés et le pilote doit également être soigné de toute urgence. L'opérateur radio Pollmann et Wittmann parviennent à hisser le blessé hors de la caisse et l'allongent à l'extérieur. Woll le recouvre rapidement d'une couverture.

« C'est fini pour moi, *Untersturmführer* ! » râle Kirschmer. Tout en fixant les plaies sanglantes, Wittmann secoue la tête en souriant : « Tu reviendras vite ! » Tandis que Pollmann entame une prière avec le *Fahrer*, les autres membres d'équipage tentent de réparer le fauve blessé. De son côté, Wendorff et ses hommes réussissent enfin à éteindre l'incendie ravageant leur machine. Provoqué par un simple court-circuit, il aurait pu avoir des conséquences tragiques si les flammes s'étaient propagées aux munitions ou aux réservoirs. Pour l'instant, la situation est sous contrôle, mais les *Panzerschützen* savent que la bataille de Koursk fait rage autour d'eux et qu'il est impératif de rejoindre au plus tôt la ligne de front afin de poursuivre l'assaut. Prévenu par radio, un *Sd.Kfz. 251/8* ambulance arrive enfin sur zone. Wittmann peut quitter le chevet de son conducteur. Tous l'aident à monter dans le véhicule blindé. Ils ont le cœur gros de voir leur ami partir de cette manière ; toutefois, ils savent qu'il est entre de bonnes mains et qu'il ne tardera pas à revenir parmi eux. Une fois le semi-chenillé parti, la guerre reprend ses droits. Un pilote de remplacement, le *SS-Rottenführer* Möller, vient se présenter au rapport, sa monture a été détruite dès le début de l'attaque et il vient d'être affecté à l'équipage de Wittmann. Ce dernier l'accueille chaleureusement et tous les *Panzerschützen* s'affairent à réparer le Tiger. Pour aujourd'hui, la bataille est finie, demain il faudra que leur *Panzer* soit à nouveau apte à affronter *Ivan*.

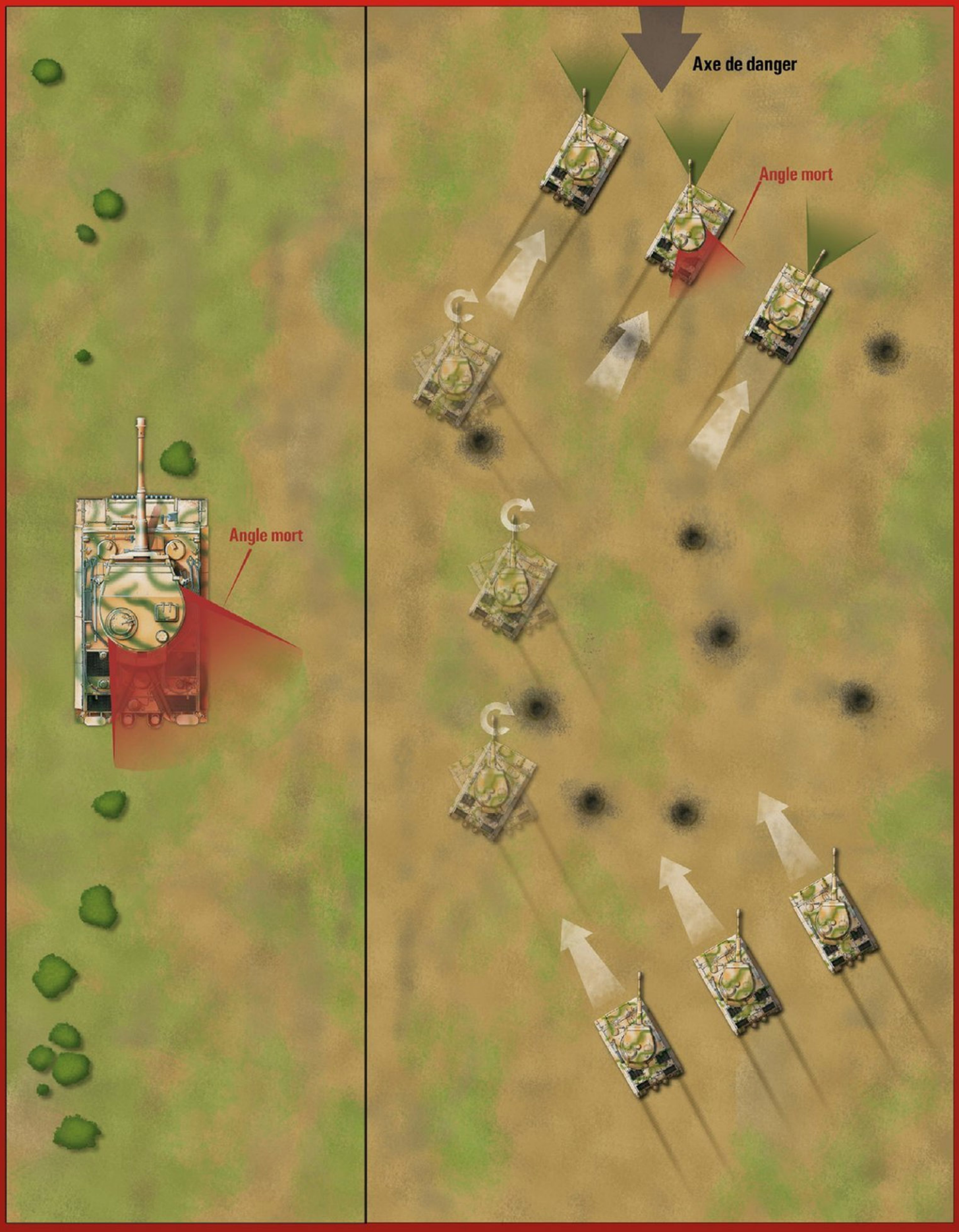
Au cours de cette première journée de l'opération « Zitadelle », la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Leibstandarte SS Adolf Hitler » a creusé un sillon sanglant au sein de la 52e division d'artillerie soviétique et a pénétré de 8 kilomètres à l'intérieur des lignes ennemies. Avec 8 chars et 7 canons antichars à son actif, Wittmann a encore une fois prouvé son sens tactique et sa parfaite maîtrise des techniques de combat. Son courage et son expérience lui ont permis de venir à bout des défenses bolcheviques. Pourtant, malgré ces succès, l'Armée rouge n'a pas dit son dernier mot. La 1re Armée de chars soviétique aux ordres de Vatoutine entend bien briser la colonne vertébrale des *Waffen-SS :* les jours qui arrivent ne seront pas de tout repos pour les hommes de la *13. Kompanie* de Tiger du *SS-Panzer-Regiment* « Leibstandarte SS Adolf Hitler ». ■

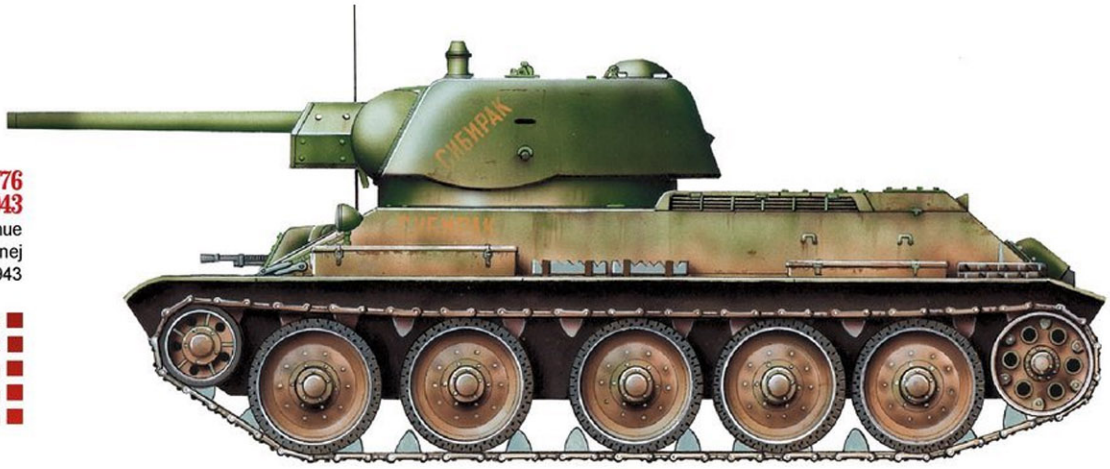
▲ Portrait de Michael Wittmann (22 avril 1914 à Vogelthal Allemagne - 8 août 1944 en Normandie). Pour la propagande allemande, l'homme est un héros de guerre et il ne fait nul doute que sa carrière a été montée en épingle. Il n'en reste pas moins un combattant exceptionnel, méritant au passage le titre de cet article *Le guerrier des steppes,* dont l'histoire est retracée de manière particulièrement vivante dans l'ouvrage de Gary L. Simpson, *The Life Story of Panzer Commander Michael Wittmann*, aux éditions Schiffer Military History, 1994. - Droits réservés

▼ Comme si vous y étiez ! Voilà la vision qu'avait Wittmann du champ de bataille. Chaque botte de paille pouvait cacher un adversaire bien décidé à mettre hors de combat le fauve allemand. En l'absence d'infanterie d'accompagnement, seul le coup d'œil exercé du *Bordführer*, et une part de chance, était en mesure de déceler le danger. - ECPA-D

FORMATION DE COMBAT D'UN *TIGER-ZUG*

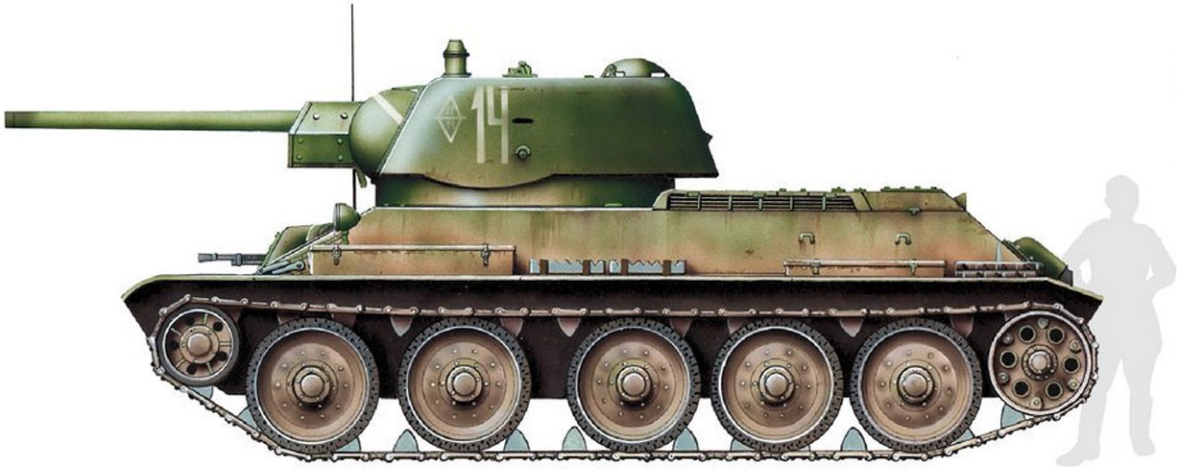
Les Tiger I souffrent d'un angle mort sur le côté droit et à l'arrière de la tourelle. Cette zone « morte » est bien connue des Soviétiques qui ont eu le loisir d'étudier le fauve sous toutes les coutures depuis la capture d'un exemplaire intact dans la région de Leningrad. Afin de compenser ce handicap, les équipages adoptent des formations de combat de manière à se couvrir les uns les autres.





T-34/76
modèle 1942/1943
Unité inconnue
Front de Voronej
Saillant de Koursk, juillet 1943

Équipage : 4
Poids : 28,5 t
Longueur : 5,92 m
Hauteur : 2,45 m
Largeur : 3,00 m



T-34/76
modèle 1942/1943
22e brigade de chars
6e corps blindé
Front de Voronej
Saillant de Koursk, juillet 1943

***Panzer VI* Tiger I**
Char personnel du
SS-Hauptsturmführer
Heinz Kling
13. (schwere) Kompanie
SS-Panzer-Regiment 1
SS-Panzer-Grenadier-Division
« Leibstandarte SS Adolf Hitler »
Saillant de Koursk, juillet 1943

Sd.kfz. 251/8 Ausf. C
Krankenpanzerwagen
1. Krankenkraftwagen-Zug
Sänitats-Abteilung
SS-Panzer-Grenadier-Division
« Leibstandarte SS Adolf Hitler »
Saillant de Koursk, juillet 1943

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2011

Chroniques Africaines

Par **Xavier Tracol**

FEVRIER-MARS 1941

La guerre en Afrique du Nord change de visage avec l'arrivée de l'*Afrika-Korps* en février 1941. 70 ans après, nous revenons sur ce théâtre d'opérations pour détailler chaque bimestre d'une guerre décidément pas comme les autres.

Au début de l'année 1941, l'Armée italienne est au bord du gouffre. Le 8 décembre 1940, la *Western Desert Force* de Wavell a enfoncé ses positions à Sidi Barrani, et depuis, elle n'a cessé d'avancer, reprenant tout le terrain perdu en septembre 1940. Comment est-ce possible ? Le *Regio Esercito* est pourtant la fierté du *Duce* qui compte dessus pour faire de Rome la capitale d'un nouvel empire méditerranéen…

Toujours est-il que, fin décembre, les Britanniques entrent en Libye italienne et investissent Bardia. « *Bastion du fascisme* » selon Mussolini, la forteresse tombe le 5 janvier 1941. Puis, les désastres s'enchaînent à la vitesse d'un métronome : Tobrouk est prise le 22 janvier, Mekili le 27, Derna le 29… La progression britannique semble inexorable. Wavell n'a pas une armée particulièrement puissante : son poing blindé, la *7th Armoured Division*, n'est guère mieux pourvu qu'une *Divisione Corrazata*, puisque ses régiments sont en grande partie équipés d'automitrailleuses Rolls-Royce et Morris, de « *Portees* » et de chars légers Vickers Mk VI, moyens Mk II et de Cruiser Mk I, bref un matériel dont la conception remonte aux années vingt… C'est surtout le déploiement de quelques Matilda II qui permettra au final d'écraser les troupes italiennes. Ces dernières possèdent seulement des chenillettes L-3 et des chars M11/39 qui n'ont aucune chance face à ces blindés lourds bien mieux protégés et dotés d'une pièce de 40 mm.

Fin janvier, la *10°Armata* se replie en désordre le long de la *Via Balbia* vers Aghedabia. Elle est prise de vitesse par une colonne blindée et motorisée qui coupe à travers le désert et prend position à Beda Fomm, avant le passage du gros des troupes transalpines. Les chars italiens tentent de forcer le passage, mais les Britanniques tiennent bon : le 7 février, 6 généraux et 25 000 hommes se rendent, tandis que 100 « tanks », 216 pièces d'artillerie et 1 500 véhicules sont capturés.

Mi-février, les Italiens sont dans une position critique : la force blindée du *Regio Esercito* en Libye n'existe tout simplement plus ; en deux mois, deux divisions anglo-australiennes ont mis hors de combat dix divisions adverses et pris une grande partie de la Cyrénaïque… C'est ce moment que choisit Hitler pour envoyer un contingent chargé de reprendre la situation en main.

Heia Safari !

Dès l'été 1940, sous la direction du *Generalfeldmarschall* von Brauchitsch, l'*Oberkommando des Heeres* (*OKH*) étudie la pertinence et la possibilité d'envoyer un corps expéditionnaire en Afrique du Nord. La situation ne l'exige pas encore, mais le projet entre dans une stratégie globale axée sur la Méditerranée : des opérations sur Gibraltar, Malte, la Palestine ou la Libye sont ainsi tout à la fois envisagées, avant que le *Führer* ne refuse de s'en prendre directement aux intérêts britanniques dans la région et enterre momentanément la question.

L'offensive italienne en Égypte change la donne en septembre 1940 : Hitler se range à l'avis de ses généraux et propose une aide militaire à Mussolini. Ce dernier la décline fièrement par deux fois (le 5 septembre et le 4 octobre), mais l'*OKH* n'en poursuit pas moins par prudence la constitution d'une force blindée capable de combattre en Lybie. Une mission d'évaluation est même envoyée sur place pour connaître la situation. Situation qui se dégrade en décembre et accélère le déploiement du *X. Flieger-Korps* de la *Luftwaffe* en Méditerranée. Finalement, le 20 décembre, Mussolini requiert

officiellement l'aide militaire et matérielle allemande. Le 9 janvier 1941, Hitler ordonne la création d'une force de blocage, un *Sperrverband Lybien*, qui, dans son esprit, doit seulement arrêter l'avancée britannique et stabiliser le front africain. Un corps expéditionnaire est alors prêt à être projeté, toutefois un accord politique est encore nécessaire pour en préciser la mission. L'*OKH* reçoit l'autorisation officielle du *Comando Supremo* le 1er février.

L'émergence de ce qui deviendra l'*Afrika-Korps* illustre le manque d'intérêt de l'état-major allemand pour ce théâtre d'opérations : le 11 janvier 1941, le *Sperrverband Lybien* ne compte que des forces limitées (un bataillon de reconnaissance, trois bataillons de chasseurs de chars avec une compagnie de *Panzer*, deux bataillons de mitrailleurs et un de *Flak*) dirigées par le *Generalleutnant* von Funck. Début février, Hitler remplace ce dernier par Rommel, un officier qu'il apprécie particulièrement : « *J'ai choisi Rommel parce qu'il sait* […] *mobiliser ses troupes. C'est une qualité essentielle pour qui commande une armée qui se bat dans les pays aux conditions climatiques très dures, comme l'Arctique ou l'Afrique du Nord.* »

Pour la mission difficile que lui confie la *Heer*, un simple *Sperrverband* est maintenant jugé insuffisant et Rommel se voit attribuer la direction du *Stab der Befehlshaber der deutschen Truppen in Libyen*, autrement dit le commandement de deux divisions, l'une motorisée et l'autre blindée.

La *5. leichte Division (mot.)* n'est officiellement mise sur pied que le 18 février alors que certains de ses éléments sont déjà en Libye... Elle intègre en effet l'unité de von Funck (qui part remplacer Rommel à la tête de sa *7. Panzer-Division*) en cours de débarquement à Tripoli depuis le 14 février et des éléments pris à la *3. Panzer-Division*. Le *Panzer-Regiment 5* de cette dernière forme la principale unité blindée avec 25 *Panzer I*, 45 *Panzer II*, 61 *Panzer III* et 17 *Panzer IV* (ainsi que 7 *Panzer* de commandement). Cette division légère devra être accompagnée à terme par la *15. Panzer-Division*, dont le *Panzer-Regiment 8* est le poing blindé (45 *Panzer II*, 71 *Panzer III*, 20 *Panzer IV* et 10 blindés de commandement).

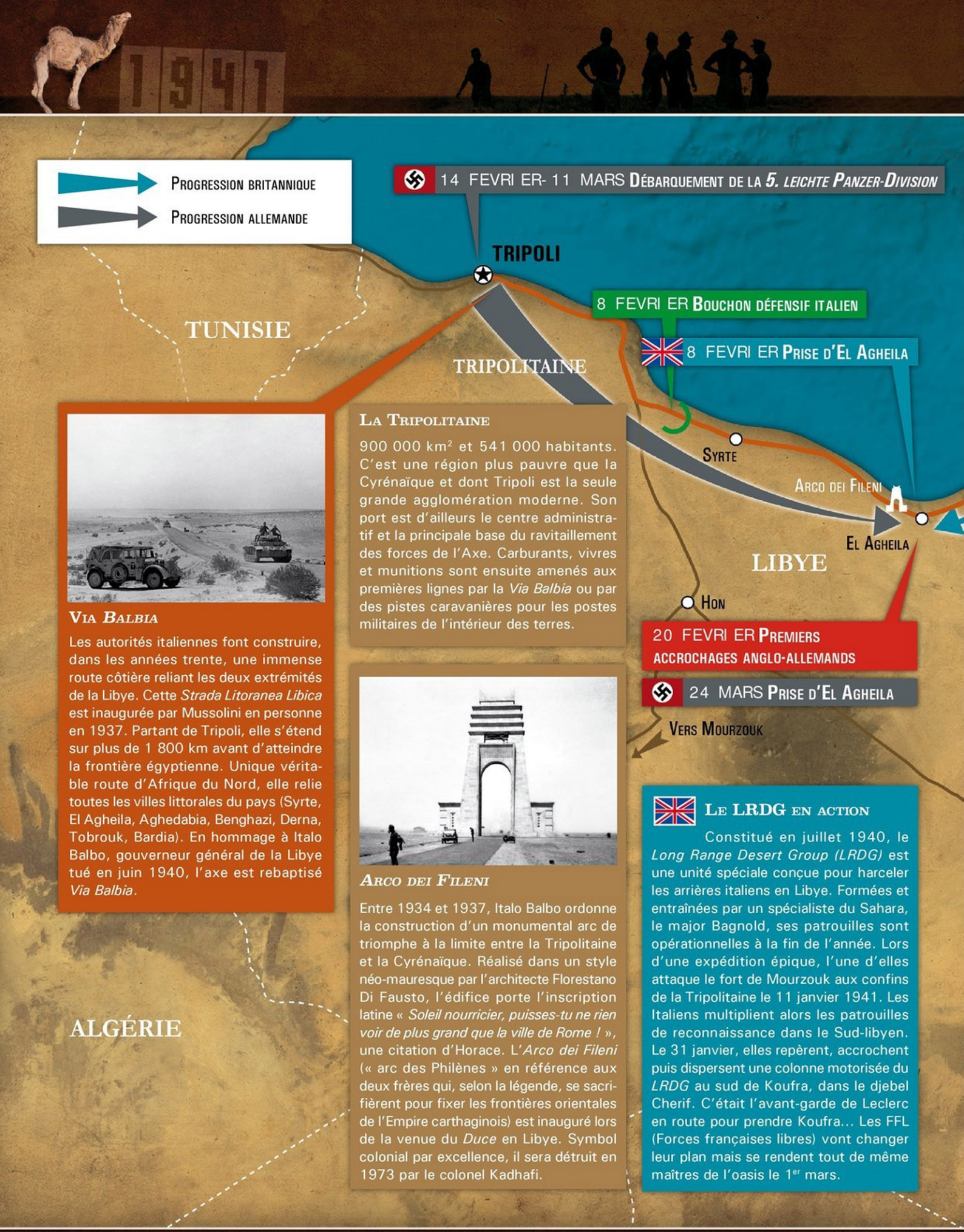
Après un entretien avec Hitler, Rommel s'envole pour Rome où il rencontre Mussolini et son état-major. Le 12 février, il atterrit à Tripoli pour coordonner l'opération « Sonnenblume » (« Tournesol »), la projection des troupes allemandes en Libye. À sa demande, le *X. Flieger-Korps* bombarde les installations de Benghazi pour ralentir les Britanniques lorsque, le 14 février, le bataillon de reconnaissance et celui de chasseurs de chars de la *5. leichte Division* arrivent dans la capitale libyenne.

suite p.44

Des Italiens en Libye et des Britanniques en Égypte

En 1912, suite à une coûteuse guerre contre l'Empire ottoman, l'Italie s'arroge les provinces de Tripolitaine, de Cyrénaïque et du Fezzan pour former l'unique colonie du pays. La colonisation se heurte cependant à une farouche résistance armée de la confrérie musulmane sénousite. La répression est laborieuse mais impitoyable et, en 1932, toute la Libye est pacifiée. Pour sortir la région du marasme, la venue de travailleurs italiens est fortement encouragée par l'emblématique gouverneur Italo Balbo : en 1940, environ 100 000 colons sont installés en Libye, essentiellement dans une dizaine de villes nouvelles créées sur la façade méditerranéenne. Cette zone devient en janvier 1939 une province à part entière du Royaume d'Italie sous le nom de *Quarta Sponda* (« Quatrième Rivage »).

De son côté, la Grande-Bretagne contrôle le royaume indépendant d'Égypte depuis qu'elle a déposé le Khédive en 1914 et déclaré un protectorat sur le pays. Dans les années vingt, l'essor du nationalisme égyptien exige que la présence britannique se fasse plus discrète : le protectorat est aboli, l'indépendance du pays reconnue ainsi que sa souveraineté sur le Soudan. L'Armée britannique reste cependant présente pour assurer le contrôle du canal de Suez, un axe stratégique pour les colonies orientales et asiatiques du Royaume-Uni. Alexandrie est aussi la base principale de la *Mediterranean Fleet*. À la veille de la guerre, l'Égypte se retrouve en bien mauvaise position, peu défendue et coincée entre les colonies italiennes de Libye et Somalie.



Via Balbia

Les autorités italiennes font construire, dans les années trente, une immense route côtière reliant les deux extrémités de la Libye. Cette *Strada Litoranea Libica* est inaugurée par Mussolini en personne en 1937. Partant de Tripoli, elle s'étend sur plus de 1 800 km avant d'atteindre la frontière égyptienne. Unique véritable route d'Afrique du Nord, elle relie toutes les villes littorales du pays (Syrte, El Agheila, Aghedabia, Benghazi, Derna, Tobrouk, Bardia). En hommage à Italo Balbo, gouverneur général de la Libye tué en juin 1940, l'axe est rebaptisé *Via Balbia*.

La Tripolitaine

900 000 km² et 541 000 habitants. C'est une région plus pauvre que la Cyrénaïque et dont Tripoli est la seule grande agglomération moderne. Son port est d'ailleurs le centre administratif et la principale base du ravitaillement des forces de l'Axe. Carburants, vivres et munitions sont ensuite amenés aux premières lignes par la *Via Balbia* ou par des pistes caravanières pour les postes militaires de l'intérieur des terres.

Arco dei Fileni

Entre 1934 et 1937, Italo Balbo ordonne la construction d'un monumental arc de triomphe à la limite entre la Tripolitaine et la Cyrénaïque. Réalisé dans un style néo-mauresque par l'architecte Florestano Di Fausto, l'édifice porte l'inscription latine « *Soleil nourricier, puisses-tu ne rien voir de plus grand que la ville de Rome !* », une citation d'Horace. L'*Arco dei Fileni* (« arc des Philènes » en référence aux deux frères qui, selon la légende, se sacrifièrent pour fixer les frontières orientales de l'Empire carthaginois) est inauguré lors de la venue du *Duce* en Libye. Symbol colonial par excellence, il sera détruit en 1973 par le colonel Kadhafi.

Le LRDG en action

Constitué en juillet 1940, le *Long Range Desert Group (LRDG)* est une unité spéciale conçue pour harceler les arrières italiens en Libye. Formées et entraînées par un spécialiste du Sahara, le major Bagnold, ses patrouilles sont opérationnelles à la fin de l'année. Lors d'une expédition épique, l'une d'elles attaque le fort de Mourzouk aux confins de la Tripolitaine le 11 janvier 1941. Les Italiens multiplient alors les patrouilles de reconnaissance dans le Sud-libyen. Le 31 janvier, elles repèrent, accrochent puis dispersent une colonne motorisée du *LRDG* au sud de Koufra, dans le djebel Cherif. C'était l'avant-garde de Leclerc en route pour prendre Koufra… Les FFL (Forces françaises libres) vont changer leur plan mais se rendent tout de même maîtres de l'oasis le 1er mars.

Février-Mars 1941

29 Janvier Prise de Derna

6 Février Prise de Benghazi

22 Janvier Prise de Tobrouk

5 Janvier Prise de Bardia

27 Janvier Prise de Mekili

5- 6 Février Bataille de Beda Fomm

24 Mars Nouvelles positions britanniques

Cyrène
Derna
Barca
Mekili
Benghazi
Soluch
Tobrouk
Bardia
Sidi Barrani
Msus
Beda Fomm
Sollum
Alexandrie
Aghedabia
El-Alamein
Mersa el Brega
Le Caire
Dépression de Qattara
Égypte
Fayoum
Jalo
Désert du Kalansho
Siwa
Grande Mer de Sable
Koufra

Cyrénaïque

La Cyrénaïque

600 000 km² et 165 000 habitants. De nombreuses villes nouvelles ont été construites comme centres de colonisation italienne après la pacification de toute la région dans les années trente. Bardia est édifié en 1936 pour défendre la frontière égypto-libyenne. Benghazi et Tobrouk sont des ports modernes et stratégiquement situés : la région peut être considérée comme un tremplin militaire pour les visées expansionnistes du *Duce* en Afrique, surtout pour faire la jonction avec la Somalie italienne au travers de l'Égypte et du Soudan.

Via della Vittoria

Entre juin et décembre 1940, l'Armée italienne fait construire une route reliant ses premières lignes positionnées à Sidi Barrani à la forteresse de Bardia. Longue d'une centaine de kilomètres, elle devait permettre l'acheminement des troupes et du ravitaillement nécessaires à une offensive de grande ampleur sur le delta du Nil. Mais lors de sa contre-offensive de décembre, c'est la *Western Desert Force* qui va surtout l'emprunter…

La *Western Desert Force*

En janvier 1941, la *Western Desert Force*, qui rassemble toutes les unités du *Commonwealth* stationnées en Égypte, est rebaptisée *XIII Corps* après le succès de l'opération « Compass ». Elle aligne la *7th Armoured Division*, la *16th British Infantry Brigade* et les trois brigades de la *6th Australian Infantry Division*. Sa composante blindée compte aussi le *7th Royal Tank Regiment* (46 Matilda II).

Koufra

Immense oasis isolée du sud de la Cyrénaïque, Koufra devient un poste militaire italien à partir de 1931. L'armée y construit un petit aérodrome (Buma) et un fort (El Tadj) pour protéger l'intérieur des terres et les arrières du *Regio Esercito* en Libye. Koufra commande aussi l'accès au Tchad et au Soudan, mais le véritable intérêt stratégique de l'oasis réside en fait dans sa balise radiogoniométrique permettant de guider l'aviation sur ses objectifs et de garder le contact avec l'*Africa Orientale Italiana*. Elle est bien défendue, en particulier par une unité de lutte en milieu désertique, la *Sahariana di Cufra*.

14 FEVRIER

L'ARRIVÉE DU DAK À TRIPOLI

Le débarquement du *Panzer-Regiment 5* prend du temps et l'ensemble de la division légère (9 300 hommes, 130 « tanks », 111 pièces d'artillerie et de nombreux véhicules de soutien ou de transport) ne sera opérationnelle que le 11 mars. Rommel fait organiser le lendemain un grand défilé dans Tripoli pour étaler sa puissance (quitte à faire plusieurs fois le tour de la ville pour marquer les esprits). Puissance toute relative, puisque la *15. Panzer-Division* n'arrivera à pied d'œuvre qu'entre le 25 avril et le 6 mai, et ne sera opérationnelle que le 28 mai. Cet agenda est bien trop lent pour Rommel, que Hitler a décrit à Mussolini comme « *le plus audacieux et le plus téméraire des généraux des forces blindées allemandes* ». Il décide donc d'avancer ses pions sans attendre que les Britanniques ne se renforcent.

Même si le commandant en chef des forces de l'Axe en Libye est le général Gariboldi, sur le terrain comme sur le papier, Rommel a une grande liberté de manœuvre. Le 21 février, le *Deutsches Afrika-Korps* (*DAK*) voit officiellement le jour. À cette époque, l'*OKH* est pleinement mobilisé par ses préparatifs pour l'opération « Barbarossa ». Le front africain n'est donc pas prioritaire et les moyens alloués s'en ressentent : c'est la marine marchande qui s'occupe d'amener les troupes et le ravitaillement à Tripoli, et on n'accorde à Rommel que deux des trois colonnes de transport motorisées demandées. Le 7 mars, la division blindée « Ariete » passe sous commandement allemand et l'aide italienne est sollicitée pour améliorer la logistique du *DAK*.

Un équipage de *Panzer I Ausf. A* aide au débarquement de son véhicule sur le port de Tripoli en février 1941. Les hommes portent encore la tenue classique du tankiste en drap noir. Elle disparaîtra bientôt, remplacée par une saharienne bien plus confortable.

Un autre *Panzer I* sort des cales d'un navire marchand pour atterrir sur les quais de Tripoli. Le petit symbole peint près de la *Balken Kreuz* est celui de la *3. Panzer-Division*, une unité dont proviennent nombre d'éléments formant la *5. leichte Division* envoyée en Afrique. Les blindés sont partis si vite qu'ils n'ont reçu ni nouveau marquage divisionnaire, ni camouflage adapté !

À son arrivée en Libye, la *5. leichte Division* compte dans son *Panzer-Regiment 5* trois chars de commandement sur base de *Panzer I*. L'utilité de ces engins au combat est plus que relative, mais faute de mieux ...

Les premiers combats

Dès le 17 février, à peine débarquées, les unités de reconnaissance partent plein est à la recherche de l'avant-garde britannique qui s'est arrêtée entretemps près d'El Agheila. Les véhicules allemands parcourent plus de 600 kilomètres sans rencontrer le moindre ennemi et s'installent sur de bonnes positions dans la région de Syrte, où sont déjà présents des éléments des divisions d'infanterie « Pavia » et « Brescia ». Pour sa part, le *Regio Esercito* a envoyé, à partir de janvier, la division blindée « Ariete » à Tripoli, un renfort qui tombe

à pic pour remplacer l'ensemble de son parc de chars perdu à Beda Fomm. Son *32°Reggimento Corrazato* compte alors 117 chenillettes L-3 sans grande valeur tactique et 46 « tanks » moyens M13/40 de bonne facture. Elle prend elle aussi position à l'est de Syrte, près de l'*Arco dei Fileni*, entre mi-février et fin mars.

Côté britannique, après l'excitation de la victoire sans appel de la *Western Desert Force* (maintenant renommée *XIII Corps*) sur la 10e armée italienne, le front s'est stabilisé et l'agressivité est retombée. Il faut dire que Wavell a compris qu'il ne pourrait pas prendre Tripoli tout de suite : sa chaîne logistique atteint ses limites et les troupes ne sont pas en état de combattre… ou n'en ont pas les moyens. En effet, le Haut commandement a dû prélever certaines unités pour les envoyer en Grèce et les remplacer par des troupes certes fraîches mais sans expérience : la *3rd Indian Motor Brigade* et la *9th Australian Division* viennent à peine de débarquer et ne connaissent pas du tout les spécificités du terrain. Les *5* et *6 RTR* sont essentiellement équipés de chars légers Vickers Mk VI et de blindés italiens M13/40 capturés à Beda Fomm. L'état-major pense en effet que son éclatante victoire du début de l'année lui laisse le temps de renforcer ses premières lignes. Cependant, le 20 février, arrive du front une bien mauvaise nouvelle : un échange de tir a eu lieu sur la *Via Balbia* avec une unité motorisée allemande ! La présence de l'intrus est confirmée quelques jours plus tard, lorsqu'une patrouille anglaise tombe dans une embuscade près d'El Agheila… Le 14 mars, le *DAK* installe son poste de commandement à Syrte et envoie un détachement mixte italo-allemand reconnaître le Fezzan en direction de Mourzouk. Cette région est déjà sécurisée par des unités italiennes, mais les FFL de Leclerc montrent des signes d'activité malvenus et, comme l'écrit Rommel, « *le principal intérêt de cette expédition était de procéder à des expériences de marches sur de longues distances et de juger de l'adaptation de notre équipement aux conditions d'emploi en Afrique* ».

Au niveau du front, la situation générale est calme. Toutefois, celle des troupes positionnées dans l'oasis de Marada, au sud d'El Agheila, pose problème : les colonnes de ravitaillement sont trop souvent prises à partie par les patrouilles d'automitrailleuses britanniques. Pour Rommel, la chose est suffisamment grave pour qu'il sollicite l'autorisation de l'*OKW* (*Oberkommando der Wehrmacht*) d'attaquer El Agheila. De passage à Berlin le 19 mars pour ajouter les Feuilles de Chêne à sa Croix de Chevalier de la Croix de Fer, le général s'entretient à ce sujet avec ses supérieurs qui lui donnent carte blanche. À son retour en Libye, la position est rapidement occupée et les Britanniques se replient à Mersa el Brega, une agglomération tactiquement intéressante. Rommel demande une nouvelle fois la permission d'attaquer : les positions de l'ennemie pourraient devenir imprenables si le *DAK* lui laisse le temps de se retrancher. L'avance sur Mersa el Brega est autorisée pour le 31 mars. ■

▲ Un semi-chenillé d'une batterie lourde de la *Flak* côtoie une *Kübelwagen*. Les hommes sont bien couverts ; il faut dire que les pluies du début d'année peuvent être torrentielles sur le littoral libyen.

Rommel, un fidèle d'Hitler

Erwin Johannes Eugen Rommel est sous-lieutenant lorsqu'il reçoit son baptême du feu en 1914 en Argonne. Il s'illustre sur le front des Vosges, en Roumanie puis en Italie où il est fait capitaine. Il se rallie en 1933 aux thèses nationalistes du nouveau régime et est présenté à Hitler. Rommel est promu lieutenant-colonel en 1935, puis colonel en 1938. Hitler, qui trouve en l'homme un officier compétent et fidèle au *III. Reich*, le charge d'entraîner les Jeunesses hitlériennes puis de commander son bataillon de protection. C'est à ce poste qu'il devient général et participe à la campagne de Pologne. En février 1940, Hitler lui confie la *7. Panzer-Division* qui percera bientôt le front français au niveau des Ardennes. La campagne de France lui permet de prouver ses qualités de tacticien : au terme d'une course effrénée, il prend Cherbourg puis Bordeaux avec sa « division fantôme ».

Rommel reçoit une nouvelle mission en février 1941 : « *Pour remédier à la situation critique de nos alliés italiens en Afrique du Nord, deux divisions, une motorisée et une blindée, doivent partir pour la Libye où elles leur prêteront main-forte. On me charge d'assumer le commandement des deux unités, et je suis invité à me rendre en Libye dans les délais les plus brefs* […]. *L'arrivée des premiers contingents est prévue dans près d'une semaine et celle des derniers de la* 5. leichte Panzer-Division *motorisée pour mi-avril. À la fin mai, les derniers éléments de la* 15. Panzer-Division *seront à pied d'œuvre.* […]. *Dans l'après-midi, je me suis rendu auprès du Führer, qui a tenu à me décrire la situation militaire en Afrique.* »

Une fois la *5. leichte Division* débarquée, un grand défilé est organisé dans Tripoli. Un *Panzer IV* du *Panzer-Regiment 5* passe devant Rommel et son aréopage d'officiers. Il est suivi de trois blindés de l'*Aufklärungs-Abteilung 3 (mot.)*, une unité de reconnaissance. Ci-dessous, un *schwere Panzerspähwagen (Fu) Sd.Kfz. 232 8-Rad* avec tout son impedimenta, dont des fagots de bois pour désensabler le véhcule. Ci-contre à droite, un *schwere Panzerspähwagen Sd. Kfz. 231 8-Rad* portant un bouclier frontal additionnel précède une automitrailleuse *leichte Panzerspähwagen (2cm) Sd. Kfz. 222*. En fond, un *cameraman* des services de propagande filme la scène.

Retrouvez les images vidéo de l'arrivée du DAK à Tripoli et de ce défilé dans les Actualités allemandes de l'époque sur notre site Internet
www.batailles-blindes.com

12 MARS

Défilé du DAK à Tripoli

LA BATAILLE D'HANNUT

Le 10 mai 1940, à 4h35, l'offensive tant attendue des Allemands contre l'Europe de l'Ouest commence par l'agression de trois États neutres : les Pays-Bas, la Belgique et le Luxembourg. Il s'agit pour la *Wehrmacht* de contourner par le nord la ligne « Maginot », en prenant rapidement les points de passage sur la Meuse en Hollande et sur les canaux Albert et Juliana en Belgique, coupures qui barrent l'accès à la plaine centrale belge. Or, ces points sont fortifiés, notamment avec le fort d'Eben Emael. Cette action brutale doit mobiliser l'attention des Alliés, pendant que le gros des *Panzer-Divisionen* passera par les Ardennes pour surprendre les Français à Sedan.

Par **Cédric Mas**

LA CAVALERIE FRANÇAISE « SAIGNÉE À BLANC» PAR LES *PANZER !*

LES CAVALIERS DE PRIOUX À LA RENCONTRE DES *PANZER*

L'offensive en Belgique centrale est confiée à la *6. Armee* du *Generaloberst* von Reichenau, qui englobe pour cela le *XVI. Armee-Korps (mot.)* du *General der Kavallerie* Hoepner, composé notamment des *3.* et *4. Panzer-Divisionen* placées sous les ordres respectivement des généraux Reinhardt et Stumpf. Il s'agit de deux unités bien entraînées et renforcées, afin de remplir les objectifs ambitieux qui leur sont assignés : percer sur le point le plus puissant du dispositif ennemi et bousculer ce dernier jusqu'à Bruxelles, avec une force telle qu'il ne puisse redéployer ses forces pour parer à la menace principale plus au sud.

Dès qu'ils ont connaissance de l'attaque allemande, les Alliés réagissent en déclenchant le plan « Dyle-Breda », qui prévoit l'intervention des meilleures forces franco-britanniques en Belgique et dans une partie des Pays-Bas. Cette avance devant déboucher sur un choc frontal avec les *Panzer*, les généraux français ont conçu une manœuvre complexe, qui prévoit la projection d'unités de cavalerie en avant de ce déploiement. Or, cette mission de couverture est particulièrement délicate au centre de la plaine wallonne, dans ce que l'on appelle la trouée de Gembloux, entre la Sambre et la Meuse. C'est donc dans ce secteur dépourvu de coupure de terrain d'importance, que les forces de cavalerie les plus importantes sont envoyées, à savoir le splendide corps de cavalerie du général René Prioux. Ce corps, composé de deux divisions légères mécaniques (DLM), doit se lier avec les Belges qui défendent le canal Albert et retarder les *Panzer* le temps que les grandes unités d'infanterie de la 1re armée occupent leurs positions, soit un délai initialement fixé à six jours. Conscient de l'enjeu, le général Prioux va préparer activement ses unités tout au long de l'hiver, malgré le remplacement de la 1re DLM, affectée à la manœuvre vers Breda, par la 3e DLM nouvellement créée.

Néanmoins, les prévisions en la matière vont se révéler totalement dépassées par la réalité. En effet, par une série d'opérations parachutistes qui vont marquer durablement les belligérants, mais dont le récit détaillé sort du cadre de cet article [cf. *Ligne de Front HS n° 11*], les Allemands parviennent à prendre le contrôle, dès les premières heures, de deux ponts sur le canal Albert sur les trois visés. Ils rencontrent plus de difficultés pour la traversée de la Meuse, où les Néerlandais ont fait sauter les ponts convoités, mais en moins de douze heures, la percée est réalisée et le fort belge d'Eben-Emael est neutralisé.

Ce faisant, la *4. Panzer-Division* avance au-delà de la Meuse pour relever les parachutistes isolés autour des ponts sur le canal Albert. La *3. Panzer-Division* doit quant à elle suivre et soutenir l'avance, mais elle est bloquée par un immense embouteillage qui se forme devant la Meuse. De fait, elle n'a toujours pas franchi la frontière le 10 au soir !

Cette situation a ceci de dramatique que la percée des défenses hollando-belges dès le premier jour du *Westfeldzug* (campagne à l'Ouest) compromet toute la manœuvre française, et implique par conséquent un engagement bien plus précoce du corps de cavalerie.

◀ Le *Bordführer* de ce *Panzer II* de la *4. Panzer-Division* observe les lignes françaises à la jumelle. Nous sommes ici sur la route de Gembloux, quelques heures après la bataille de Hannut. ECPA-D

▼ Les *Panzer IV* de la *3. Panzer-Division* viennent de franchir la Meuse, sous les yeux interloqués de la population néerlandaise de Maastricht, pour renforcer au plus vite la *4. Panzer-Division* après être restés bloqués en Allemagne par le gigantesque embouteillage formé au débouché de la ville. Coll. Mas

Du côté allié, l'ordre d'alerte est transmis aux unités le 10 mai au petit matin. La 2e DLM progresse sur deux axes, un à gauche (Landrecies - Maubeuge - Charleroi Nord - Gembloux) et un à droite (Le Nouvion - Avesnes - Beaumont - Charleroi Sud - Namur). La 3e DLM, plus au nord, avance aussi sur deux itinéraires, le premier à partir de Cambrai (Valenciennes - Mons - Nivelle - Wavre) et le second depuis Le Cateau (Bavay - Binche - Gosselies – Cortil - Noimont).

Au soir du premier jour, les deux divisions françaises sont réparties en trois groupes : les découvertes ont atteint Hasselt - Gelt - Bey pour la 3e DLM, et Comblain au Pont et Durby pour la 2e DLM ; un échelon intermédiaire appelé « sûreté éloignée » est installé au niveau de Gembloux pour la 2e DLM et sur une ligne Wavre - Ernage pour la 3e DLM, tandis que le gros des divisions bivouaquent respectivement au nord de Fleurus et dans la zone de Chastres - Nivelle. Si la progression française est en avance, les découvertes ramènent des nouvelles préoccupantes du front. Le contact est pris avec les troupes belges, dont il semblerait que le front soit percé. En outre, les obstacles Cointet prévus ne sont pas à Gembloux. Ils ont été déplacés par les Belges davantage au nord et n'ont pas été réinstallés depuis… Bref, la tâche des cavaliers français s'annonce plus compliquée que prévu !

ENGAGEMENT PRÉMATURÉ D'UN CÔTÉ COMME DE L'AUTRE

Le 11 mai, le général Prioux fait hâter le mouvement, prévoyant un choc dès le lendemain au niveau de Hannut. Il place son état-major à Aisches et reconnaît le secteur. Ayant, grâce à ses éclairages, recueilli des informations sur l'état dramatique des forces belges, il sollicite à 15 heures ses supérieurs afin de cesser l'avance et de renoncer à la manœuvre Dyle, pour revenir à la manœuvre Escaut ! Sa demande, appuyée par le général Blanchard, chef de la 1re armée, est refusée par le général Billotte, commandant du groupe d'armées 1, qui ordonne toutefois de hâter le mouvement en avant de toute la 1re armée. En fin d'après-midi, Billotte rencontre Prioux et lui confirme ses ordres, tout en réduisant le délai : le corps de cavalerie devra tenir jusqu'à J + 4, soit jusqu'au 14 mai (au lieu de J + 6 initialement). Lors de cet entretien, la question de la profondeur de la zone de déploiement des deux DLM est abordée. En effet, Prioux est inquiet de n'avoir pas d'espace suffisant pour manœuvrer. Billotte lui suggère d'avancer plus à l'est de Hannut. Cette suggestion, reprenant des études menées au cours de l'hiver, est rejetée par le chef du corps de cavalerie, compte tenu de la supériorité de la *Luftwaffe*. Le sort en est jeté, le corps de cavalerie devra combattre à Hannut pendant deux jours…

Cet échange est important pour réaliser l'état d'esprit des cavaliers qui abordent une bataille défensive sur un terrain inconnu et sans profondeur suffisante. Cette attitude se retrouve dans l'ordre diffusé alors par le général Prioux : « *À tous les échelons du corps de cavalerie, si faibles soient-ils, nul chef n'a le droit d'abandonner avec le gros de ses forces la position qu'il occupe, sans un ordre de l'autorité dont il dépend, et sans en avoir averti ses voisins*. » C'est donc bien à une défense sans esprit de recul que se préparent les cavaliers…

Au soir du 11 mai, les DLM terminent leur déploiement – malgré les premiers bombardements aériens, les réfugiés et les soldats belges –, dispersées sur une ligne bordant deux petits cours d'eau : la Petite Gette et la Méhaigne, situées entre Tirlemont et Huy.

▲ Cliché tiré d'un album de la *Panzer-Aufklärungs-Abteilung 3*, donc sûrement de cette unité de reconnaissance de la *3. Panzer-Division* qui est en train de traverser l'une des coupures pour pénétrer en Belgique, soit la Meuse, soit le canal Albert, mélangée à d'autres unités divisionnaires (on distingue un canon d'infanterie de *7,5cm* au premier plan). Coll. Mas

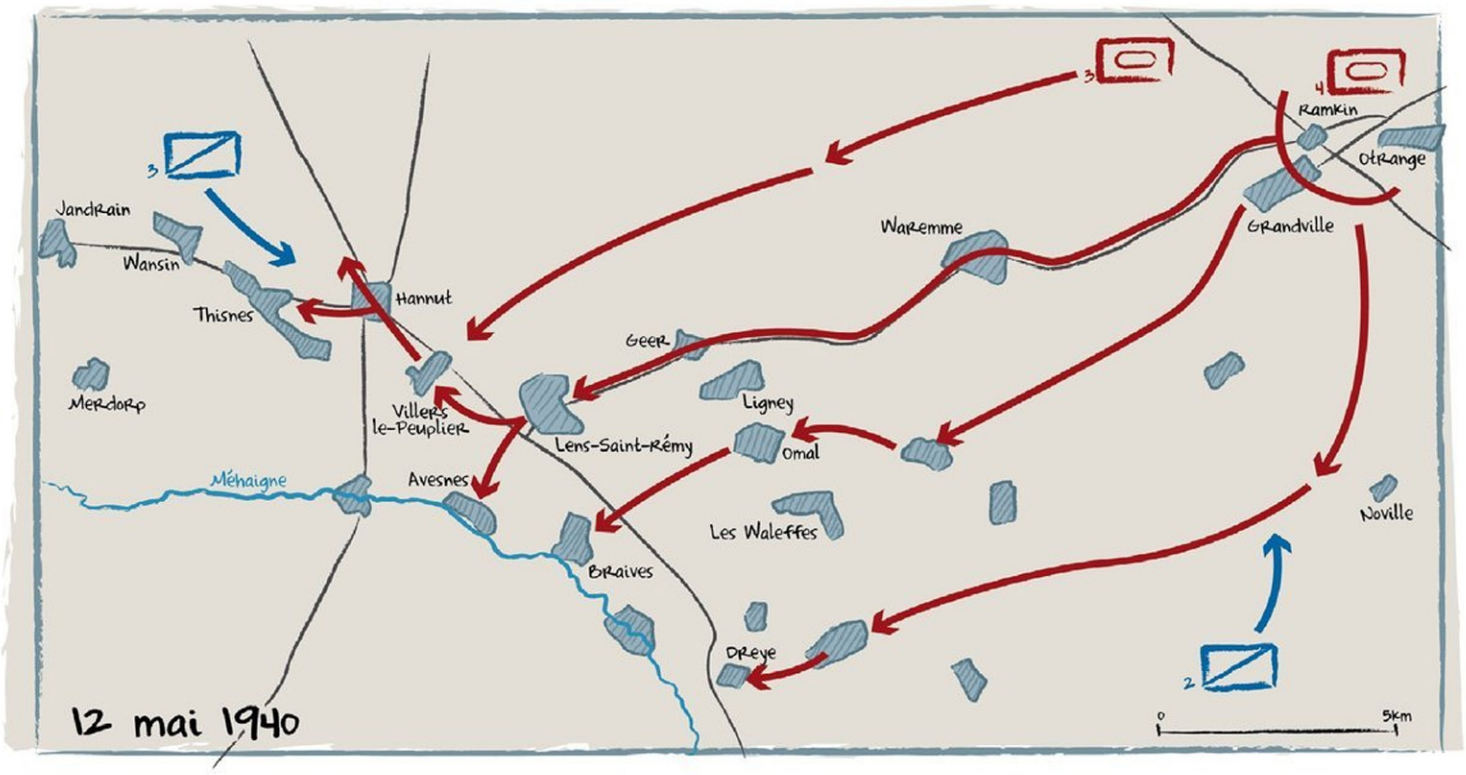
La journée du 11 mai voit également la *4. Panzer-Division* se déployer au-delà du canal Albert et progresser en profondeur jusqu'à Grandville, en repoussant les contre-attaques belges. Les premiers contacts ont lieu avec les découvertes françaises dans la matinée sur plusieurs points à l'est de Tongres, où le 12e cuirassiers se replie en combattant, et à Grandville dans l'après-midi, le régiment laissant les premiers prisonniers français. Au soir, la résistance belge s'effondre dans tout le secteur. Toutefois, la *3. Panzer-Division* et les échelons de soutien logistique sont totalement bloqués dans l'immense embouteillage autour de Maastricht.

Malgré ces retards, von Reichenau est optimiste et veut que les *Panzer* reprennent leur avance de nuit jusqu'à Waremme. Il envoie pour cela l'*Oberst* Hasse, le chef d'état-major de la *Heeresgruppe B* du *Generaloberst* von Bock, au quartier général de Hoepner. Ce dernier n'est absolument pas d'accord, car ses *Panzer* sont en retard, et il n'a pour l'instant qu'une division disponible. Hoepner veut donc d'abord rassembler ses unités, mélangées lors des passages des coupures, avant de reprendre son avance face à ce qu'il a identifié comme des divisions blindées françaises.

Ces discussions dans les deux camps sont importantes, car lorsque la bataille va commencer le 12 mai, ni Prioux, ni Hoepner ne sont d'accord pour engager aussi rapidement leurs unités dans la fournaise du champ de bataille !
Cependant, insatisfait de ce qu'il considère comme de la passivité, von Reichenau ordonne à nouveau de reprendre l'avance le 12 mai à 2h10. Il fixe comme objectif la localité wallonne de Gembloux. Le *XVI. Armee-Korps (mot.)* prévoit un dispositif étendu : la *4. Panzer-Division* au sud d'une ligne Grandville - Merdorp et la *3. Panzer-Division* au nord, il reçoit en outre la *20. Infanterie-Division* en train de traverser le chaos régnant à Maastricht.
Sans attendre ses autres divisions, Hoepner reprend donc son avance vers Hannut, sur une seule colonne, le *Panzer-Regiment 35* de la *4. Panzer-Division* en tête. Waremme est atteint dès 6h35, les *Panzer* se heurtant sur place à des bouchons retardataires. De surcroît, l'essence commence à manquer, le ravitaillement étant bloqué à Maastricht. Les *Panzer* se retrouvent donc dans une situation très délicate, à court de carburant cependant qu'ils arrivent seulement au contact des blindés français ! L'urgence de la situation oblige les Allemands à recourir à une solution improvisée : le parachutage aérien de carburant aux éléments mécanisés. Mais les délais d'organisation nécessaires à une telle entreprise vont toutefois retarder cette première historique jusqu'à 16h30 à L'Hollogne sur Geer. En attendant, la *4. Panzer-Division* est obligée de modérer son avance. C'est ainsi que le *Panzer-Regiment 35* atteint Lens-Saint-Rémy dès 7 heures, puis s'arrête. Son *alter ego*, le *Panzer-Regiment 36*, se déploie sur sa droite, et les canons de *10,5cm leFH18* de la *5./Artillerie-Regiment 103* se mettent en batterie derrière le village. Les deux corps blindés se font alors face sans bouger !
Dans le secteur de la 3e DLM, le général Langlois a formé deux ensembles : un au nord (6e BLM avec le 12e cuirassiers et deux bataillons du 11e RDP, le tout appuyé par le II./76e régiment d'artillerie) et un au sud, sous les ordres de la 5e BLM (2e cuirassiers, 1er bataillon du 11e RDP et la 10e batterie antichar du 75e régiment d'artillerie), appuyé par le I./76e RA à l'ouest de Merdorp ainsi que les 105 mm du III./76e RA en réserve à l'est de Folx-les-Caves. Langlois a gardé à Jauche, au centre de son dispositif, le 1er cuirassiers. Il a reçu en outre le renfort du groupe Soubeyran, formé des éléments motorisés des 6e GRCA, 92e GRDI et 7e GRDI, détachés respectivement du IIe corps d'armée, de la 2e DINA et de la 1re DIM.
De son côté, la 2e DLM s'organise également en ligne le long du cours d'eau de la Méhaigne, avec la première ligne tenue par le 1er RDP et le 13e Dragons, tandis que le 29e Dragons est en réserve, avec l'artillerie divisionnaire du 71e RA. La 2e DLM a été renforcée d'éléments motorisés : les 3e GRCA (Ve corps d'armée), 95e GRDI (5e DINA) et 3e GRDI (12e DIM).

▲ Un *Panzer III Ausf. E* de la *3. Panzer-Division* s'apprête à emprunter un pont provisoire établi sur le canal Albert par le génie, ouvrage qui se trouve être protégé par une pièce *Flak 30* de *2cm* battant la rive opposée.
Coll. Mas

▼ Montée d'une colonne de motocyclistes français en Belgique, en mai 1940. La mobilité du corps de cavalerie du général Prioux lui permet de se porter rapidement à la rencontre des Allemands. L'officier français redoute cependant un engagement trop en avant du dispositif allié : les événements vont lui donner raison.
Ceges



Enfin, Prioux a rendu à chacune de ses divisions les unités de chars qu'il gardait en réserve (le 2e cuirassiers à la 3e DLM, et le 29e Dragons à la 2e DLM). De surcroît, il envoie à Huy les deux bataillons de mitrailleurs motorisés qui lui sont rattachés. Par conséquent, au moment où débute le combat, le corps de cavalerie n'a plus de réserve.

Contre un dispositif en ligne trop étendu, et des cavaliers figés dans une défense tenace, les Allemands disposent au matin du 12 mai de l'initiative, ce alors qu'ils n'ont presque plus d'essence.

Abréviation des unités françaises

BLM : brigade légère motorisée
DIM : division d'infanterie motorisée
DINA : division d'infanterie nord-africaine
DLM : division légère mécanique
GRCA : groupe de reconnaissance de corps d'armée
GRDI : groupe de reconnaissance de division d'infanterie
RA : régiment d'artillerie
RDP : régiment de Dragons portés

THISNES ET CRÉHEN : LA BATAILLE COMMENCE

Devant l'absence de mouvement du côté français, Hoepner relance son avance vers 8h30. Le *Panzer-Regiment 35* prend Villers-le-Peuplier, un avant-poste du 1er RDP. Vers 9h20, le général reçoit un nouvel ordre d'attaque de von Reichenau, toujours aussi impatient. La *4. Panzer-Division* de Stumpf doit foncer entre Hannut et Braives, soit exactement à la liaison des deux DLM ! Le *Panzer-Regiment 35* se sépare alors en deux, sa plus grande partie remontant vers Hannut, qu'elle attaque et prend dès 9h30, tandis qu'un détachement s'est lancé à la conquête d'Avesnes à 9 heures. Le *Panzer-Regiment 36* se concentre lui vers le sud, prenant Braives à la 2e DLM.

Les Allemands repoussent les avant-postes au centre du dispositif français et poursuivent vers la ligne principale à Créhen, localité qui est tenue par le 1er/2e escadron de RDP (motocycliste), soutenu par le 4e/5e escadron (d'appui) et par le 3e escadron de Hotchkiss du 2e cuirassiers. Vers 10 heures, le premier combat de chars commence enfin !

De prime abord, les affaires s'engagent mal, car l'appui d'artillerie français arrive avec plus d'une heure de retard, faute de liaison efficace avec le II./76e RA, pourtant bien placé entre Merdorp et Jandrenouille. Ceci dit, malgré l'infériorité du Hotchkiss et la supériorité numérique allemande, les obusiers français permettent aux Dragons de tenir efficacement Créhen toute la journée. Les chars français lancent leur première contre-attaque cependant que les *Panzer* de la *II./Panzer-Regiment 35* contournent Créhen en direction de Thisnes, mais ils sont repoussés. Les combats baissent alors en intensité tandis que les Allemands déploient leurs unités et que les cuirassiers multiplient les patrouilles offensives.

Pendant que ses hommes marquent le pas à Créhen, Hoepner reçoit de nouvelles injonctions de Reichenau. Excédé, le *Kommandeur* du *XVI. Armee-Korps (mot.)* réplique vertement : « *vous n'avez pas besoin de me pousser !* » Joignant les actes à la parole, Hoepner reprend l'offensive vers 19 heures, une fois les pleins de ses engins refaits, ses *Panzer* se ruant sur le point d'appui de Thisnes, tenu par le 2e/3e escadron du 11e RDP du capitaine Potel. Reste que les Français attendent de pied ferme cette attaque menée par la *Kampfgruppe* « Eberbach » (*Panzer-Regiment 35* et *II./Schützen-Regiment 33*, appuyés par les *II./Artillerie-Regiment 103*, *II./Artillerie-Regiment 93* et *Artillerie-Abteilung 611*). De fait, les Allemands se heurtent à une contre-attaque du 4e escadron du 2e cuirassiers (sur chars Hotchkiss), mais surtout des 1er et 2e escadrons de Somua S35 du 1er cuirassiers. Bien appuyés par l'artillerie française, les chars de cavalerie engagent les *Panzer* dans un choc frontal, les *Panzerschützen* faisant la douloureuse expérience de la supériorité du Somua sur leurs engins ! Le puissant canon de 47 mm et l'épais blindage des « montures » françaises se révèlent être des adversaires pour le moins redoutables… Les Allemands doivent par conséquent engager leurs *Panzer IV* pour rétablir l'équilibre, les chars armés du canon de *7,5cm* constituant à leur tour une désagréable surprise pour les cuirassiers.

Le poids du nombre ne tarde pas à faire la différence et les Français doivent se résoudre à évacuer Thisnes. Les *Panzer* exploitent immédiatement leur avantage et poursuivent leur route pour se heurter à un nouveau point d'appui à Wansin, tenu par le 3e escadron du 11e RDP. Ils finissent par se replier vers 20 heures. Les *Panzerschützen* revendiquent 4 Hotchkiss, mais déplorent la perte du *Befehlspanzer I* du colonel du *Panzer-Regiment 35*.

Page de droite en haut
Au cours de leur avance, des personnels de la *Luftwaffe* se sont arrêtés pour poser sur ce *Panzer IV Ausf. D* de la *4. Panzer-Division* qui attend patiemment l'ordre de se remettre en route. Derrière est visible un *Panzer I Ausf. A*, témoignant de la disparité du parc blindé allemand en mai 1940 : des chars de 20 tonnes armés d'un canon de *7,5cm* côtoient des chars de 5 tonnes munis de simples mitrailleuses !
Archives Caraktère

Davantage au sud, après une journée de résistance, le point d'appui de Créhen cède dans la soirée sous les coups des obus de *7,5cm* des *Panzer IV*, ainsi que les manœuvres de flanc des *Panzer III*. Le 2e escadron du capitaine Sainte-Marie-Perrin, du 2e cuirassiers, se replie après la mort de son chef, avec seulement neuf Hotchkiss H39 sur les vingt qu'il comptait avant l'engagement. Les pertes sont donc lourdes pour les Français, qui revendiquent pour leur part la destruction de cinq *Panzer*. L'enseignement à tirer de cette journée est le suivant : les canons de 37 mm SA18 sont inefficaces contre les *Panzer III* et *Panzer IV*.

Néanmoins, le peloton de Somua du sous-lieutenant Lotsisky ne tarde pas à réagir et lance, à partir de Merdorp, un raid en direction de Créhen couronné de succès (4 *Panzer*, un *Pak* et plusieurs camions détruits), mais au prix de la perte de quatre chars sur cinq ! En définitive, le combat ne cesse que vers 22h35, avec le déploiement en première ligne de l'infanterie allemande (*II.* et *III./Schützen-Regiment 33*), tandis que les Français reconstituent leur ligne en arrière.

En fin de journée du 12 mai, si les Allemands tiennent solidement Hannut et bordent la Méhaigne, ils ne peuvent occuper Créhen et Thisnes qui, depuis le repli français, restent pourtant vides. Bien que l'avance n'ait pas été à la hauteur de leurs espérances, ils ont désormais une idée claire de la situation : une *Panzer-Division* se trouve face à deux DLM, dont une est située dans le flanc Sud. La position de la *4. Panzer-Division* est donc des plus fragiles. Fort heureusement, la *3. Panzer-Division* termine sa traversée des cours d'eau belges le 13 mai à minuit passé, Hoepner remarquant, non sans amertume, qu'elle aura mis plus de 29 heures à franchir la Meuse et le canal Albert…

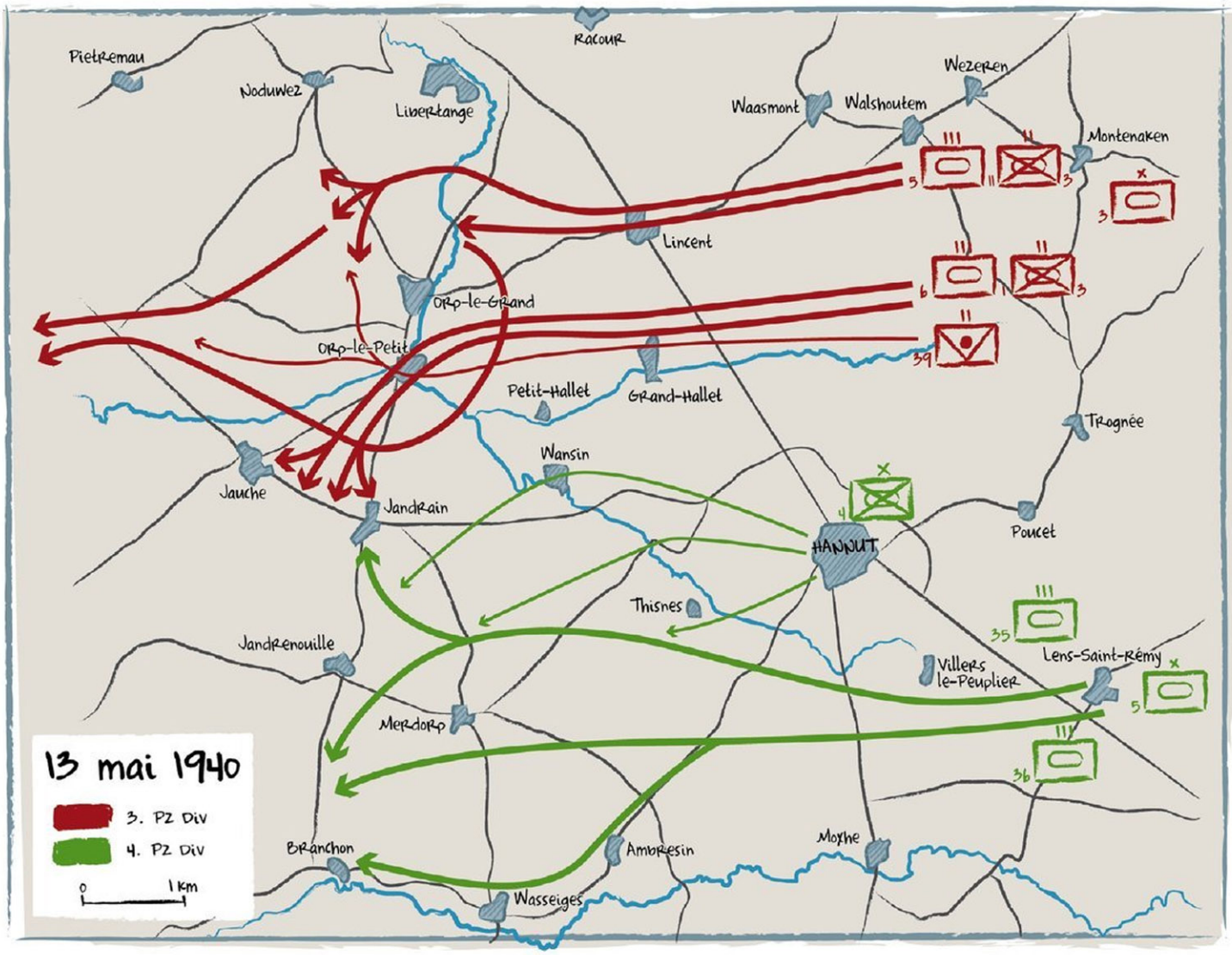
LA *3. PANZER-DIVISION* PROGRESSE

Devant la situation fragile de la *4. Panzer-Division*, le renfort de la division blindée du *Generalleutnant* Reinhardt est bienvenu. L'ensemble du *XVI. Armee-Korps (mot.)*, enfin concentré, va attaquer la 3e DLM, déjà sérieusement accrochée, tandis que la 2e DLM sera fixée par la *Gefechtsgruppe* « Lüttwitz » (*Maschinengewehr-Bataillon 9*, *Aufklärungs-Abteilung 7* et *1./Panzerjäger-Abteilung 49* renforcés par la *Panzerjäger-Abteilung 654*), avec, plus au sud, le *Pionier-Bataillon 79*, et en réserve le *I./Infanterie-Regiment 12*. Hoepner est toujours légitimement inquiet pour son flanc Sud, d'autant plus qu'il ne pourra attaquer qu'à 12 heures, laissant l'initiative aux Français, qui ne vont pas en profiter, à l'exception d'un raid de six Somua S35 emmenés par le capitaine de Villèle de la 2e DLM, et d'une patrouille offensive sur Créhen, toujours inoccupée.

Alerté par la reconnaissance en force de la 2e DLM, Stumpf va rassembler tous ses *Panzer* vers Lens-Saint-Rémy, de manière à pouvoir attaquer plein Ouest ou vers les positions qui menacent son flanc Sud. Vers 11h45, l'*Arko 30* dirige le feu de toute l'artillerie allemande disponible sur le secteur de Créhen-Thisnes, tandis que le *VIII. Flieger-Korps* du *Generalmajor* von Richthofen bombarde les positions françaises dans le triangle Orp - Jauche - Merdorp.

Alors que les Français tiennent toujours un front linéaire constitué de points d'appui, avec en réserve tactique des escadrons de chars, les Allemands vont attaquer avec leurs deux *Panzer-Divisionen* sur deux axes parallèles. Au nord, la *3. Panzer-Division* va prononcer l'effort principal sur Orp, en direction de Jauche, avec deux groupements d'un régiment de *Panzer* soutenu par l'infanterie.

▼ Deux Somua S35 et un Hotchkiss H35 du corps de cavalerie mis hors de combat lors de leur rencontre avec les *Panzer*. Les engins français ne sont pas inférieurs à ceux des Allemands, mais ils sont desservis par leur tourelle monoplace impliquant une surcharge des tâches du chef d'équipage et par l'absence de radio, deux faiblesses absolument étrangères aux chars de la *Panzerwaffe*… - Archive of the Modern Conflict - E004390a



Au sud, la *4. Panzer-Division* lancera sa brigade d'infanterie de Hannut sur Créhen et Thisnes, dans le but d'avancer ensuite sur Jandrenouille, la *Panzer-Brigade 5* attaquant plus au sud vers Merdorp. En déployant d'un coup ses deux *Panzer-Divisionen* contre la 5e BLM, Hoepner veut assurer sa percée qu'il espère décisive. Pourtant, le général allemand est loin de se douter que les cavaliers français vont se faire tuer sur place et résister avec l'énergie du désespoir.

Au nord, la combinaison des armes allemandes va rapidement aboutir à des résultats. La *3. Panzer-Division* est couverte sur son flanc Nord par l'*Aufklärungs-Abteilung 3*, et termine sa mise en place vers 12h30. Son *Panzer-Regiment 5* est disposé au nord, avec le *II./Schützen-Regiment 3* et la *1./ Panzerjäger-Abteilung 39*, tandis qu'au sud, le *Panzer-Regiment 6* est appuyé par le *I./Schützen-Regiment 3* et la *3./Panzerjäger-Abteilung 39*. L'*Artillerie-Regiment 75* a quant à lui été renforcé par la *II./Artillerie-Regiment 49* équipée de *s.F.H. 18* de *15cm*. Dès 13 heures, les *Panzer* atteignent la Petite Gette, un ruisseau qui borde les positions françaises tenues par le 7e escadron du 11e RDP au nord (Maret) et le 6e escadron du 11e RDP au sud (Orp-le-Grand et Orp-le-Petit).

L'avance de la division de Reinhardt est dès le départ compliquée. Le *Panzer-Regiment 5* est rapidement bloqué par le ruisseau devant Maret, et la *1./Pionier-Bataillon 39* doit commencer vers 14 heures la construction d'un pont sous les tirs des mitrailleuses françaises. De son côté, le *Panzer-Regiment 6* avance sur les deux villages d'Orp, les tankistes allemands devant sortir de leurs blindés pour nettoyer au pistolet les habitations à l'est de la Petite Gette.

▼ Des soldats français contre-attaquent. Le comportement de ceux-ci lors de la bataille de Hannut est exemplaire, certains points d'appui préférant se sacrifier plutôt que de laisser passer les *Panzer*. Les hommes font, une fois de plus, les frais des piètres décisions prises par le Haut commandement. - Ceges

▲ Ce Somua S35 a succombé face à un char allemand, probablement un *Panzer IV* muni d'un canon pièce courte de *7,5cm*, la seule pièce capable de venir à bout de ce blindé de cavalerie fortement blindé. Archive of the Modern Conflict - E013607

▼ Cliché de propagande certes, mais révélateur de la modernité de la doctrine tactique allemande : des Junkers Ju 87B *Stuka* survolent le *Sd.Kfz. 223* embarquant l'équipe de transmissions de la *Luftwaffe* rattachée à une *Panzer-Division* afin de faciliter la coopération interarmes. - Ceges

En tête sont placés les *Panzer IV* de la *2. Kompanie*, suivis par les *Panzer I* et *II*. La réaction des Français est énergique. Leur artillerie pilonne la zone et cause des pertes dans les rangs allemands, les ponts sont barricadés ou détruits, et les *Panzer* sont bloqués sous les tirs des 75, jusqu'à ce que l'*Oberleutnant* Schewe, de la *4. Kompanie*, découvre une série de passerelles en bois au sud d'Orp-le-Petit, ouvrages qui permettent de franchir le cours d'eau et de se déployer dans la plaine, malgré la résistance acharnée des Français. Celle-ci peut être mesurée à la vue du *Panzer* de Schewe qui a ainsi reçu 110 coups au but ! Les Allemands n'ont cependant pas le temps de savourer ce succès, car le *Panzer-Regiment 6* se heurte bientôt à la contre-attaque des chars français. Il s'agit d'abord de Hotchkiss, puis des Somua de deux pelotons du 2e escadron du 1er cuirassiers, engagés à l'initiative du colonel de Vernejoul. Ces actions sont toutefois déjouées grâce à l'intervention opportune de la *1./Panzerjäger-Abteilung 39*, renforcée temporairement par la *4. Kompanie*. En effet, sans attendre que le pont soit terminé, les Allemands ont dérouté toutes leurs forces par le passage dégagé au sud, notamment la *I./Panzer-Regiment 5*. En fait, seule la *II. Abteilung* du régiment passe par le nord de Maret, pour se heurter, elle aussi, à une contre-attaque de Somua dans le secteur de Marilles, tentative qui sera repoussée grâce à l'action efficace de la *4./Panzerjäger-Abteilung 39*. Tant et si bien que vers 14h15, les *Panzer* sont déployés en masse et avancent entre Jauche et Jandrain, menaçant le flanc des forces françaises qui se heurtent de front à la *4. Panzer-Division*.

DURS COMBATS ENTRE LA *4. PANZER-DIVISION* ET LA 3e DLM !

Cependant, cette dernière progresse plus difficilement. L'avance débute par une attaque de la *Schützen-Brigade 4*, qui déploie, du nord au sud, le *II./Schützen-Regiment 12*, le *III./Schützen-Regiment 33* et le *II./Schützen-Regiment 33*, appuyés par l'*Artillerie-Regiment 103*, tandis que l'*Artillerie-Regiment 69* arrose les arrières ennemis.
L'infanterie occupe dès 13 heures les bourgades de Wansin, Thisnes et Créhen, qui étaient vides, puis oblique vers le sud-ouest, évitant Jandrain. À 13h20, les *Schützen* se trouvent devant Merdorp, où ils sont cloués au sol par les tirs de l'artillerie et des chars français. Stumpf engage alors la *Panzer-Brigade 5* dans la bataille. La *I./Panzer-Regiment 35* passe au nord de Merdorp, la *II./Panzer-Regiment 35* fait face au point d'appui adverse, cependant que la *II./Panzer-regiment 36* l'encercle par le sud et que la *I./Panzer-Regiment 36* s'infiltre par Branchon, longeant les positions de la 2e DLM.
Les combats sont intenses, car les Français contre-attaquent avec tous leurs chars disponibles, et une mêlée confuse s'engage dans une plaine propice aux combats de blindés.
Merdorp est désormais tenu par plusieurs escadrons durement engagés la veille et un escadron complet de Somua S35, renforcés par les antichars de la batterie divisionnaire.

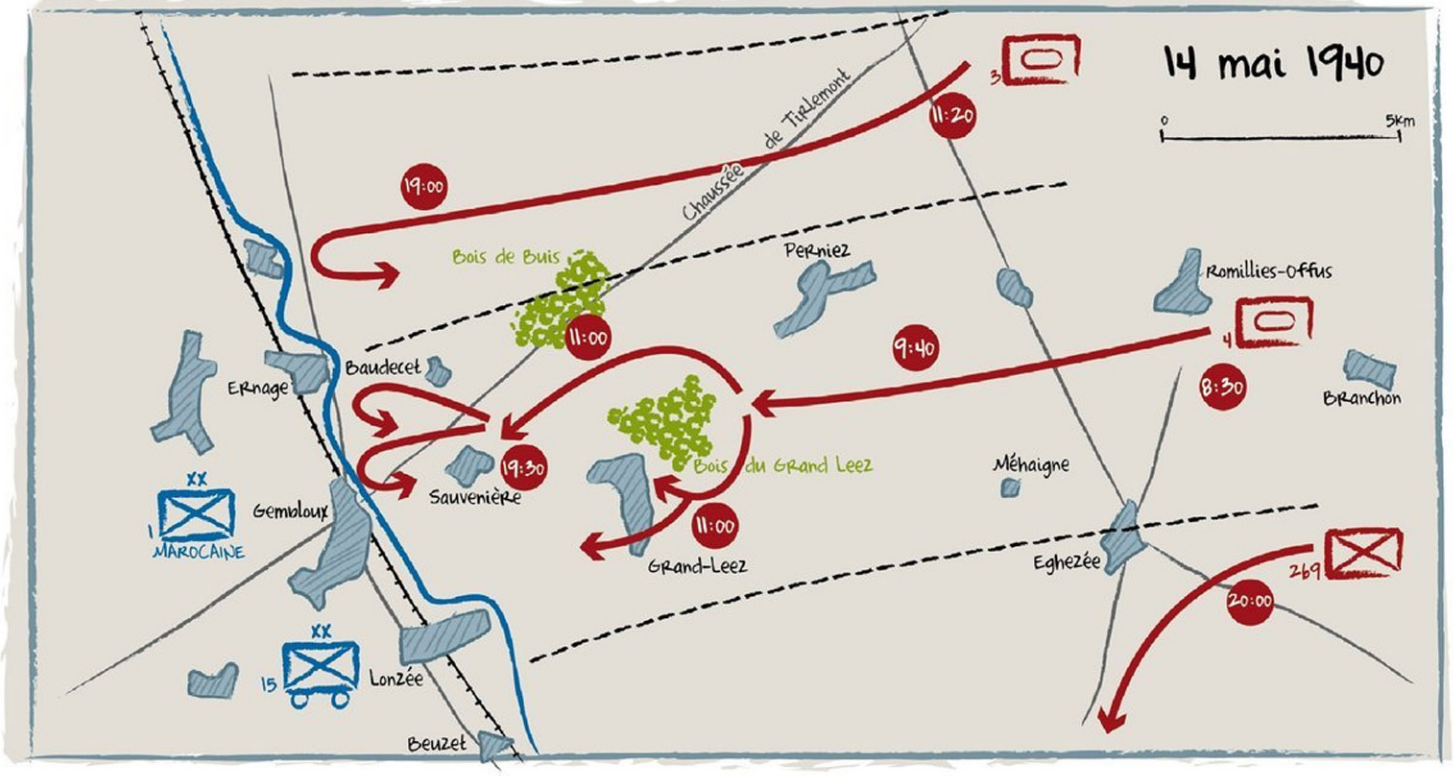
L'ensemble est sous les ordres du lieutenant de Beaufort. Encerclés, les hommes résistent vaillamment et fixent l'ensemble de la *4. Panzer-Division* pendant plus de quatre heures.
Puis les Somua du 2e escadron du 2e cuirassiers, jusque-là maintenus en réserve, se dirigent contre les *Panzer* sans parvenir à dégager Merdorp. Mais l'artillerie allemande a suivi de près l'attaque et peut se déployer à proximité, pesant de plus en plus, tandis que son homologue française est contrainte à se replier, perdant progressivement ses précieux observatoires. Les Allemands tirent profit de la situation et s'infiltrent dans le point d'appui. Les défenseurs qui le peuvent s'échappent vers 17 heures sur Jandrain ou sur Jandrenouille, qui sera évacué peu après. Les combats sont d'une grande intensité. La *Panzer-Brigade 5* revendique 22 Somua dans l'après-midi, alors que le 2e cuirassiers reconnaît n'en avoir perdu que onze.
Pendant ce temps, le reste de la *3. Panzer-Division* a poursuivi sa progression, encerclant dès 14h15 le point d'appui de Jandrain, occupé par un groupe composite (1er, 3e et 13e escadrons du 11e RDP, renforcés par le 6e GRCA). Ses unités poursuivent vers 15 heures sur Jauche, quartier général du 1er cuirassiers, qui tient jusqu'à 17h30. Celui-ci est ensuite évacué avec de nouvelles pertes irremplaçables. Le bilan de la journée s'alourdit, tandis que la 3e DLM est repoussée sur Perwez, position tenue par le 4e GRDI de la 15e DIM. Jandrain est évacué vers 18 heures, mais la colonne française est surprise en rase campagne au cours de son repli, seuls cinq chars parvenant à passer ! Les Allemands revendiquent la destruction de cinq Hotchkiss et font 400 prisonniers.
Dès 16h30, le général Langlois avertit Prioux que sa ligne est percée. C'est désormais

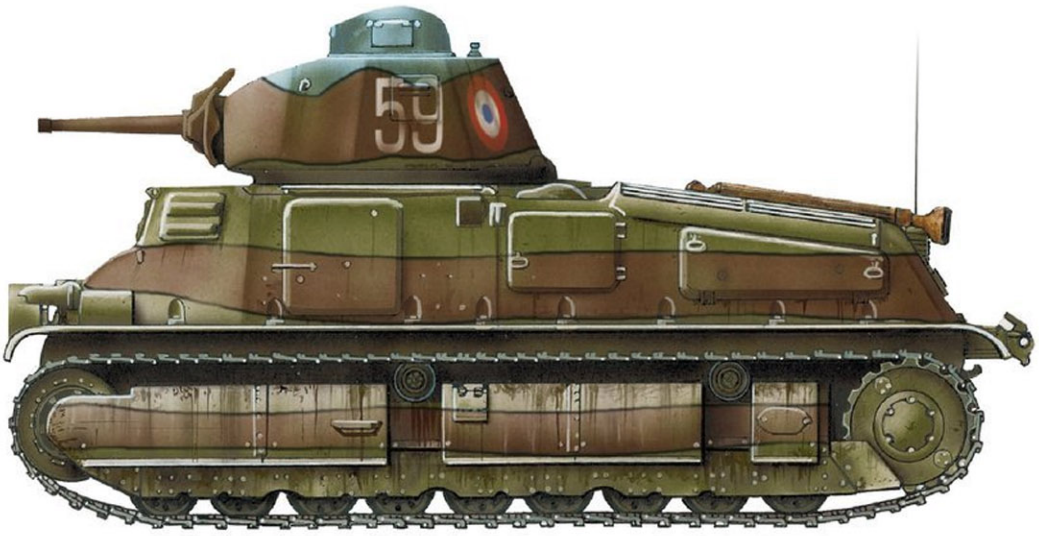
▲ En Belgique, ces artilleurs français replient leur canon Schneider de 105 mm court modèle 1934 pour le mettre en batterie sur une ligne située davantage en arrière du front, à l'abri de la pénétration des *Panzer*. Les pertes subies par l'artillerie du corps de cavalerie le 14 mai sont extrêmement lourdes. - Ceges

l'ensemble du corps de cavalerie de ce dernier qui court le risque d'être détruit, alors même que certaines unités n'ont pas combattu ! La retraite générale est donc ordonnée en fin d'après-midi, au niveau d'une position intermédiaire. Prioux n'avait d'autre choix : la 2e DLM a été mise sous pression par de constantes infiltrations, qui se sont multipliées avec l'arrivée de la *269. Infanterie-Division*. La position de Huy, tenue par les deux bataillons de mitrailleurs motorisés, est quant à elle isolée. Plus au nord, les Britanniques décrochent dans la confusion, découvrant le flanc du corps de cavalerie.

LE CORPS DE CAVALERIE EN DANGER

Le repli français est effectué à la nuit tombée, tandis que la 3e DLM rallie autour de Perwez. Seule l'évacuation de Huy par les mitrailleurs s'opère avec difficulté. Les Allemands sont épuisés mais euphoriques, dans la mesure où ils estiment avoir vaincu les chars français, dont les carcasses jonchent le terrain. Dès 23 heures, n'ayant nullement l'intention de s'arrêter là, Hoepner ordonne la poursuite sur la position Dyle, la *3. Panzer-Division* au nord d'Ernage et la *4. Panzer-Division* sur Gembloux.





Somua S35

2e régiment de cuirassiers (2e RC)
3e division légère mécanique (3e DLM)
Armée française
Secteur de Hannut, Belgique, mai 1940

- **Puissance :** 190 cv
- **Vitesse max. :** 40 km/h
- **Autonomie :** 230 km
- **Blindage :** 25 à 56 mm
- **Armement :** 1 canon SA 35 de 47 mm
  1 x mitrailleuse

Hotchkiss H35 réarmé

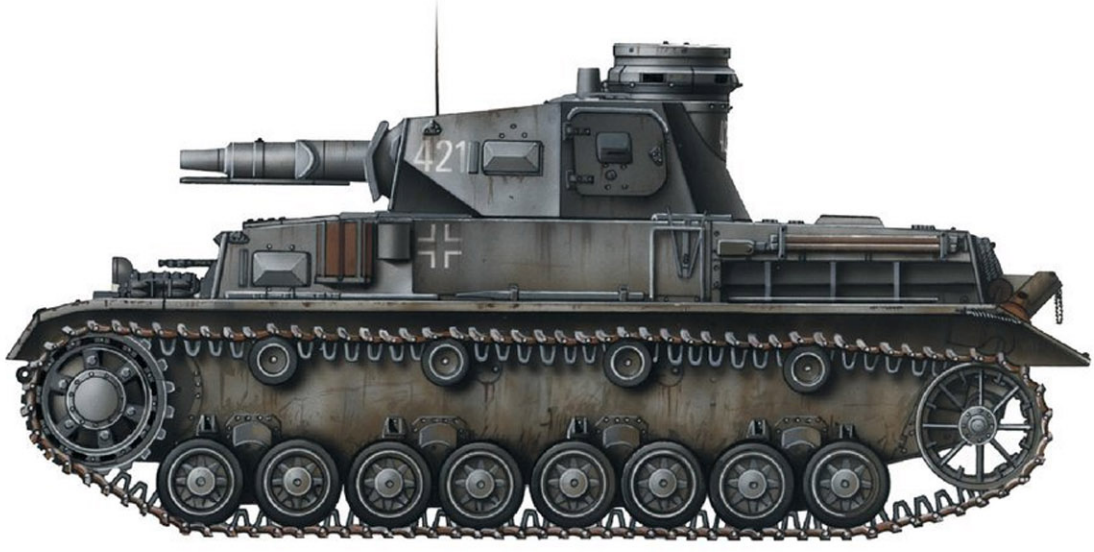
11e régiment de Dragons portés (11e RDP)
3e division légère mécanique (3e DLM)
Armée française
Secteur de Hannut, Belgique, mai 1940

- **Puissance :** 75 cv
- **Vitesse max. :** 28 km/h
- **Autonomie :** 150 km
- **Blindage :** 22 à 40 mm
- **Armement :** 1 canon SA 38 de 37 mm
  1 mitrailleuse

Panzer II Ausf. B

Panzer-Regiment 5
Panzer-Brigade 3
3. Panzer-Division
Secteur d'Orp-le-Grand, Belgique, mai 1940

- **Puissance :** 140 cv
- **Vitesse max. :** 40 km/h
- **Autonomie :** 190 km
- **Blindage :** 14,5 à 15 mm
- **Armement :** 1 canon de 20 mm
  1 x mitrailleuse



Panzer IV Ausf. D

Panzer-Regiment 35
Panzer-Brigade 5
4. Panzer-Division
Merdorp, Belgique, mai 1940

- **Puissance :** 300 cv
- **Vitesse max. :** 42 km/h
- **Autonomie :** 200 km
- **Blindage :** 20 à 30 mm
- **Armement :** 1 canon de 75 mm
  2 x mitrailleuses

Profils © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2011

▲ en haut et ci-dessus :
Scène de désolation devant le bois du Grand Leez où gisent les carcasses d'une quinzaine de chars Somua et Hotchkiss détruits par le *Panzer-Regiment 36* le 14 mai 1940.
Archive of the Modern Conflict - E027197/E027198

En conséquence, le 14 mai, la *3. Panzer-Division* reprend son avance avec le même dispositif que la veille, et se heurte à l'ennemi au niveau de Walhain-Saint-Paul. Un escadron de Somua est repéré, contourné et décimé, l'*Oberleutnant* von Nolde revendiquant à lui seul huit S35, fait d'armes qui lui vaudra la remise de la Croix de chevalier de la Croix de Fer.
Poussant plus avant, la formation de Reinhardt entre en contact avec la ligne Dyle à Ernage. L'attaque est immédiate, mais elle est durement repoussée par l'ennemi. Cinq *Panzer* sont perdus et les unités allemandes sont prises sous un feu si violent qu'elles se retirent et s'enterrent pour la nuit.
L'essentiel de l'action a lieu au cours de l'avance de la *4. Panzer-Division*, qui rencontre les cavaliers renforcés par le groupement Arlabosse. Alors que l'*Arko 30* concentre les tirs d'artillerie sur Perwez, le dispositif allemand est remanié, avec la dissolution de la *Gefechtsgruppe* « Lüttwitz ». Vers 9h45, les obstacles Cointet sont franchis par les Allemands sans difficulté, car ces obstacles antichars n'étaient pas défendus.

▶ Page de droite :
Victorieuse à Hannut, la *4. Panzer-Division* fonce vers Gembloux où elle sera arrêtée par la vigueur de la défense française, en particulier celle offerte par la 1re division marocaine.
ECPA-D

Après la prise de Perwez, la résistance française se durcit et les *Panzer* éprouvent les plus grandes peines à progresser sur un terrain compartimenté. Le *Panzer-Regiment 35* est bloqué devant le bois de Buis, tandis que le *Panzer-Regiment 36* combat en direction du bois du Grand Leez. Quinze blindés ennemis sont revendiqués, mais les Français tiennent la position jusqu'à l'arrivée de l'infanterie allemande. Un groupe tactique exclusivement semi-chenillé (*I./Schützen-Regiment 12*, *2./Artillerie-Regiment 102* et une section antichar) contourne en effet le bois par le sud et parvient à forcer la position adverse vers midi. Le *Hauptmann* Hoffmann, de la *1./Schützen-Regiment 12,* se verra décerner la Croix de Chevalier pour cette action décisive.
Les éléments de la 2e DLM luttent avec énergie et contre-attaquent, mais sans autre résultat que d'augmenter encore les pertes, face à des *Panzer* concentrés et dont les équipages sont fortement galvanisés par la victoire de la veille. Les dommages sont également lourds au sein de l'artillerie française, durement prise à partie durant son repli. Emportée par son euphorie, la *Panzer-Brigade 5* fonce sur la position Dyle dans l'après-midi. Faute de soutien et de préparation, c'est un échec immédiat !
C'est donc le 14 mai en milieu de journée que le corps de cavalerie repasse à l'arrière du front, laissant la 1re armée, à peine arrivée sur la position Dyle, repousser les *Panzer*. Les unités de Prioux se rassemblent derrière les lignes afin de panser leurs plaies et de se reposer. L'officier détache toutefois son artillerie et une partie de ses chars Somua S35 en appui des défenseurs de la ligne Dyle. Les cavaliers auront tenu une demi-journée de plus que prévu, mais à quel prix !

UN VAIN SACRIFICE ?

Le bilan de ces trois jours de combats acharnés dans le secteur de Hannut est encore aujourd'hui sujet à de nombreux débats. Les pertes françaises sont lourdes. Si les chiffres peuvent varier selon les sources, et selon les unités, relevons que certaines formations sont quasiment détruites (1er et 2e bataillons du 11e RDP, 1er bataillon du 13e Dragons, 2e cuirassiers…). Le 15 mai, il reste au corps de cavalerie un nombre de chars disponibles inférieur à la moitié de l'effectif du 10 mai !
La bataille de Hannut a ainsi constitué une véritable « saignée » pour la cavalerie française, hémorragie dont elle ne se relèvera pas. On peut en effet évaluer les pertes définitives du corps de cavalerie à 70 Somua S35 sur 160 et 102 Hotchkiss sur 229, sans compter les chars endommagés ou en panne qui resteront impropres au combat. En pratique, au 15 mai, le corps de cavalerie n'a plus qu'un tiers de ses chars immédiatement disponibles pour les opérations. Si le général Prioux a atteint et même dépassé son objectif de couvrir le déploiement français sur la ligne Dyle, le prix à payer a été bien trop lourd.
Du côté allemand, les chiffres sont difficiles à obtenir, car les pertes subies lors de la bataille de Hannut sont mêlées à celles essuyées devant Gembloux les jours suivants. La *4. Panzer-Division*, la plus éprouvée des deux divisions blindées de Hoepner, annonce ainsi, au 15 mai, 34 *Panzer* définitivement détruits (dont

8 *Panzer IV*) et 137 en réparation, sur un total initial de 323 *Panzer*. Si l'on considère que la *3. Panzer-Division*, moins engagée, n'accuse que la moitié de pertes, nous pouvons évaluer le déficit total du *XVI. Armee-Korps (mot.)* à 50 *Panzer* détruits et 200 endommagés sur un total de 664 en dotation le 10 mai 1940. En définitive, les pertes allemandes sont bien moins importantes, alors que les ateliers divisionnaires réparent avec célérité les blindés immobilisés. C'est ce qui explique que, contrairement au corps de cavalerie, le *XVI. Armee-Korps (mot.)* va pouvoir poursuivre ses opérations très rapidement.

Si les *Panzer* subissent indéniablement un coup d'arrêt à Hannut après la percée initiale du 10 mai, il est difficile de contester qu'ils sortent victorieux de l'affrontement dans la plaine belge, même si leurs assauts se briseront les jours suivants contre les lignes françaises à Gembloux.

La bataille de Hannut est avant tout une bataille de rencontre, qui s'engage contre la volonté des deux chefs de corps concernés, et dans des conditions très défavorables pour les Allemands, puisqu'ils manquent de carburant et se présentent sur le terrain d'opérations avec une seule *Panzer-Division*. Le 12 mai 1940, les *Panzer* attaquent à la jonction entre les deux divisions françaises, repoussant notamment la 2e DLM, tout en ouvrant une brèche dans le dispositif de la 3e DLM. Le lendemain, Hoepner récupère la *3. Panzer-Division* et concentre ses unités contre le centre de la 3e DLM. Il masque la 2e DLM, qui restera passive sur ses positions.

Le 13 mai à 16h30, le front de la 3e DLM étant totalement percé, Prioux n'a d'autre choix que d'ordonner un repli général sur une ligne intermédiaire. Les Allemands poursuivent le lendemain, et les combats qui se déroulent alors aggravent les pertes françaises, sans contrepartie du côté germanique. La disproportion des pertes de la bataille est surtout le fait des combats du 14 mai au matin, tandis que le corps de cavalerie se trouve des plus vulnérables en phase de repli.

L'analyse des combats montre d'abord les handicaps dont souffrent les Français : chars mal conçus, et surtout absence de communications efficaces (radios).

Il convient en outre de signaler que le corps de cavalerie ne dispose pas d'éléments organiques (à l'exception de deux bataillons de mitrailleurs envoyés à l'extrémité de la position), ni de moyens d'éclairage. Ces éléments auraient sans conteste permis à son chef de peser plus efficacement sur le cours de la bataille. De plus, sûrement conscient de ses faiblesses, Prioux a renoncé à garder des réserves au niveau du corps, préférant les restituer avant l'action à ses divisionnaires, eux-mêmes incapables de coordonner l'action de leurs unités. De fait, la bataille s'est déroulée du côté français au niveau du régiment, et tactiquement dans chaque point d'appui (les principales décisions furent prises par Vernejoul et Touzet du Vigier, chef des 1er et 2e cuirassiers), alors que pour les Allemands, les décisions sont prises par les divisionnaires et les brigadiers au niveau tactique, mais le chef de corps, Hoepner, intervient fréquemment, lui-même étant pressé par von Reichenau. Ce décalage du niveau de commandement effectif se répercute sur les unités engagées, et explique que les escadrons et pelotons français se heurtent à des *Abteilungen*, voire des brigades complètes du côté allemand. L'issue des contre-attaques françaises ne fait dès lors aucun doute, quels que soient les qualités du matériel et le courage des hommes.

Le déploiement totalement linéaire des deux DLM, qui vont se révéler incapables de se soutenir mutuellement, aggrave encore ce déséquilibre. Chaque point d'appui attaqué par une brigade ennemie va lutter seul, parfois appuyé par une contre-attaque blindée trop faible pour repousser les assaillants. Certains ont vivement critiqué le déploiement initial en mince cordon, avec des réserves réparties en petits groupes de chars placés en position intermédiaire. Cependant, eu égard au contexte (Prioux s'attendait à se heurter au gros des *Panzer-Divisionen* et n'avait pas d'avions de reconnaissance pour identifier les axes de poussée ennemis), un tel déploiement n'est pas contestable le 12 mai au matin.

En revanche, l'ordre donné le 11 mai de s'accrocher au terrain sans esprit de recul est plus que critiquable, car totalement contraire aussi bien à l'esprit qu'au matériel d'unités de cavalerie. Et surtout, le choix de déployer également les réserves de chars tout le long de la ligne (au lieu de les concentrer), comme celui d'envoyer ses deux bataillons de mitrailleurs motorisés à l'extrémité de la position, est très discutable. Ces ordres directement imputables au chef du corps de cavalerie ont engendré des pertes élevées qu'une défense mobile aurait pu limiter, tout en augmentant celles des Allemands.

Enfin, il est évident que le 12 mai au matin, le corps de cavalerie dispose d'une supériorité importante et a manqué une chance de bousculer sérieusement le *XVI. Armee-Korps (mot.)*, alors réduit à une simple *Panzer-Division* étirée en colonne. Mais cette chance ne peut être appréciée qu'*a posteriori*, et non en tenant compte des seuls éléments connus des protagonistes.

Pour conclure, si dans cette bataille la tactique choisie par le corps de cavalerie n'est pas irréprochable, le principal problème est avant tout lié au plan des Alliés, qui place en avant des premières lignes, en infériorité numérique et sans soutien, leurs meilleures unités, dans le seul but de permettre leur déploiement. L'échec des Français à Hannut est donc le symptôme des tares congénitales d'un plan qui suppose le sacrifice des meilleurs cavaliers, et la réaction du général Prioux, qui s'élève contre la manœuvre Dyle le 11 mai, n'est pas une coïncidence.

Dans une telle situation, on ne peut que constater que le corps du général Prioux a rempli ses objectifs, mais à un prix si élevé que l'on peut se demander si un échec n'aurait pas été plus favorable aux armées alliées. En effet, en tenant fermement au fond de la nasse qui est en train de se former, les Français scellent sans le savoir leur sort, et la bataille de Hannut, qui se déroule au moment où les Allemands lancent leur attaque décisive sur Sedan, est le premier pavé du chemin qui mène à Dunkerque et à l'invasion de la France. ■

GUERRE DU GOLFE, 1990-91

LA BATAILLE DES CENT HEURES

Le 2 août 1990, en pleine période estivale, l'actualité internationale est marquée aux premières heures du jour par l'annonce de l'invasion du Koweït par l'Irak. Comment ce pays, qui vient à peine de sortir d'un terrible conflit deux ans plus tôt, a-t-il pu de nouveau plonger dans la guerre ?

Par **Christophe Dutrône**

Au mois d'août 1990, l'Irak se remet péniblement d'une guerre de huit ans avec l'Iran, qui lui a coûté 200 000 morts. Sur le plan intérieur, le régime irakien est confronté à de graves difficultés économiques. Le pays, qui possédait avant la guerre 30 milliards de dollars de réserve, s'est endetté de plus de 100 milliards afin de forger la plus puissante armée de la région. La brusque démobilisation de 200 000 combattants a généré un fort taux de chômage, amplifié par une importante perte de revenus pour l'État, qui fait suite à une baisse du prix du pétrole. Parmi les pays ayant prêté de l'argent à l'Irak figurent en bonne place le Koweït et l'Arabie saoudite, auprès desquels le gouvernement de Bagdad a contracté 30 milliards de dollars de dettes. Pour tenter de sortir de la crise, le *Raïs* irakien a décidé au début de l'année 1990 d'en appeler à la solidarité au sein du monde arabe. Arguant que son pays, en endiguant la révolution islamique, a protégé Koweïtiens et Saoudiens des appétits iraniens, Saddam réclame en février 1990 l'annulation pure et simple des créances détenues par ces deux pays.

Ces exigences ont pour toile de fond des rapports exécrables entre Irakiens et Koweïtiens : en augmentant sa production pétrolière en 1980, sans tenir compte des recommandations de l'OPEP, le Koweït s'est trouvé à l'origine d'une chute des cours qui a très fortement pénalisé Bagdad. La rancune de l'Irak envers son petit voisin est d'autant plus forte, que l'essentiel du pétrole pompé par ce dernier provient d'un gisement transfrontalier situé dans la région de Roumanille, objet de litige depuis de nombreuses années.

Ce contentieux territorial vieux de presque un siècle, est imputé par Bagdad aux Britanniques qui, en instaurant en 1899 un protectorat sur l'émirat du Koweït, ont détaché ce dernier de l'ancienne province ottomane de Bassorah. Dès son accession à l'indépendance en 1932, l'Irak a réclamé le rattachement du Koweït. Le *Foreign Office*, ayant à cœur de préserver les intérêts stratégiques et économiques de la Grande-Bretagne, s'y est bien évidemment refusé. À bien y regarder, les prétentions irakiennes paraissent cependant contestables, dans la mesure où l'intégration de l'émirat à l'empire ottoman n'a été effective que durant 28 ans – de 1871 à 1899 – et qu'elle n'a été réalisée que de manière très formelle.

En 1961, à l'occasion de la fin du protectorat, l'Irak a essayé une nouvelle fois d'annexer son voisin. Il a fallu l'intervention des Anglais, conjuguée à l'hostilité du président égyptien Nasser, pour mettre un terme à cette tentative et amener l'Irak à reconnaître officiellement l'indépendance du Koweït en 1963.

Au début de l'année 1990, Saddam Hussein, financièrement aux abois, renouant avec des ambitions territoriales en sommeil depuis trois décennies, regarde de nouveau en direction de la frontière.

UNE PUISSANCE RÉGIONALE

Dans cette situation de crise larvée qui fait suite à l'effondrement de l'Union soviétique, la question se pose désormais de savoir quels sont les pays qui vont être appelés à succéder à Moscou pour jouer un rôle de premier plan dans la région. Les États-Unis s'interrogent sur la capacité de l'Irak à se substituer aux Russes pour constituer un facteur de stabilité autour du golfe Persique. Aucune idylle ne va cependant voir le jour entre les deux pays ; en février 1990, une émission de *La Voix de l'Amérique* brosse sur les ondes un portrait peu flatteur de Saddam Hussein, présenté aux auditeurs du monde arabe comme un dictateur sanguinaire.

Cet impair diplomatique entraîne la rupture avec les États-Unis. Le 24 février, au sommet du Conseil de coopération du Golfe, le chef irakien dénonce la politique américaine au Moyen-Orient, et appelle les pays arabes à s'unifier pour faire face aux appétits occidentaux. Déterminé à présenter une image de fermeté, il n'hésite pas à faire exécuter le 15 mars un journaliste britannique d'origine iranienne – Farzad Bazoft – accusé d'espionnage. Saddam entreprend aussi de doter son pays d'une arme non conventionnelle, dont la capacité de destruction lui permettrait d'asseoir définitivement son leadership autour du golfe Persique et de s'assurer une relative impunité face aux Occidentaux.

Le *Raïs* s'est en effet lancé dans l'élaboration d'un programme d'armements baptisé « Babylon », visant à concevoir avec des moyens relativement rudimentaires un canon de très longue portée, directement inspiré des pièces d'artillerie mises en œuvre par les Allemands en 1918 pour bombarder Paris. Afin de mener à bien ce projet, Saddam met en place une politique d'achats clandestins de composants industriels en Europe et en Amérique.

▲ La guerre Iran-Irak dans toute son horreur : Téhéran n'hésitera pas à engager des adolescents et des enfants dans les combats l'opposant à Bagdad. La plupart seront incorporés au sein de la *Basij Mostazafan*, l'armée populaire de réserve fondée par Khomeiny... Ce cliché saisissant a été pris dans les marais de Hoveizeh. Droits Réservés

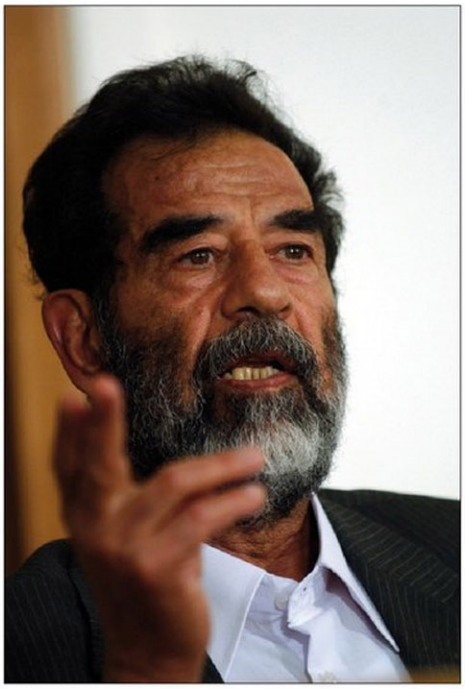
▼ 9K52 Luna-M irakien ou Frog-7 (désignation Otan, Frog étant l'acronyme de *Free Rocket Over the Ground*) ; il s'agit d'un système d'armes tirant des missiles non guidés à court ou moyen rayon d'action. Le missile peut emporter une tête nucléaire de 500 kg ou bien chimique de 390 kg contenant des gaz innervants. Coll. Dutrône

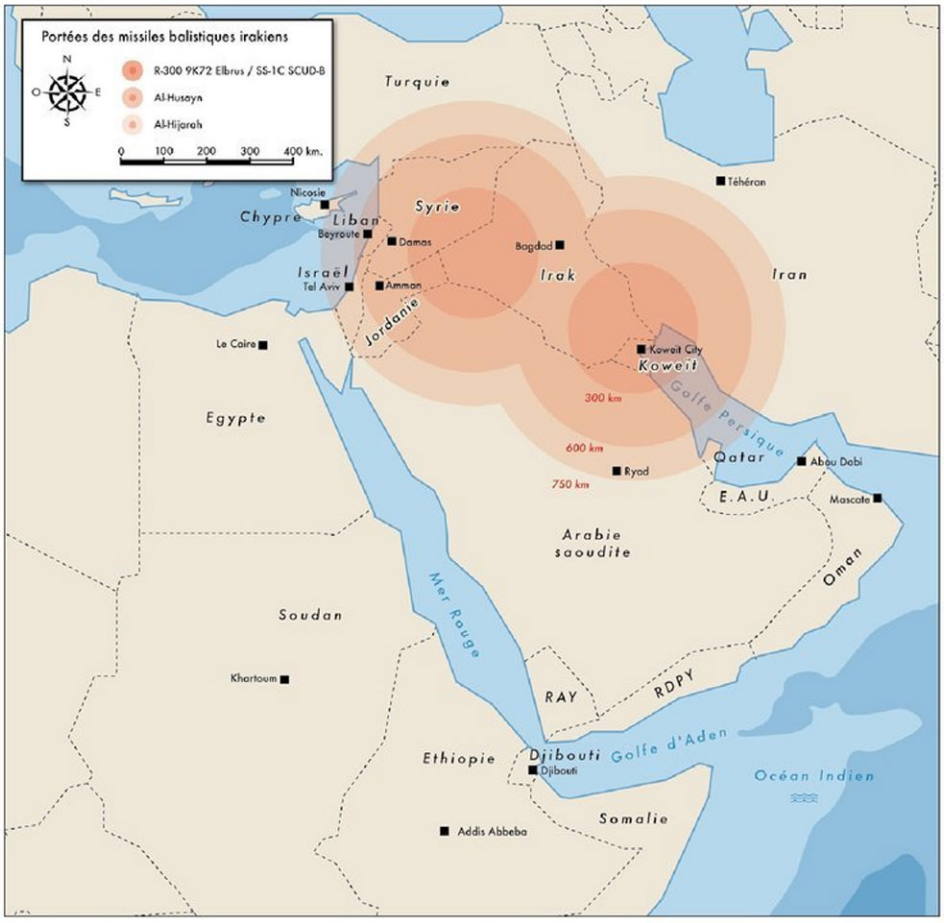
Ces filières d'approvisionnement ont cependant tôt fait d'être éventées par les douaniers occidentaux. Les autorités européennes sont convaincues que les matériels confisqués constituent les composants d'un canon gigantesque qui donnerait la possibilité à l'Irak de menacer ses voisins ainsi qu'Israël. Face à ce qui apparaît comme une montée des périls au Moyen-Orient, nombreux sont les spécialistes qui s'inquiètent de voir Bagdad s'engager dans ce qui ressemble à une fuite en avant.

VERS LA RUPTURE

À partir de la mi-juillet 1990, les événements vont se succéder à un rythme accéléré. Le 17, à l'occasion de l'anniversaire de la révolution, le président irakien évoque l'existence d'un vaste complot occidental. Allant plus loin, il accuse certains pays du Golfe inspirés par des « *cercles impérialistes et sionistes* » de mener une guerre dissimulée à l'encontre de l'Irak, en se servant du pétrole comme d'une arme économique. Pour la première fois, Saddam évoque clairement l'éventualité d'une intervention militaire dans la perspective contre le Koweït. Le même jour, pour rendre sa menace crédible, il ordonne à deux divisions de se mettre en route en direction de la frontière. Dès le lendemain, les responsables koweïtiens se réunissent en urgence aux côtés du roi Fahd d'Arabie saoudite, du roi Hussein de Jordanie et du président du Yémen, Ali Abdullah Saleh. La présence de troupes à la frontière koweïtienne est néanmoins interprétée comme l'expression d'une manœuvre d'intimidation cadrant avec une négociation qui paraît désormais inévitable.

Le 19, le Conseil national du Koweït, récusant les prétentions irakiennes, appelle à la constitution d'une commission arabe pour solutionner le contentieux frontalier. Une lettre est envoyée au Secrétaire général des Nations unies pour l'en informer. Deux jours plus tard, Saddam dénonce ce recours à l'ONU et accuse les Koweïtiens, par leur refus de trouver une solution purement arabe au problème, de préparer le terrain à une intervention américaine dans le Golfe. S'efforçant de désamorcer la





crise, le ministre saoudien des Affaires étrangères se rend à Bagdad et à Koweït City, où il ne rencontre qu'intransigeance de la part des deux parties. Quatre jours plus tard, c'est au tour de l'Égypte de tenter de jouer les bons offices en s'efforçant de dénouer la crise. Une nouvelle fois, ces tentatives d'apaisement restent vaines. Le 24 juillet, prétextant la nature « bilatérale » du contentieux avec son voisin, l'Irak rejette la proposition faite de s'en remettre à la médiation d'une commission arabe. Les Irakiens poursuivent leur regroupement, confirmé par la CIA, dont les satellites signalent la présence de 30 000 hommes à proximité de la frontière.

Du côté des puissances occidentales, on joue également la carte de l'apaisement. À la télévision, le ministre israélien de la Défense déclare : « *Saddam Hussein n'a rien à craindre tant qu'il ne menace pas la sécurité d'Israël.* » S'efforçant de calmer les ardeurs bellicistes de Saddam Hussein, l'ambassadrice américaine April Glaspie lui affirme que les États-Unis n'ont aucune intention de « *déclencher une guerre économique contre l'Irak* », insistant sur la nécessité de trouver un règlement pacifique au contentieux qui oppose les deux pays. Washington s'efforce de peser de tout son poids pour calmer la crise, en liaison avec les principaux leaders arabes du Moyen-Orient.

Le 27 juillet s'ouvre à Genève une conférence de l'OPEP, dont l'ordre du jour est consacré à une révision du prix de l'Or noir. Sous la pression irakienne, le Koweït et l'Arabie saoudite consentent à porter le coût du baril de pétrole de 18 à 21 dollars. Pour autant, ces trois dollars de hausse ne satisfont pas les Irakiens qui réclamaient une hausse de 25 dollars !

Le 31, une réunion de la dernière chance doit se tenir à Djedda, en Arabie saoudite, à l'instigation du roi Fahd. C'est un échec. Les observateurs étrangers retiennent leur souffle. Plus de 100 000 soldats irakiens, des centaines de pièces d'artillerie et 300 chars sont massés aux frontières. Saddam Hussein tente-t-il une ultime manœuvre d'intimidation ou bien va-t-il mettre ses menaces à exécution ?

SADDAM FRANCHIT LE RUBICON

Le suspense est toutefois de courte durée. Aux premières heures du 2 août 1990, les troupes de Bagdad franchissent la frontière. Il leur faut moins de quatre heures pour balayer les 20 000 soldats du Koweït. L'émir Jaber trouve refuge en pleine nuit auprès de l'ambassade américaine, d'où il est évacué en direction de l'Arabie saoudite. Au terme d'une nuit de combat, les troupes de Saddam Hussein se sont emparées de la capitale de l'émirat.

La réaction de l'ONU est immédiate, prenant la forme le jour même d'une injonction, la résolution n° 660, qui exige un « *retrait immédiat et inconditionnel de toutes les forces irakiennes aux positions qu'elles occupaient le 1er août* ». Un embargo militaire est aussitôt décrété.

Les Irakiens n'en poursuivent pas moins leurs opérations et, le 4, la tension monte encore d'un cran lorsqu'ils prennent position dans la zone neutre séparant le Koweït de l'Arabie saoudite, laissant planer les prémices d'une nouvelle invasion. Deux jours plus tard, le roi Fahd rencontre le secrétaire d'État américain à la Défense Dick Cheney. Au cours de cette entrevue, un accord est trouvé entre les deux hommes, portant sur le déploiement préventif de l'Armée américaine en territoire saoudien. Le 7 août, dans un registre qui n'est pas sans rappeler le ton des acteurs hollywoodiens, George Bush annonce officiellement le déclenchement de l'opération « Bouclier du désert » et déclare que désormais « *une ligne a été tracée dans le sable* ». La première guerre du Golfe vient de débuter…

« BOUCLIER DU DÉSERT »

Washington motive son intervention au nom de la nécessité d'obtenir un retrait inconditionnel des Irakiens du Koweït et de restaurer le régime de l'émir Jaber. Le besoin de maintenir la stabilité dans une région vitale pour les approvisionnements pétroliers mondiaux, de même que l'obligation d'assurer la sécurité des ressortissants américains résidant dans le Golfe, est aussi avancé par George Bush. Du reste, ce dernier entend que les États-Unis ne soient pas le seul pays à s'opposer aux ambitions irakiennes et que d'autres États s'engagent au sein d'une coalition qui n'est encore que défensive.

Dès le 7 août, la *82nd Airborne Division* est aérotransportée dans la région pétrolière de Dhahran ; il est prévu que 5 000 hommes et 140 chasseurs F-15 et F-16 prennent position rapidement. Le Pentagone annonce cependant une montée en puissance du déploiement de l'*Army* à concurrence de 40 000 soldats. Le lendemain, Saddam Hussein réplique en annonçant l'annexion pure et simple du territoire koweïtien, déclarant que son armée est prête à affronter celle des États-Unis. Tandis que courent des rumeurs faisant état d'un transfert de munitions chimiques en direction de la frontière saoudienne, George Bush met fermement en garde le *Raïs* contre la tentation d'utiliser des armes non conventionnelles.

L'appel lancé par la Maison-Blanche en faveur de la mise sur pied d'une coalition est immédiatement entendu par la Grande-Bretagne. La France préfère quant à elle temporiser, de manière à marquer son autonomie de décision face aux Américains et à l'OTAN. Le président égyptien Moubarak, conscient de la gravité de la situation, tente pour sa part de trouver une solution alternative au problème, proposant de mettre sur pied une force arabe ayant vocation à s'interposer entre Saoudiens et Irakiens. La mobilisation internationale qui se met en place n'a cependant pas pour effet d'inquiéter Saddam Hussein. Celui-ci, loin de se laisser impressionner, lance une série de purges au sein de son armée et s'empare des 13 000 Occidentaux qui résidaient en Irak et au Koweït. Parmi ces derniers figurent plus de 3 000 ressortissants américains, mais aussi 4 700 Britanniques et 560 Français.

Pendant ce temps, Washington poursuit la projection de ses forces, au moyen du plus important pont aérien que l'on ait jamais vu.

Le 12 août, cherchant comme de coutume à semer la confusion, le chef irakien annonce qu'il est prêt à retirer ses troupes du Koweït dans le cadre d'un règlement global au Moyen-Orient, qui impliquerait un retrait des Syriens du Liban et l'évacuation de la Palestine par Israël. Cette hypothèse irréaliste est bien évidemment écartée par Washington et Jérusalem. La France s'efforce de son côté de conserver une position à part dans la crise qui secoue le monde arabe. Le 13 août, Paris fait néanmoins appareiller le *Clemenceau* en direction du golfe d'Oman, avec à son bord des hélicoptères appartenant au 5e régiment d'hélicoptères de combat (RHC).

Si Paris continue à appeler de ses vœux une solution diplomatique pour le règlement de la crise, il n'est pas exclu que l'Armée française s'engage militairement aux côtés des forces de la Coalition. Le 25 août, le spectre d'un conflit se fait jour lorsque les Nations unies votent la résolution n° 665 qui autorise le recours à la force pour faire respecter l'embargo imposé à l'Irak. Début septembre, la France franchit un nouveau pas en direction d'une participation au conflit qui se prépare, envoyant un escadron du 1er régiment de hussards parachutistes à Abou Dabi, officiellement pour procéder à l'instruction des recrues des Émirats arabes unis. L'Irak fait de son côté un geste en direction de la France, libérant les femmes et les enfants jusqu'alors retenus en otages.

À la mi-septembre, les Britanniques accroissent leur engagement en Arabie saoudite, acheminant notamment en direction de Dhahran la *7th Armoured Brigade*, plus connue depuis 1941 sous l'appellation de « Rats du désert ». À son tour, François Mitterrand annonce officiellement, le 15 septembre, l'envoi d'un corps expéditionnaire en Arabie saoudite : 4 000 hommes engagés dans une opération baptisée « Daguet », commandée par le chef de la Force d'action rapide (FAR), le général d'armée Michel Roquejeoffre. En un délai record, les premières unités embarquent à Toulon le 23 septembre : cavaliers du 1er régiment de spahis Valence, légionnaires du 1er régiment étranger de cavalerie (REC) d'Orange et du 2e régiment étranger d'infanterie (REI) de Nîmes vont rejoindre leurs camarades du 5e RHC partis à bord du *Clemenceau* un mois plus tôt et qui débarquent au même moment à Yanbu. Début octobre, c'est au tour de huit mirages de l'armée de l'Air de rejoindre la base d'Al-Ahsa dans le désert saoudien.

François Mitterrand, qui continue à soutenir une solution diplomatique, se rend à Yanbu le 4 octobre, où il passe une compagnie du 2e REI en revue et s'entretient avec le souverain saoudien. À la fin du mois, Saddam Hussein, jouant la scission au sein du bloc occidental, libère les otages français. Le 4 novembre, une patrouille de trois spécialistes du renseignement appartenant au 13e régiment de dragons parachutistes (RDP), capturée en territoire irakien, est remise à l'ambassade de France de Bagdad. Cette manœuvre n'est cependant d'aucune efficacité face à la détermination du président Bush qui annonce, le 8 novembre, l'envoi de 150 000 soldats supplémentaires dans le Golfe, ce qui portera à 380 000 hommes l'effectif américain déployé sur le territoire saoudien.

Le 29 novembre, l'ONU vote la résolution n° 678 qui accorde 45 jours aux Irakiens pour se retirer du Koweït ; Saddam Hussein, bottant en touche, accepte de négocier directement avec les États-Unis, tout en refusant d'arrêter une date raisonnable pour que la rencontre puisse avoir lieu. Le 11 décembre, Paris annonce la montée en

◤ Avion de guerre électronique Grumman A-6E Intruder de la *VA-75*, escadron d'attaque au sol surnommé « Sunday Punchers », les « cogneurs du dimanche ». Ce type d'appareils, embarqués sur porte-avions, permettait de brouiller les radars et les communications radio ennemies, aveuglant ainsi les défenses antiaériennes. DoD

◥ Sikorsky UH-60 Black Hawk de l'Armée saoudienne posé en plein désert. Cette machine est la remplaçante du célèbre Bell UH-1 Iroquois, surnommé « Huey », de la Guerre du Viêtnam. DoD

▼ Mise en batterie d'un obusier de 155 mm du *11th Marine Regiment* dans le cadre de l'opération « Desert Shield » ou « Bouclier du désert » DoD

puissance de son dispositif militaire : 4 000 hommes supplémentaires vont venir étoffer « Daguet », appartenant pour la plupart au 4e régiment de Dragons, au 11e régiment d'artillerie de marine (RAMa) et au 3e régiment d'infanterie de marine (RIMa). À compter du 1er janvier, la division « Daguet » est opérationnelle.

À la veille du 15 janvier, date d'expiration de l'ultimatum fixé par l'ONU, aucune rencontre au sommet n'a pu avoir lieu entre Washington et Bagdad. Saddam Hussein, dans le dessein d'enflammer tout le Moyen-Orient, a annoncé qu'en cas de déclenchement du conflit, Tel Aviv serait bombardée par ses missiles. Dans le même temps, il a encore les effectifs déployés face à l'Arabie saoudite, qui avoisinent désormais les 700 000 hommes. Le conflit semble désormais inévitable. Paris, jusqu'alors attachée au principe d'un règlement pacifique, prône à son tour la fermeté face à l'Irak.

▲ Mise en batterie d'un mortier de 120 mm MO-120-RT (RT pour Rayé Tracté) par une équipe mortier comptant six hommes et appartenant au 2e REI. Dans le Golfe, l'unité était commandée par le colonel Yves Derville.
DoD

▼ Soldat américain servant une mitrailleuse M60 montée sur un M998 *High Mobility Multipurpose Wheeled Vehicle*, plus simplement appelé Humvee.
DoD

« BOUCLIER » DEVIENT « TEMPÊTE »

Le 17 janvier 1991, à 0h40, après un ultime délai de vingt-quatre heures, les Alliés lancent les premières frappes aériennes destinées à faire plier Bagdad. L'opération « Bouclier du désert » s'est désormais transformée en « Tempête du désert ».

Au cours de la journée, 1 300 sorties sont effectuées par les appareils de la Coalition. Bagdad, de même qu'un nombre important de sites stratégiques, est frappée. Les raids aériens n'ont cependant rien d'une promenade de santé ; Un F-18 américain et un Tornado de la *Royal Air Force* sont abattus par la DCA irakienne. Sur 12 Jaguar français qui conduisent un raid contre la piste aérienne d'Al-Jaber au Koweït, 4 sont atteints par des tirs d'armes automatiques et l'un des pilotes est légèrement blessé. En réaction, Saddam Hussein ordonne dès le lendemain le lancement de huit missiles SS-1 *Scud-B,* de fabrication soviétique, sur Tel Aviv et Haïfa ; cinq seulement atteignent le territoire israélien, sans causer de dégâts importants. Israël, à l'instigation des États-Unis qui s'engagent à protéger l'espace aérien de l'État juif au moyen de missiles antimissiles Patriot, se garde de riposter à cette attaque qui n'a d'autre but que d'enflammer tout le Moyen-Orient. Au cours de la journée du 18 janvier, les raids se poursuivent ; cinq nouveaux appareils alliés sont détruits par les Irakiens. Le lendemain, ce sont 2 500 sorties qui sont effectuées au-dessus de l'Irak et du Koweït, au prix de trois nouveaux avions américains et britanniques perdus. Dans le but de frapper l'opinion publique occidentale, le régime de Bagdad n'hésite pas à diffuser des images de pilotes capturés et crée le scandale, le 21 janvier, en annonçant que ces derniers vont être utilisés comme « bouclier humain » pour protéger certains objectifs susceptibles d'être bombardés.

▶ AMX30 B2 du 4e Dragons du colonel Bourret dans les opérations conduites contre les troupes irakiennes.
Archives colonel Bourret

▶ **Page de droite :** *Light Observation Helicopter* (hélicoptère léger d'observation) Bell OH-58D Kiowa américain. Cette version est équipée d'un *Mast Mounted Sight*, un dispositif d'observation monté au-dessus du rotor ; cette sphère gyrostabilisée contient une caméra thermique, un système de vision à longue distance par vidéo ainsi qu'un système d'acquisition laser des cibles, utilisable de jour comme de nuit.
DoD

Tandis que se poursuivent les opérations aériennes, le corps de bataille terrestre commence à se déployer. C'est notamment le cas pour les « lourds » de la Coalition : M1A1 américains, Challenger britanniques et AMX30 B2 français du 4e Dragons. Sur le terrain, des échanges de tirs ont lieu de part et d'autre de la frontière, autour de la station balnéaire de Khafji. Dans les airs, le cap des 10 000 sorties est franchi le 22 janvier, moyennant la perte de 22 appareils. Les Tornado, chargés de missions de bombardement à basse altitude, ont particulièrement souffert de la DCA. Le 24 janvier, les pilotes de Jaguar français, qui jusqu'alors n'avaient traité que des objectifs situés en territoire koweïtien, conduisent leur première mission au-dessus de l'Irak. Le même jour, l'aviation irakienne tente une opération contre la flotte alliée qui croise au large des côtes de l'Arabie saoudite. Deux Mirage F1 et un Mig-23, repérés lors de leur approche, sont interceptés par un F-15 saoudien qui abat les deux Mirage tandis que le Mig parvient à s'échapper. C'était la seule et ultime tentative de combat menée par l'aviation irakienne : dans les jours qui suivent, celle-ci va trouver refuge en Iran pour échapper à une destruction totale.

Au terme de presque deux semaines de bombardements incessants, le commandement allié se montre raisonnablement optimiste quant aux dégâts infligés à la machine de guerre irakienne, mais Bagdad ne semble pas pour autant disposée à plier.

LES IRAKIENS ATTAQUENT !

Dans la nuit du 29 au 30 janvier, à la surprise générale, une division blindée et deux divisions mécanisées lancent une action offensive en direction de la ville saoudienne de Khafji, contraignant les *Marines* américains à se replier. Aux premières heures du 30 janvier, la localité tombe aux mains des Irakiens. En fin de journée, Saoudiens et Qataris montent une contre-attaque avec le soutien des Américains. Celle-ci, lancée en fin

▶ *Armored Personnel Carrier* (véhicule de transport de troupes) M113 de l'Armée du Koweit en mouvement dans le désert, lors de l'offensive de la Coalition.
DoD

de journée, voit des T-55 irakiens affronter des AMX30 qataris. Ces derniers, servis par des personnels qui n'avaient jamais vu le feu auparavant, sortent vainqueurs de l'épreuve. L'heure tardive empêche cependant d'aller plus loin, d'autant plus que règne une certaine confusion du côté allié. Il faut attendre le lendemain matin pour qu'une seconde opération de reconquête puisse être lancée. Tout au long de la journée, des combats intenses se déroulent dans la ville, qui est reprise le 1er février.

L'alerte de Khafji conduit les Américains à renforcer leur dispositif sur la frontière, alors que des mouvements de troupes laissent à penser que Saddam Hussein cherche à reprendre l'initiative sur le terrain, en menant des raids pour contraindre la Coalition à lancer prématurément son offensive terrestre. Pour l'heure, le commandement allié préfère poursuivre sa politique de bombardement de l'Irak, cherchant tout particulièrement à détruire les rampes de lancement des *Scud* et les usines soupçonnées de fabriquer des armes chimiques.

Le 11 février, le cap des 60 000 missions aériennes est franchi, tandis que le rythme des raids s'intensifie à l'approche de la saison des vents de sable et des fortes chaleurs. À la date du 14 février, l'état-major allié estime que près du tiers du potentiel en pièces d'artillerie et blindés de l'Armée du *Raïs* aurait été détruit. Les lignes de communication, de même que la chaîne logistique de l'adversaire, seraient aussi fortement endommagées. Dans les jours qui suivent, Saddam Hussein annonce de nouveau qu'il serait disposé à retirer ses troupes du Koweït. Cette proposition, que l'on pourrait croire être la conséquence des bombardements aériens, est en fait assortie de conditions irréalistes...

L'INÉVITABLE S'IMPOSE

L'offensive terrestre semble désormais inéluctable, et l'on signale le 17 février une série d'accrochages mettant aux prises une colonne mécanisée irakienne avec la *1st Division* américaine qui procédait à une reconnaissance en force à travers le territoire ennemi. À cette occasion, deux soldats américains trouvent la mort, victimes du tir fratricide d'un hélicoptère Apache. Le lundi 18 février, les troupes de la Coalition expérimentent pour la première fois les effets des vents de sable. Ceux-ci s'infiltrent partout, encrassant les mécanismes sophistiqués des matériels alliés, brouillant caméras thermiques, visées infrarouges et communications radio, gênant considérablement l'action de l'aviation. Il est désormais évident que les Alliés vont devoir rapidement engager les opérations terrestres, sous peine de devoir renoncer à une partie de leur supériorité technologique sur l'adversaire. Le lendemain, c'est une véritable armada qui fait mouvement en direction d'une ligne de front s'étirant sur plus de 700 km, tandis que l'artillerie pilonne en permanence les positions irakiennes. Face à la frontière koweïtienne, les contingents arabes de la Coalition mènent un raid afin de détruire 14 bunkers susceptibles de gêner la progression des Alliés. Lors de cette opération conduite avec le soutien aérien des Américains, plus de 500 Irakiens se rendent. Cette reddition permet de mesurer l'effet obtenu sur le terrain par plus d'un mois de frappes aériennes incessantes et laisse augurer d'une faible résistance au sol de la part d'un adversaire exténué.

À la veille de l'attaque terrestre, Saddam Hussein suscite de nouveau la confusion, en annonçant le 22 février son intention d'accepter un plan de paix proposé par Gorbatchev. Il réclame quatre jours pour procéder à l'évacuation : George Bush, conscient que les Irakiens sont en train de pratiquer la politique de la terre brûlée – 140 puits de pétrole Koweïtiens ont été incendiés en l'espace de vingt-quatre heures – ne lui accorde qu'une seule journée pour retirer ses troupes. Cette dernière offre ne sera suivie d'aucun effet ; le 23 février à 17 heures GMT, l'ultime délai fixé pour un retrait inconditionnel du Koweït expire, sans que les troupes irakiennes n'aient repassé la frontière.

Aux premières heures du 24 février, la plus importante opération terrestre que l'on ait vu depuis la Seconde Guerre mondiale débute : un million de soldats de la Coalition vont s'élancer à l'assaut d'une Armée considérée, au moins de manière théorique, comme la quatrième du monde !

Le plan arrêté par les Alliés pour libérer le Koweït repose sur un mouvement d'enveloppement assorti de deux opérations de diversion. Tandis qu'au sud du Koweït, forces arabes et *Marines* engageront frontalement les unités irakiennes sur la frontière, au large des côtes, une importante flotte laissera planer le spectre d'un débarquement de grande ampleur, comparable à celui de Normandie en 1944. Tout ceci n'est cependant qu'un leurre : le but réel de la manœuvre consiste à envelopper par l'est les forces irakiennes en remontant jusqu'à l'Euphrate, afin de leur couper toute retraite en direction de Bassorah. Cette mission est confiée aux 7e et 18e corps américains et aux « Rats du désert ». La division « Daguet », travaillant sous contrôle opérationnel américain, aura quant à elle la charge d'assurer la protection du flanc gauche de l'opération. Partant de Rafah, elle devra s'emparer d'As Salman.

« 30 tonnes » du 4e Dragons en pleine tempête de sable.
Archives colonel Bourret

« DAGUET » FACE AUX IRAKIENS

Les Français, qui ont été renforcés par une brigade de la *82nd Airborne* et par la *18th Artillery Brigade*, vont devoir affronter la 45e division irakienne, qui s'est taillé une réputation dans l'emploi de l'arme chimique lors du conflit Iran-Irak. Cette grande unité représente plus de 10 000 hommes. Dans la pratique, elle est cependant constituée en majorité de réservistes et souffre d'importants déficits, notamment en matière de blindés, mais aussi sur le plan de l'artillerie et de la logistique. Pour prendre As Salman, « Daguet » progressera selon deux colonnes cheminant de manière parallèle, encadrant les Américains de la *2/82nd Airborne* qui avanceront sur un axe routier baptisé « Texas ». À l'ouest, c'est un groupement baptisé « Natchez » qui devra se déployer, formé du 1er REC, du 2e REI et du 1er Spahis, appuyés par les *Gazelle* du 3e RHC et les canons de 155 mm du 11e RAMa et ceux du *210th Artillery Battalion*. À l'Est, se trouve « Montcalm », le groupement « lourd » de la division, dont la mission est de conquérir la position « Rochambeau » qui barre la route en direction d'As Salman ; celui-ci comprend le 4e Dragons, le 3e RIMa, le 1er RHC et des éléments du Génie franco-américain.

Ce sont les légionnaires du 2e REI qui les premiers ouvrent le bal, le 22 février, à partir de 15 heures, pour s'assurer une sorte de tête de pont sur la zone escarpée qui marque la frontière et qui conditionne l'entrée en territoire adverse. En quelques heures, évacué par les Irakiens, l'objectif est coiffé. Au lever du jour, le 23 février, c'est au tour du 1er REC de s'élancer, progressivement suivi par les restes de la division. Couvrant l'avancée des Américains sur l'axe « Texas », légionnaires et Spahis du groupement « Natchez » foncent plein nord, non sans rencontrer des résistances, notamment vers 10 heures, à hauteur des crêtes de l'escarpement d'Ash-Shubrum qui doivent être réduites par les feux de l'artillerie, des *Gazelle* et des AMX10RC.

« ROCHAMBEAU » ASSAILLI PAR LES DRAGONS

L'objectif principal de la journée du 24 février, « Rochambeau », va devoir être conquis par les AMX30B2 du 4e Dragons du colonel Bourret et les Marsouins du 3e RIMa. Cette position s'avère remarquablement aménagée par les Irakiens. Elle a été conçue pour attirer l'adversaire sur des portions de terrain constituant de véritables « sacs à feu » articulés autour de trois môles défensifs formant un triangle, selon la tactique traditionnellement en vigueur au sein des armées soviétiques. Épargnée par les bombardements des semaines précédentes afin de ne rien divulguer des intentions du commandement allié, cette position est occupée par trois brigades d'infanterie et une brigade d'artillerie. Ces unités bénéficient de stocks de munitions et de nourriture en suffisance, sont bien encadrées et leurs pièces d'artillerie sont notamment pourvues en munitions chimiques. La manœuvre sur le terrain développée par les chefs de corps des 4e Dragons et 3e RIMa appelés à travailler conjointement – les colonels Bourret et Thorette – prévoit d'envelopper « Rochambeau » par l'est, dans le but de déboucher sur l'arrière de la ligne de défense principale irakienne, en liaison à l'ouest avec les Américains de la *82nd Airborne*.

L'attaque de « Rochambeau » débute à 12h15 ; elle est précédée d'une terrible préparation d'artillerie qui neutralise la résistance des défenseurs, terrés sous l'avalanche des projectiles. Submergés par la puissance de feu, malgré des tirs sporadiques de l'artillerie irakienne qui vise à plusieurs reprises sans succès la zone des PC, les défenseurs n'ont d'autre alternative que de se rendre. Vers 17 heures, la position est prise par les Dragons et les Marsouins, sans qu'aucune perte ne soit à déplorer. Plus de 500 prisonniers ont été faits. Le groupement « Montcalm » doit cependant cesser la poursuite de son avance en raison de l'apparition d'un vent de sable. Ce répit est mis à profit pour compléter les pleins et procéder à l'organisation du terrain conquis.

18th army corps

7th army corps

Division Daguet

5th special forces group (airborne)

82nd airborne div.

101st airborne div.

1st cavalry div.

2nd armored cavalry regiment

3rd armored cavalry regiment

1st infantry div.

24th infantry div.

1st armored div.

2nd armored div.

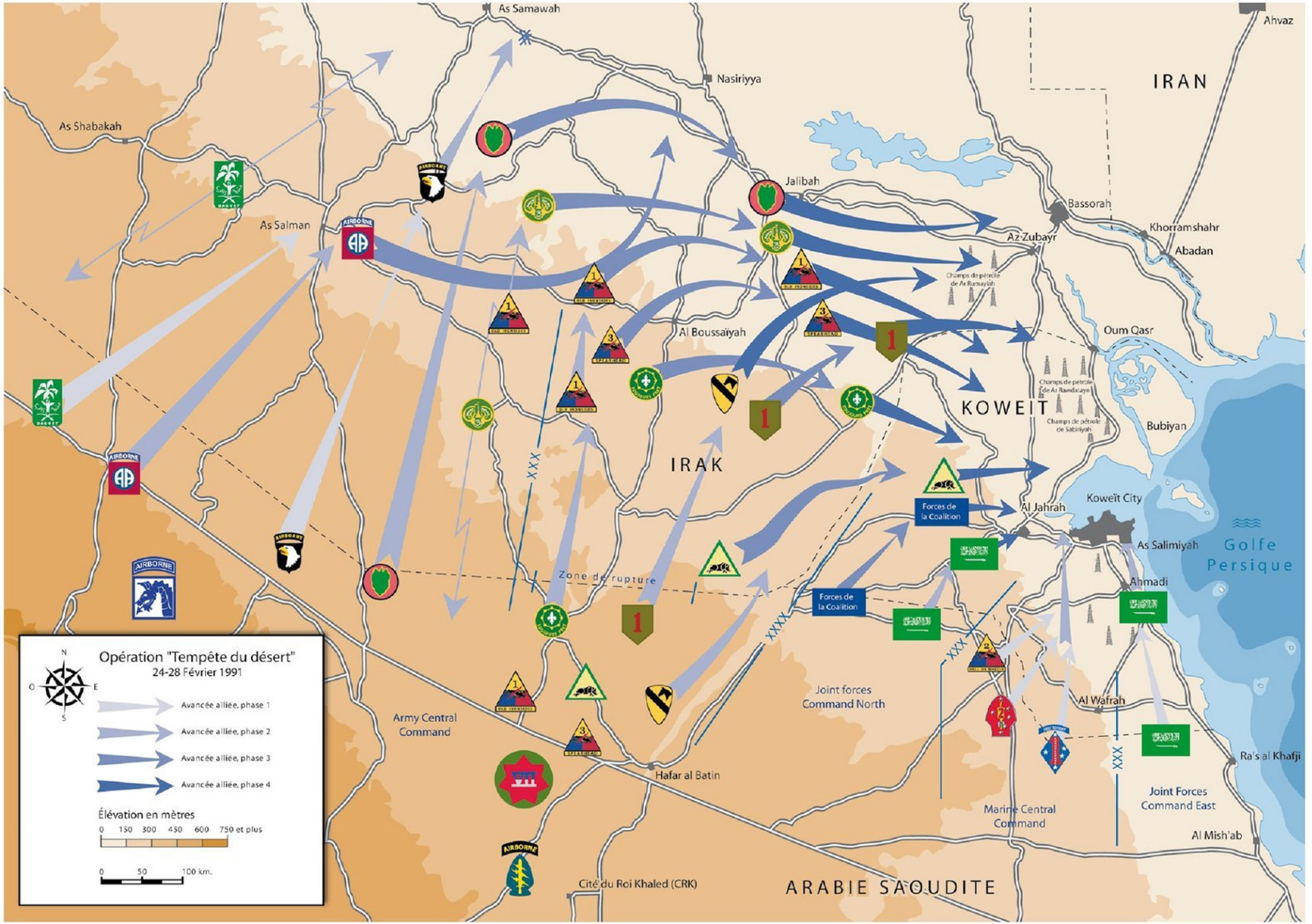
3rd armored div.

1st marine div.

2nd marine div.

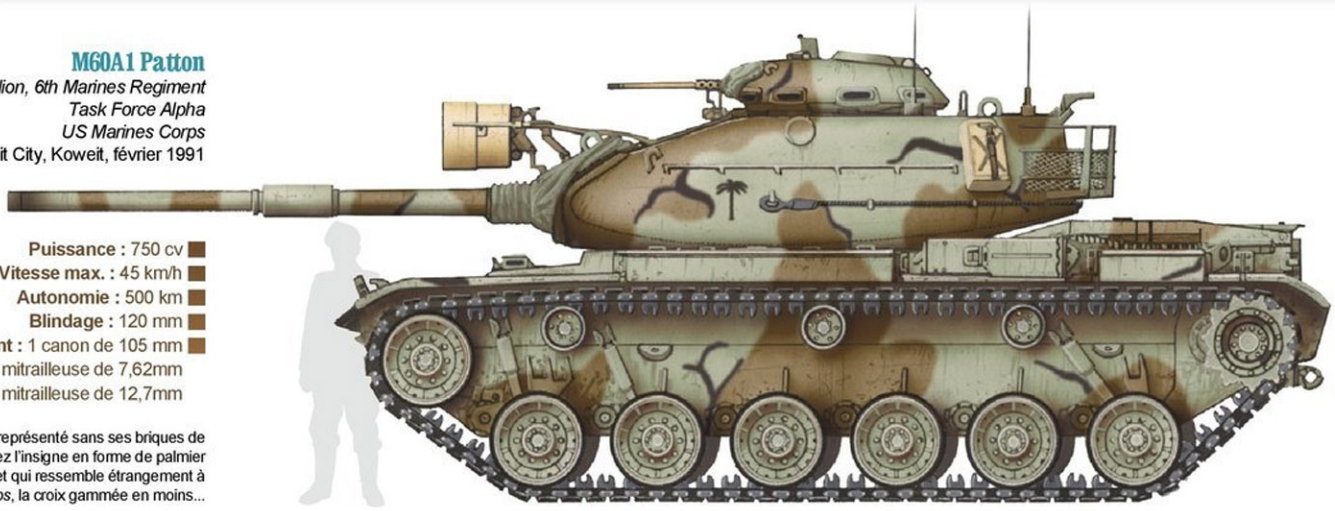
1st uk armored div.

Forces arabes


As Samawah
Nasiriyya
Ahvaz
IRAN
As Shabakah
As Salman
Jalibah
Bassorah
Khorramshahr
Abadan
Az-Zubayr
Champs de pétrole de Ar Rumaylah
Al Boussaïyah
Oum Qasr
Champs de pétrole de Ar Rawdatayn
Champs de pétrole de Sabiriyah
KOWEIT
Bubiyan
IRAK
Koweït City
Al Jahrah
Forces de la Coalition
As Salimiyah
Golfe Persique
Ahmadi
Zone de rupture
Forces de la Coalition
Joint forces Command North
Army Central Command
Al Wafrah
Ra's al Khafji
Hafar al Batin
Joint Forces Command East
Marine Central Command
Al Mish'ab
Cité du Roi Khaled (CRK)
ARABIE SAOUDITE
Opération "Tempête du désert"
24-28 Février 1991
Avancée alliée, phase 1
Avancée alliée, phase 2
Avancée alliée, phase 3
Avancée alliée, phase 4
Élévation en mètres
0 150 300 450 600 750 et plus
0 50 100 km.

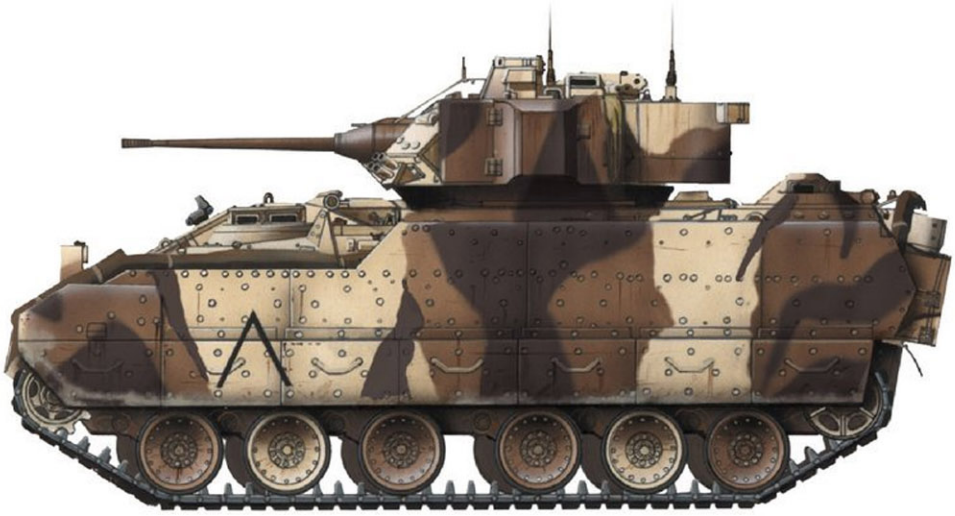
M60A1 Patton

1st Battalion, 6th Marines Regiment
Task Force Alpha
US Marines Corps
Secteur de Koweit City, Koweit, février 1991



Puissance : 750 cv
Vitesse max. : 45 km/h
Autonomie : 500 km
Blindage : 120 mm
Armement : 1 canon de 105 mm
1 mitrailleuse de 7,62mm
1 mitrailleuse de 12,7mm

L'engin est ici représenté sans ses briques de blindage réactif. Notez l'insigne en forme de palmier peint sur la tourelle et qui ressemble étrangement à celui de l'*Afrika-Korps*, la croix gammée en moins...



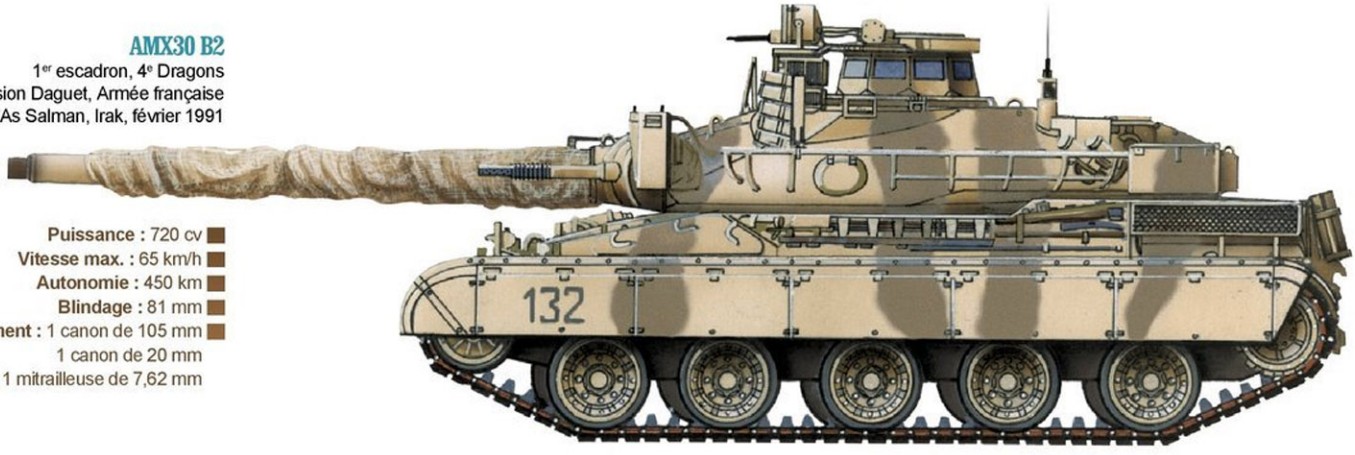
M3A1 Bradley

4th Squadron, 7th Armored Cavalry Regiment
(Escadron rattaché à la *3rd Armored Division*)
VII Corps, US Army
Secteur de Bassorah, Irak, février 1991

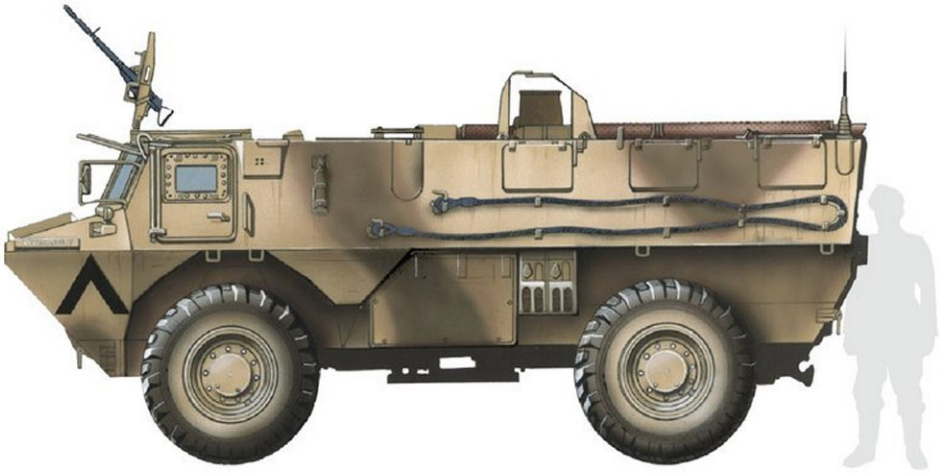
Puissance : 500 cv
Vitesse max. : 61 km/h
Autonomie : 400 km
Blindage : n.c.
Armement : 1 canon de 25 mm
1 mitrailleuse de 7,62 mm
Missiles antichars Tow

AMX30 B2

1er escadron, 4e Dragons
Division Daguet, Armée française
Secteur d'As Salman, Irak, février 1991



Puissance : 720 cv
Vitesse max. : 65 km/h
Autonomie : 450 km
Blindage : 81 mm
Armement : 1 canon de 105 mm
1 canon de 20 mm
1 mitrailleuse de 7,62 mm



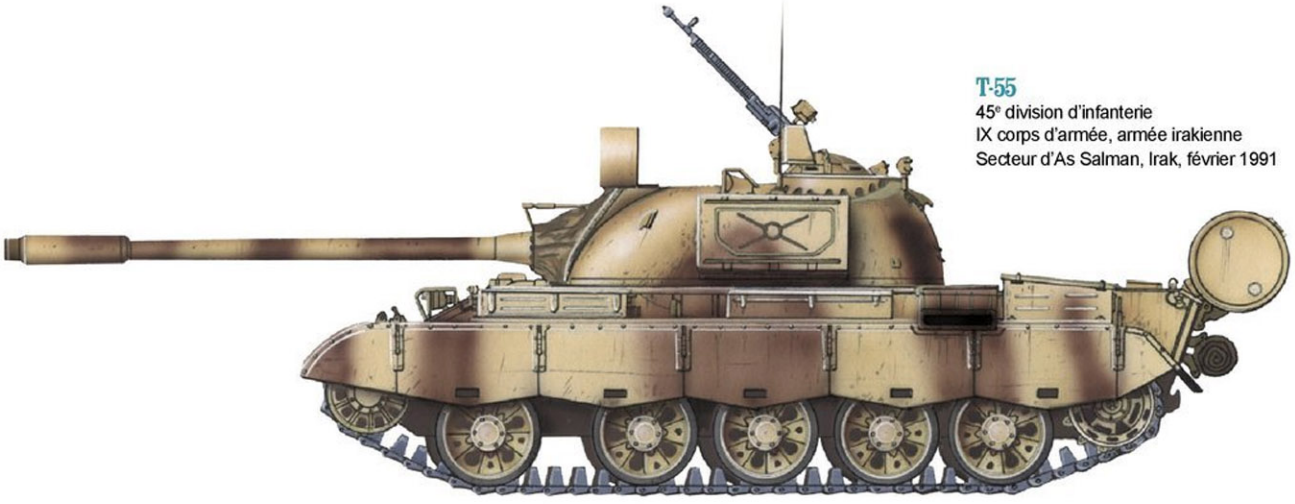
VAB STBV52 VIT

3e RIMa
Division Daguet, Armée française
Secteur d'As Salman, Irak, février 1991

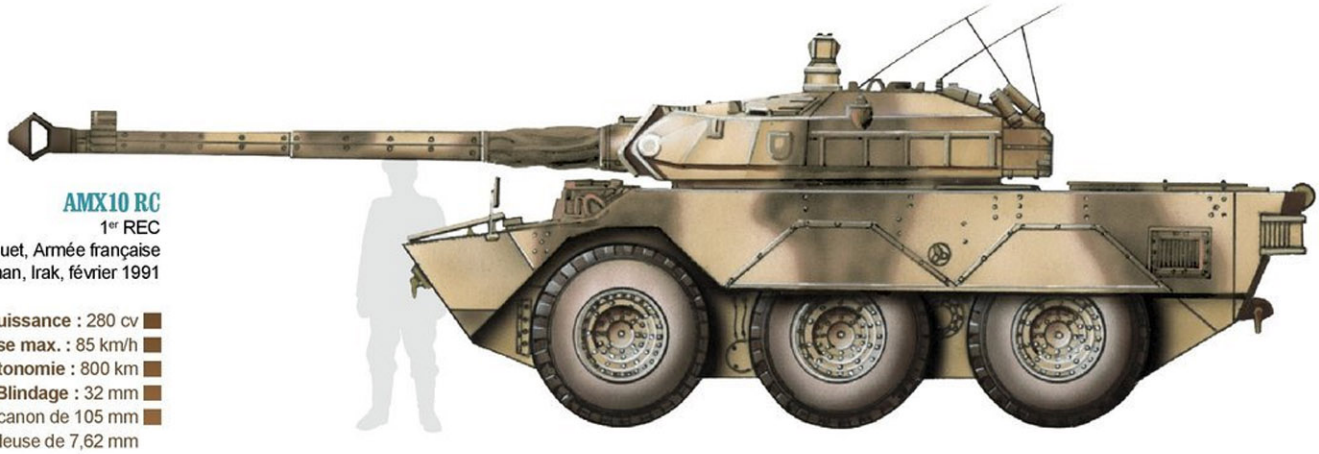
Puissance : 220 cv
Vitesse max. : 90 km/h
Autonomie : 1 000 km
Blindage : n.c.
Armement : 1 mitrailleuse de 7,62 mm

T-55
45e division d'infanterie
IX corps d'armée, armée irakienne
Secteur d'As Salman, Irak, février 1991

Puissance : 580 cv
Vitesse max. : 55 km/h
Autonomie : 500 km
Blindage : 203 mm
Armement : 1 canon 100 mm
1 mitrailleuse de 7,62 mm
1 mitrailleuse de 12,7 mm

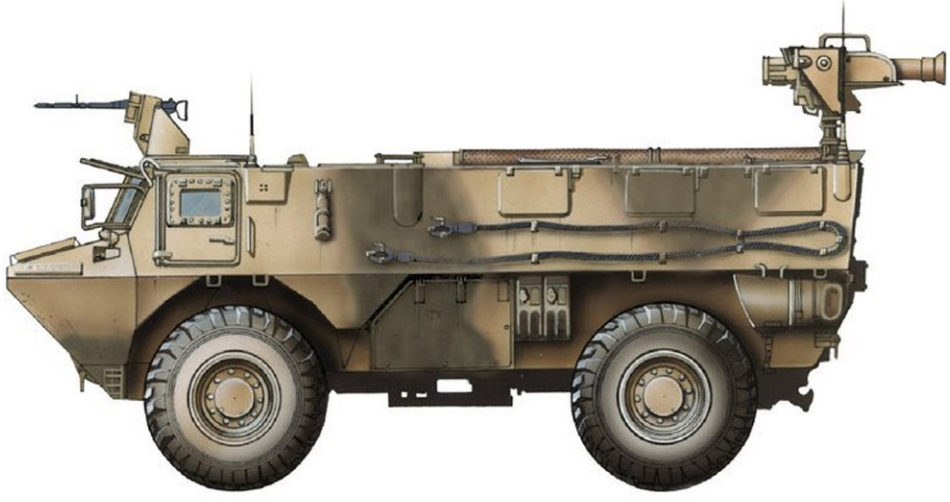


T-55
45e division d'infanterie
IX corps d'armée, armée irakienne
Secteur d'As Salman, Irak, février 1991



AMX10 RC
1er REC
Division Daguet, Armée française
Secteur d'As Salman, Irak, février 1991

Puissance : 280 cv
Vitesse max. : 85 km/h
Autonomie : 800 km
Blindage : 32 mm
Armement : 1 canon de 105 mm
1 mitrailleuse de 7,62 mm



VAB CB52 Milan
3e RIMa
Division Daguet, Armée française
Secteur d'As Salman, Irak, février 1991

Armement : Missiles antichars Milan
1 mitrailleuse de 7,62 mm

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2011

▲ AMX10 RC du RICM progressant dans le même fuseau que les chars du 4e Dragons. Au loin, une épave irakienne achève de se consumer.
Photo Yves Debay

AS SALMAN
AUX MAINS DES LÉGIONNAIRES

Pour la journée du 25, c'est au groupement Est de conduire l'action principale : s'emparer de la base aérienne d'As Salman, « Montcalm » ayant pour mission de progresser vers le bourg éponyme, rebaptisé « White » pour l'occasion. Massée sur l'axe « Texas », la *2/82nd Airborne* attendra quant à elle que la route lui soit ouverte par les Français. On craint néanmoins une réaction plus vive de l'adversaire, tandis que plane toujours le spectre d'une hypothétique action irakienne sur le flanc, qui pourrait déboucher avec des blindés. Pour attaquer la base aérienne, les chefs de corps du 1er REC et du 2e REI – les colonels Ivanoff et Derville – prennent la décision de fusionner leurs régiments pour mener l'assaut, couverts par les Spahis. L'opération, qui débute à partir de 11h30, est conduite sous un vent de sable particulièrement pénible. Tandis que les canons de 155 du 11e RAMa, les *Gazelle* du RHC et les A10 américains pilonnent l'objectif, les démineurs du 6e Étranger du Génie ouvrent l'itinéraire. La base tombe rapidement, et les assaillants découvrent des alvéoles ultramodernes, vides d'avions comme d'occupants ! À 18 heures, c'en est fini et le bilan de la journée se solde par la capture de six Irakiens surpris alors qu'ils tentaient de s'exfiltrer des ruines de l'aéroport. Les légionnaires ont aussi récupéré un char T-69, version chinoise du T-62.

LES MARSOUINS
PRENNENT « WHITE »

Dans la matinée, le groupement « Montcalm » a poursuivi son avance en direction du bourg d'As Salman. La progression s'est déroulée sans difficulté majeure, malgré quelques résistances sporadiques qui ont dû être réduites par les mortiers de 120 mm du 3e RIMa. La zone dans laquelle opère le 4e Dragons s'est révélée particulièrement riche en objectifs de choix. Au cours de la journée du 24, huit T-55, un M48 et un transport de troupes BDRM d'origine soviétique ont été détruits, la plupart d'entre eux étant touchés cinq à six fois par des équipages survoltés par l'ambiance du combat. Arrivés à hauteur de « White », les AMX, confrontés à un terrain défavorable, sont passés en deuxième échelon au profit du 3e RIMa. Ce sont les Marsouins qui vont avoir pour mission de prendre le contrôle de la localité dans la matinée du 26, soutenus par des éléments des commandos de recherche et d'action dans la profondeur (CRAP) et du 13e RDP. L'investissement d'As Salman – vide – est réalisé sans trop de difficulté. Toute la ville est occupée, de même

▼ AMX30 du 3e escadron du 4e Dragons positionné à défilement de tourelle, derrière une dune du désert irakien mêlant sable et rocaille. Malgré ce terrain « cassant », les chars français feront preuve d'une très bonne fiabilité.
DoD

▲ « X30 » du régiment de Dragons du lieutenant-colonel Bourret, progressant dans les sables de l'ancienne Babylone. Droits Réservés

que le fort qui la surplombe et qui abritait le quartier général de la 45e division. L'opération coûte néanmoins la vie à deux membres des CRAP – le sergent Schmitt et le caporal-chef Cordier – qui sont tués par l'explosion de *Cluster Bombs*, des sous-munitions dispersées par l'aviation américaine. En cherchant à leur porter secours, 24 autres soldats sont blessés, parmi lesquels figure le lieutenant-colonel Leclère qui a une jambe arrachée. Dans la journée, ce sont sept sapeurs américains qui trouvent la mort de manière identique, alors qu'ils procédaient au nettoyage de l'aérodrome.

LE PIÈGE SE REFERME !

Tandis que les Français, engagés les premiers pour ouvrir la route à la *82nd Airborne* et couvrir le flanc Ouest des Alliés, combattaient dans la région d'As Salman, les autres troupes de la Coalition sont aussi entrées en action face à l'Armée de Saddam Hussein. Le 24 aux premières heures du matin, ce sont 4 000 Koweïtiens qui franchissent la frontière en direction de la localité d'Al-Jahrah sans rencontrer de résistance. Plus à l'ouest, le 25 février, la *101st Airborne* est héliportée en début de journée dans la région de Nasiriyya pour couper l'autoroute n° 8 qui relie le Koweït à Bassorah et prendre au piège les 150 000 combattants de la Garde républicaine déployée au nord de l'Émirat. À la frontière koweïtienne, 45 000 hommes sous commandement saoudien progressent vers la capitale suivant deux axes, l'un longeant la mer et l'autre passant par Al-Jahrah. Soumis à d'intenses bombardements depuis six semaines, les Irakiens n'opposent qu'une faible résistance et se rendent en masse. Le 26 au matin, les forces de la Coalition pénètrent dans la ville de Koweït City, abandonnée par les soldats de Saddam Hussein au cours de la nuit. L'aviation s'en donne à cœur joie sur le gigantesque embouteillage constitué par les troupes irakiennes qui battent en retraite vers Bassorah.

Le matin même, à 9h30, Saddam Hussein a annoncé sur les ondes de *Radio-Bagdad* que l'ordre avait été donné à ses unités de se retirer du Koweït. Cette déclaration, ponctuée de louanges célébrant le combat victorieux mené par l'armée et qui n'accorde qu'une valeur provisoire à ce retrait, a pour effet de conduire George Bush à exiger la reddition complète des troupes irakiennes encerclées, dans le but de réduire à néant le potentiel militaire de l'Irak. Moscou, arguant que les objectifs de l'ONU sont désormais atteints et saisissant l'opportunité qui lui est offerte de jouer à nouveau un rôle de premier plan dans la région, réclame un arrêt immédiat des combats.

▼ La route rapide n°8, reliant le Koweït à Bassorah, surnommée « l'autoroute de la mort », car de nombreuses colonnes irakiennes y seront surprises et détruites par l'aviation de la Coalition ; au milieu des carcasses des engins militaires, des ambulances et des véhicules civils, eux aussi réduits en miettes... DoD

Ce sont finalement les Nations unies qui tranchent en faveur d'une poursuite des opérations tant que le *Raïs* n'aura pas rendu officielle sa volonté de se conformer aux résolutions adoptées à son encontre et qu'il n'aura pas reconnu comme « nulles et non avenues » les revendications de l'Irak sur le territoire koweïtien.

DÉTRUIRE L'ARMÉE IRAKIENNE

Au centre du dispositif de la Coalition, le VII corps américain et le I corps britannique ont entrepris un vaste mouvement tournant visant, en liaison avec la *101st Airborne* établie au sud de Nasiriyya, à envelopper les troupes irakiennes en retraite et à les frapper par le flanc. Les « Rats du désert » sont à la pointe de la percée alliée. Ils rencontrent des résistances ponctuelles au cours desquelles un soldat du *1st Staffordshire Regiment* est tué. Neuf autres Britanniques trouvent aussi la mort, victimes du tir fratricide d'un A10 américain. Au cours de la journée du 27 février, alors que le territoire koweïtien, où subsistent quelques poches de résistance, est libéré, le centre de gravité des opérations s'est déplacé au sud de Bassorah, où sont prises aux pièges les unités de la Garde républicaine. En fin de matinée, l'ambassadeur irakien auprès des Nations unies a fait officiellement connaître l'acceptation par son pays de la résolution n° 660 et réclame l'arrêt immédiat des hostilités. Les États-Unis opposent néanmoins leur *veto* à une telle proposition, réclamant que l'ensemble des résolutions prises à l'encontre de l'Irak soient reconnues par le régime de Saddam Hussein. Pour George Bush, il importe en tout premier lieu de gagner du temps pour détruire ce qu'il reste du potentiel militaire irakien avant l'entrée en vigueur d'un cessez-le-feu. Tout au long de la journée, 250 chars américains Abrams engagent 250 blindés de la Garde républicaine, en majeure partie des T-72. Les Britanniques ont quant à eux reçu en milieu d'après-midi l'ordre d'arrêter leur progression, afin d'éviter que de nouvelles et tragiques méprises n'aient lieu avec les Américains.

▶ Page de droite
Superbe cliché de propagande, à l'ambiance apocalyptique, montrant des F16 et F15 américains sur fond de puits de pétrole en feu. Au-delà de la volonté de Saddam Hussein de pratiquer une politique de terre brûlée (140 puits koweïtiens seront incendiés en l'espace de 24 heures), il s'agissait aussi pour les Irakiens de gêner les opérations aériennes de la Coalition de par la densité des fumées provoquées par ces incendies.
DoD

◢ Page de droite
F-14A Tomcat de l'*US Navy* en mission au-dessus des puits de pétrole koweïtiens en feu.
DoD

▼ Canons de 155 mm TRF-1 du 11e RAMa. La guerre du Golfe sera la première sortie opérationnelle de cette pièce d'artillerie à chargement semi-automatique, capable de frapper à plus de 24 000 mètres ! Ce canon peut se déplacer de manière autonome grâce à son groupe motopropulseur, à une vitesse de 8 km/h environ.
Photo Yves Debay

LA BATAILLE DES CENT HEURES S'ACHÈVE

Le 28 février, à 8 heures, la radio irakienne annonce l'acceptation officielle par Bagdad de l'ensemble des résolutions de l'ONU. Ordre est donné aux troupes irakiennes de cesser le combat. Dans la soirée, le ministre des Affaires étrangères, Tarek Aziz, s'est en effet engagé à ce que son pays se conforme aux décisions de la Communauté internationale. Cent heures après le début de l'offensive terrestre, les combats prennent fin.

Les Irakiens, en se retirant, ont pratiqué une politique de la terre brûlée en incendiant notamment des centaines de puits de pétrole koweïtiens, dont les fumées grasses emplissent le ciel jusqu'à obscurcir le soleil. Tandis qu'une cérémonie symbolique a lieu sur l'Euphrate, au cours de laquelle les fanions de la division « Daguet », amenés depuis As Salman par hélicoptère, sont trempés avec ceux du XVIII corps américain dans les eaux du fleuve, l'ambassade de France à Koweït City est officiellement rouverte.

La guerre qui s'achève se révèle comme le succès du concept de l'*Airland-Battle* développé par l'OTAN dans la perspective d'un affrontement avec le Pacte de Varsovie. Celui-ci a pu être mis en œuvre avec d'autant plus de facilité que, dès le début de la bataille, les forces de la Coalition ont bénéficié d'une maîtrise totale du ciel, manœuvrant sur un terrain particulièrement peu propice à la défensive pour les Irakiens. Saddam Hussein, jouant du bluff comme d'une arme, aura finalement perdu gros. En effet, en l'absence de statistiques fiables, on estime qu'entre 85 000 et 100 000 de ses soldats auront payé de leur vie l'aventure militaire dont il porte la responsabilité. Lui-même était probablement bien loin de se douter en 1991 qu'un peu plus d'une décennie plus tard, l'Irak serait de nouveau confrontée à une guerre avec les États-Unis qui, en mettant fin au régime du parti Bass, lui coûterait la vie. ■

LE CHOC

LE SUPER PERSHING, UN ADVERSAIRE AU TIGER II ?

Bien que, par rapport au M4 Sherman, le M26 Pershing représente une avancée significative en termes de puissance de feu et de capacité de survie, il n'en demeure pas moins inférieur à la dernière génération de *Panzerkampfwagen VI* Tiger. Équipé de la tourelle Henschel, l'*Ausf. B* affiche effectivement une protection frontale épaisse de 180 mm, tout en étant armée de ce qui se fait de mieux en matière de pièces antichars. Ainsi, avec une vélocité de 1 000 m/s, la *Panzergranate 39* du *8,8cm KwK 43 L/71* perce 185 mm de blindage à 500 mètres et 165 mm à 1 000 mètres. Face à de tels chiffres, la munition *AP M77 Shot* (*Armor Piercing*) du 90 mm M3 (T7) ne vient à bout que de 107 mm d'acier à 1 000 mètres, sous une incidence de 30°. Le différentiel est toujours de taille ! Afin de réellement concurrencer les performances balistiques du *8,8cm* de 71 calibres, l'*US Army* teste le T26E4 muni d'un canon T15E2 de 90 mm de 70 calibres. Doté d'une vitesse initiale de 1 173 m/s, plus élevée donc que celle de son adversaire, son obus T3016 *HVAP* (*High Velocity Armor Piercing*) à pointe en tungstène est en mesure de transpercer 220 mm d'acier, incliné à 30°, à une distance de 900 mètres et 330 mm à 90 mètres. Surnommé « Super Pershing », le T26E4 est transporté en Europe en mars 1945 dans le but de tester son potentiel face à l'ennemi. Dès son arrivée en Allemagne, il reçoit des

▼ Le mastodonte de l'*US Army*, le T26E4 Super Pershing, constitue l'ultime évolution du M26 Pershing avant la capitulation de l'Allemagne. Son canon T15E2 de 90 mm et son blindage allant jusqu'à 194 mm d'épaisseur lui permettent de lutter à armes égales avec le Tiger II. US Nara

SUPER PERSHING *VERSUS* TIGER II

DES TITANS

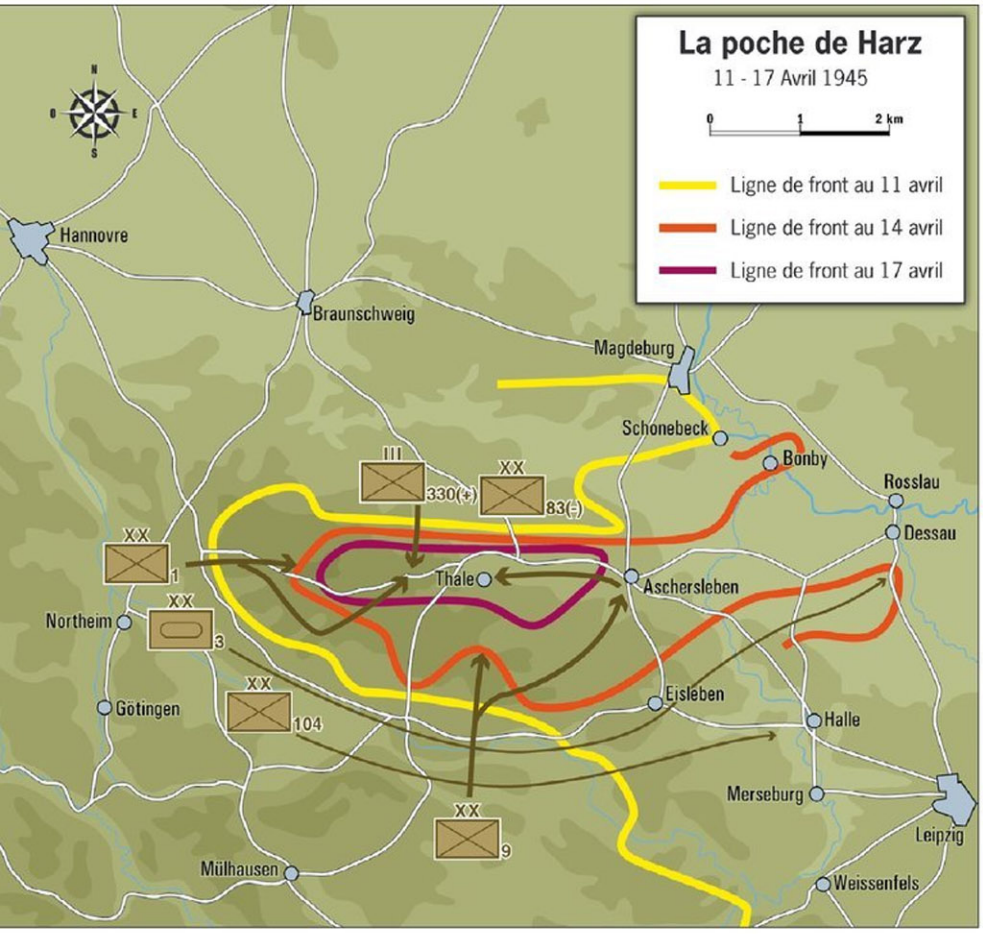
Par **Laurent Tirone**

plaques additionnelles épaisses de 40 mm à l'avant de la caisse et de 80 mm sur la partie frontale de la tourelle. Le surpoids atteint au final les 5 tonnes. Toutefois, avec 46,9 tonnes sur la balance, il reste encore bien éloigné des 69,8 tonnes du Tiger II !

SUPER PERSHING EN ETO

Les 20 premiers T26E3 arrivent début février 1945 au sein des *3rd* et *9th Armored Divisions*. En mars, ils seront désignés M26 General Pershing, abrégé en Pershing, en hommage au *General of the Armies* John « Black Jack » Pershing. Le déploiement de la force « Zebra », sans être déterminant, a prouvé la validité d'un engin bien protégé et correctement armé au sein des divisions blindées américaines. Pourtant, les *Panzer* lourds conservent l'avantage de leur tube à haute vitesse initiale. La décision est donc prise d'expédier le T26E1 *Temporary Pilot # 1*, immatriculé 30103292, sur l'*European Theater of Operations* (*ETO*). Lorsque l'engin, rebaptisé T26E4 Super Pershing, gagne le Vieux Continent – une deuxième machine aurait également été expédiée tardivement, mais sans participer au combat – l'issue du conflit ne fait plus aucun doute et il est uniquement là en vue d'une expérimentation en conditions réelles. Par ailleurs, cela fait plusieurs mois que les grands fauves germaniques ne règnent plus en maîtres sur les plaines européennes. Leur faible production et le nombre croissant de « chasseurs de bêtes » soviétiques, IS-2 et SU-100 en tête, tendent à réduire drastiquement leur population.

▼ Impressionnante photo d'un *Panzer VI Ausf. B* Tiger II auquel les Américains n'ont rien à opposer jusqu'à l'introduction du T26E4 Super Pershing sur le théâtre d'opérations européen. À Dessau, les deux monstres s'affrontent pour la première – et peut-être la seule – fois du conflit. Archives Caraktère



En outre, les rares survivants sont la plupart du temps immobilisés faute de carburant nécessaire à leur gargantuesque appétit. Néanmoins, le *Corporal* John P. Irwin, alors *Gunner* à bord du T26E4, affirme dans ses mémoires (*Another River, Another Town: A Teenage Tank Gunner Comes of Age in Combat – 1945*) que ses camarades ont affronté un *Panzerkampfwagen VI Ausf. B* Tiger durant la prise de la ville de Dessau, fin avril 1945.

DUEL À DESSAU

Le 21 avril 1945, le Super Pershing du *Staff Sergeant* Joseph Maduri est engagé en appui de la *36th Infantry-Division* lors de l'attaque de l'agglomération de Dessau. Les Allemands ont transformé l'endroit en une véritable forteresse et l'infanterie américaine a besoin de l'aide des chars lourds de la *3rd Armored Division* pour briser leur ténacité. Dans la tourelle, le sous-officier est à l'affût du moindre signe suspect. L'homme est un « vétéran » ; depuis dix mois consécutifs, il affronte les *Panzer* au sein du *33rd Armored Regiment*. Les cinq *Tankers* ont conscience d'être à bord du plus puissant des véhicules américains présents sur le sol du *III. Reich*. Cela ne fait que dix jours que ce modèle « unique » a débarqué et, déjà, il se heurte à la *Wehrmacht*. Bien que sur le déclin, cette dernière ne facilite pas la conquête de la ville. Voila trois jours que la *3rd Armored Division* bataille dans le secteur. Les *Landser* sont coriaces, malgré les incessants pilonnages d'artillerie. Enfin, l'ordre de partir à l'attaque est donné. Les M26 s'élancent sur quatre axes afin de circonscrire les défenseurs dans des zones que les *GI's* pourront peu à peu soumettre. Tandis que les Pershing évoluent en éventail, les soldats américains se placent en couverture afin d'empêcher les « casseurs de chars » adverses de s'approcher de trop près. Une roquette de *Panzerfaust* bien placée risque en effet d'avoir raison du mieux protégé des « tanks » US ! Le Super Pershing du *Staff Sergeant* Joe Maduri avance en tête. La progression est lente car la chaussée est couverte de débris et d'obstacles en tous genres. Au fur et à mesure qu'ils se découvrent, les points d'appui et autres fortifications sont éliminés à coups d'obus explosifs. La tension est à son comble dans l'habitacle. Chaque intersection est susceptible de révéler un *Pak* qui, à bout portant, est à même de détruire un T26E4. Quoi qu'il en soit, il n'est pas question de reculer et l'équipage est aux aguets. Déflagrations, rafales de mitrailleuses heurtant la carapace, nuages de fumée et de poussière rendent l'ambiance suffocante. Comme le pilote négocie péniblement un croisement, le *commander* du Super Pershing aperçoit sur sa droite la silhouette menaçante d'un « King Tiger » ! Embusqué à deux pâtés de maisons, le plus redoutable des *Panzer* tient sous son feu toute la rue. À moins de 600 mètres, la protection du Super Pershing, pourtant renforcée par des plaques de blindage supplémentaire, n'a que de modestes chances de résister à un impact direct de *8,8cm*. Une arme tristement célèbre chez les *Tankers* pour avoir massacré tant de leurs montures. Au moment où les Américains finissent de manœuvrer de manière à camper leur machine dans l'axe de l'objectif, le *Corporal* John P. Irwin, âgé de seulement 18 ans, encadre la monstrueuse cible dans son collimateur. La prise de visée est quasiment instantanée et le jeune homme ne perd pas son temps en vaines tergiversations. Dans un tel duel, le premier à entrer en action est bien souvent le vainqueur. Le long tube du T26E4 crache son obus qui file en direction du prédateur. Le pointage est parfaitement réalisé et le projectile frappe de plein fouet le glacis du Tiger II. Sous les yeux paniqués des Américains, l'obus ricoche et détonne inutilement à quelque distance du but ! Loin d'imaginer rencontrer des engins cuirassés, le *Commander* du Super Pershing avait évidemment décrété d'approvisionner la pièce avec une charge *High Explosive* ! Il est vrai que dans le contexte d'un combat urbain, un perforant n'a strictement aucune utilité face à des retranchements ennemis. Soudain, un violent choc ébranle le T26E4 : impossible de savoir si la réplique vient du *Panzer* lourd, la seule chose que constatent les *Tankers*, c'est qu'ils sont encore indemnes. La confusion est à son comble et, pendant que Pete, le pourvoyeur, obéit aux ordres frénétiques réclamant un approvisionnement adéquat, le *Staff Sergeant* Maduri voit le Tiger II se mouvoir vers eux. Certainement le mastodonte est-il mal positionné et le conducteur allemand tente de le déplacer de manière à donner un angle plus favorable au *8,8cm*. Le fauve commence alors à escalader un remblai de gravats situé devant sa proue. Les *Tankers* n'ont qu'une poignée de secondes pour réagir avant que le *Panzer* n'ouvre le feu. Tandis que le « King Tiger » gravit l'obstacle, il expose son plancher faiblement protégé. John P. Irwin profite immédiatement de l'aubaine. Cette fois, le projectile qui fuse vers le ventre vulnérable est un *Armor Piercing* et ses 25 millimètres d'acier sont évidemment incapables de le stopper. Immédiatement, une formidable détonation souffle depuis l'intérieur les trappes du Tiger II. Les *Panzergranaten* viennent de sauter, tuant tout l'équipage. L'échauffourée n'a duré en tout et pour tout que vingt secondes. Hélas, les *Tankers* n'ont pas le loisir d'examiner leur trophée car, autour d'eux, la guerre continue et le danger représenté par une *Panzerfaust* est toujours d'actualité. En outre, leurs camarades ont besoin de leur assistance ! Grâce à l'intervention des « tanks », Dessau tombe finalement un jour plus tard. Pour le T26E4, les victoires

▼ Le *Staff Sergeant* Joseph « Joe » Maduri, chef de bord du T26E4 Super Pershing de la *3rd US Armored Division* engagé à Dessau. Droits réservés

s'accumulent. Ainsi, le *Staff Sergeant* Maduri revendique la destruction d'un Panther en seulement deux *Shoots*. Après avoir immobilisé le *Panzer V* en endommageant son train de roulement, le deuxième tir l'a frappé sur son flanc, incendiant par là même les projectiles stockés. Enfin, le *Bordführer* d'un char moyen à court de munitions, probablement un *Panzer IV*, s'est rendu à la vue de l'impressionnante volée du 90 mm pointé sur lui !

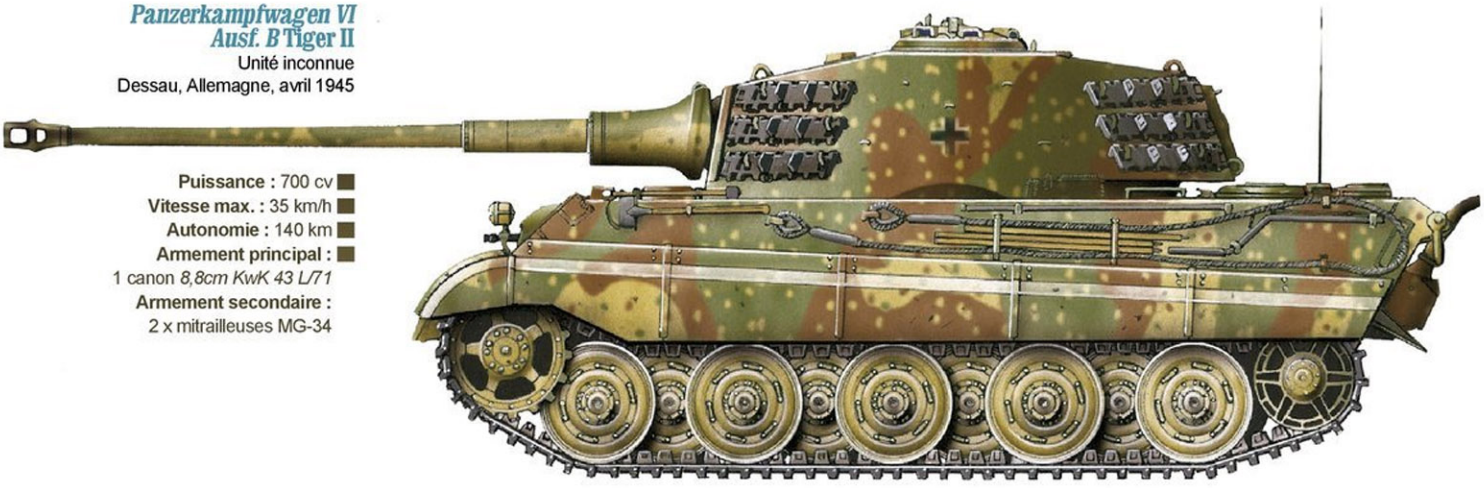
UN DUEL DE PROPAGANDE ?

Cet affrontement n'est pas réputé être le seul accrochage entre un Super Pershing et un Tiger. Le 4 avril 1945, un T26E4 aurait touché un engin germanique, identifié comme un Panther ou un Tiger, à près de 1 400 mètres, le long du fleuve Weser. Cependant, pareillement à la bataille de Dessau, la présence d'un tel adversaire n'est pas confirmée. Aucune carcasse n'ayant été découverte, il est difficile d'accréditer ces deux duels. Hormis des témoignages, il n'existe pas de preuves matérielles, à l'exemple de clichés, pouvant corroborer ces dires. Pour autant, un tel exploit aurait dû attirer les photographes venus d'outre-Atlantique, toujours enclins à mettre en valeur des engagements aussi « théâtraux ». De plus, les archives allemandes ne signalent aucune *schwere Panzer-Abteilung* dans le secteur de Dessau en avril 1945… ■

▲ Un M26 General Pershing de la *3rd US Armored Division* au combat dans une rue de Cologne. C'est dans ce type d'environnement que l'engin de Maduri triomphe d'un Tiger II. - US Nara

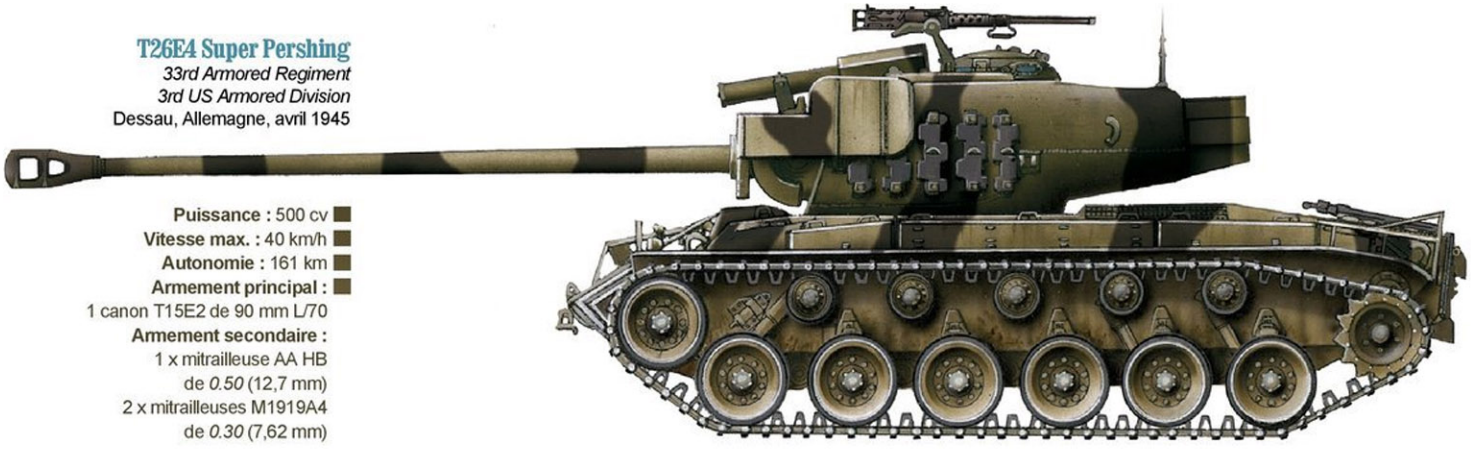
Panzerkampfwagen VI Ausf. B Tiger II
Unité inconnue
Dessau, Allemagne, avril 1945

Puissance : 700 cv ■
Vitesse max. : 35 km/h ■
Autonomie : 140 km ■
Armement principal : ■
1 canon *8,8cm KwK 43 L/71*
Armement secondaire :
2 x mitrailleuses MG-34



T26E4 Super Pershing
33rd Armored Regiment
3rd US Armored Division
Dessau, Allemagne, avril 1945

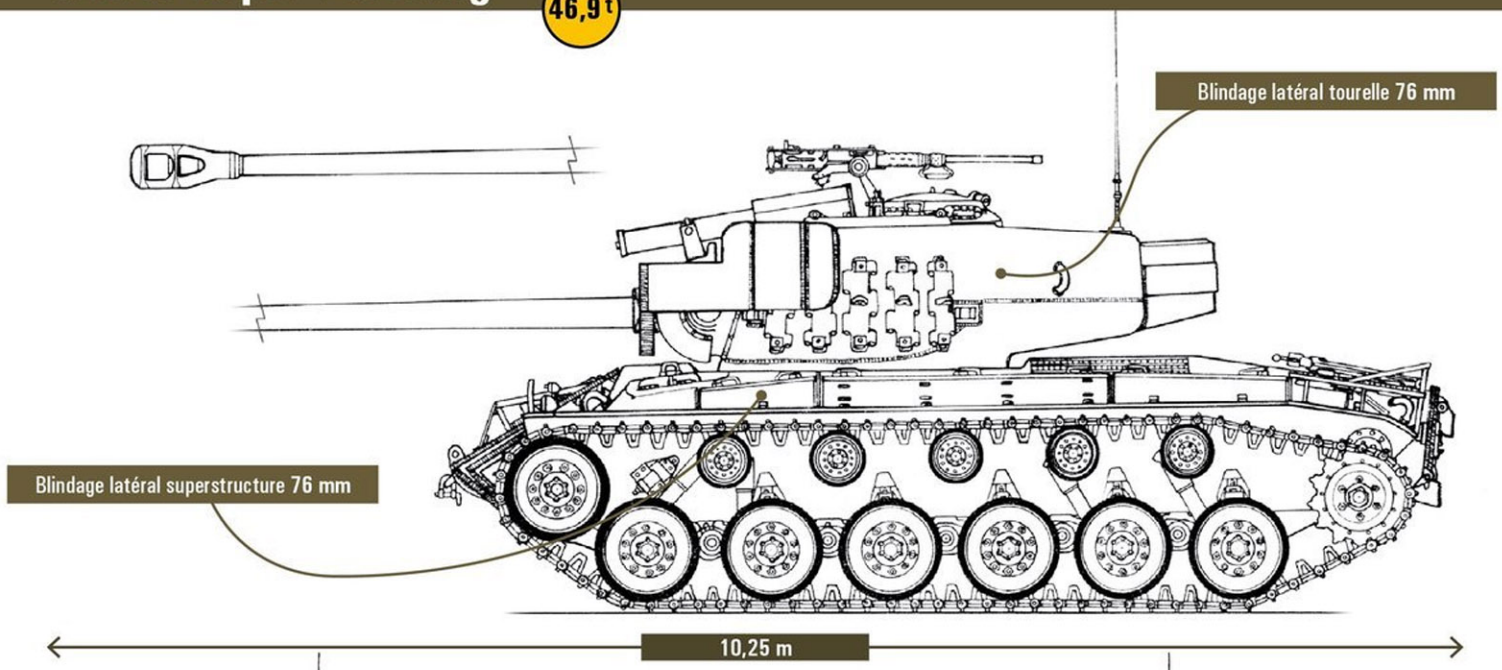
Puissance : 500 cv ■
Vitesse max. : 40 km/h ■
Autonomie : 161 km ■
Armement principal : ■
1 canon T15E2 de 90 mm L/70
Armement secondaire :
1 x mitrailleuse AA HB
de *0.50* (12,7 mm)
2 x mitrailleuses M1919A4
de *0.30* (7,62 mm)

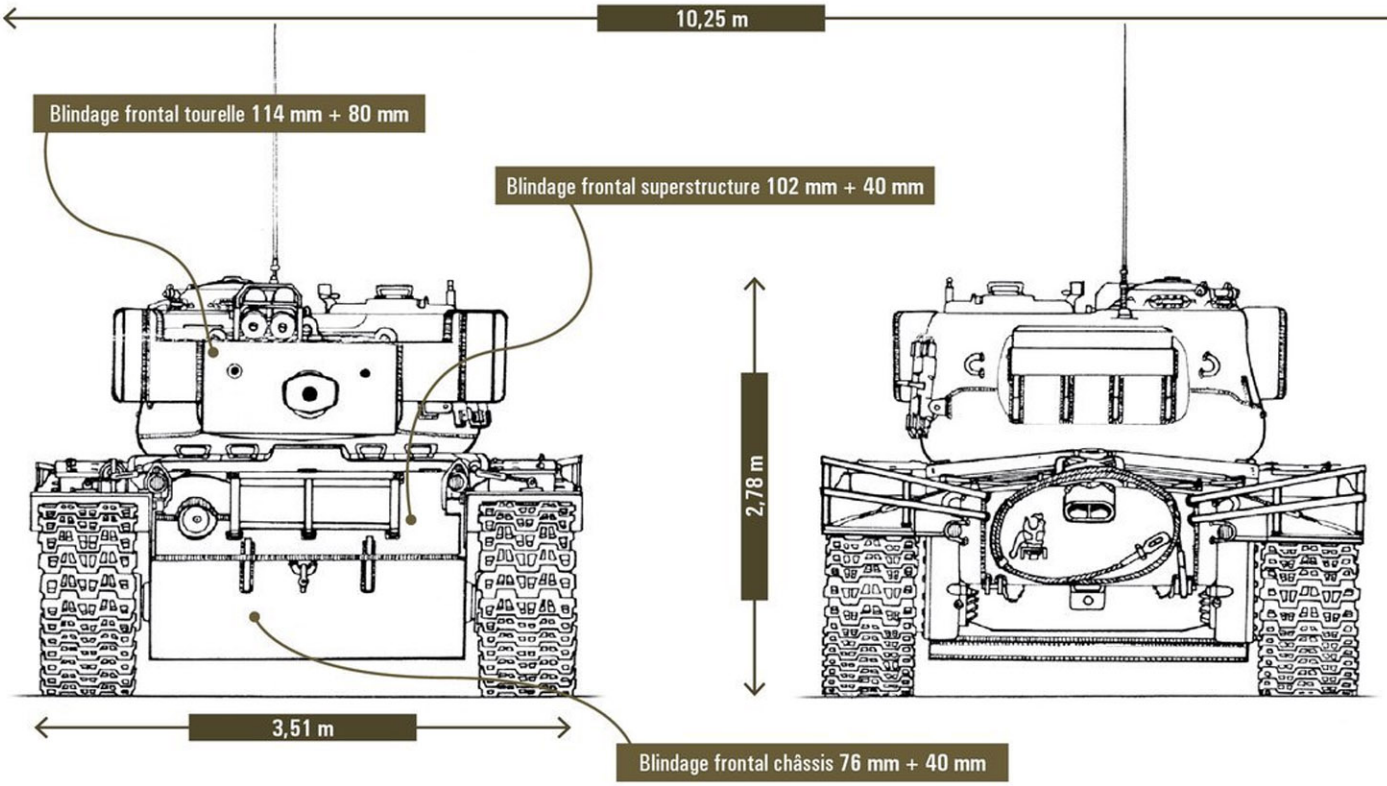


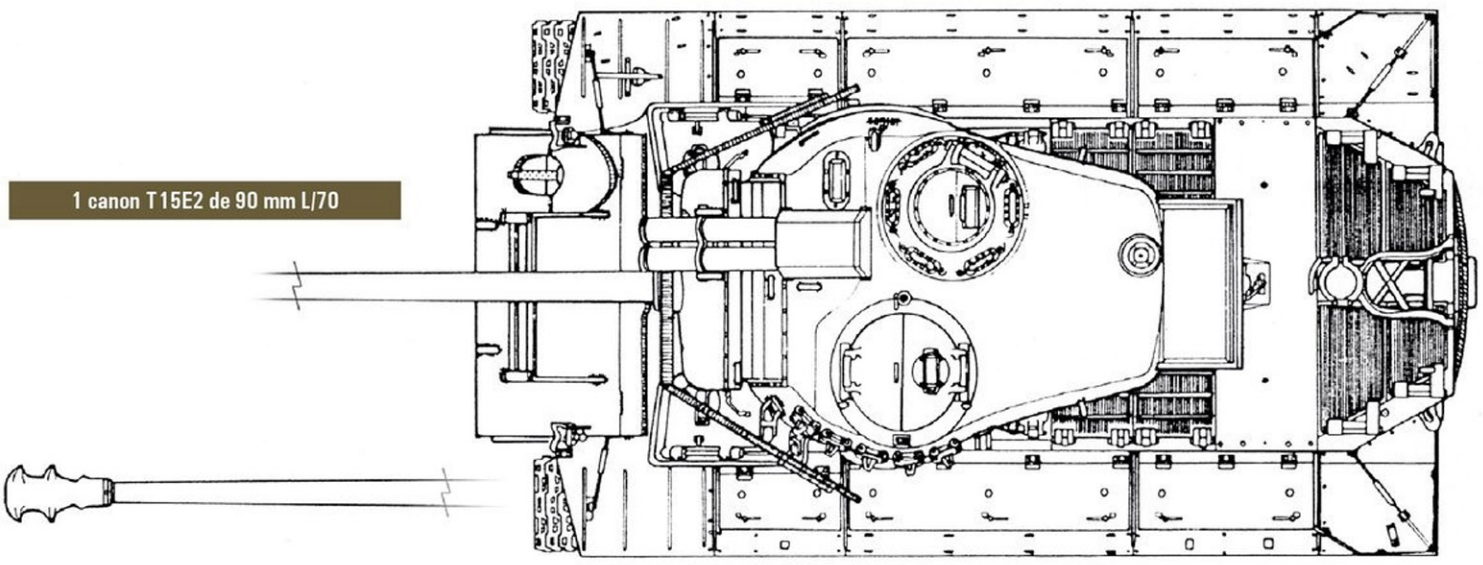
Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2011

T26E4 Super Pershing

46,9 t

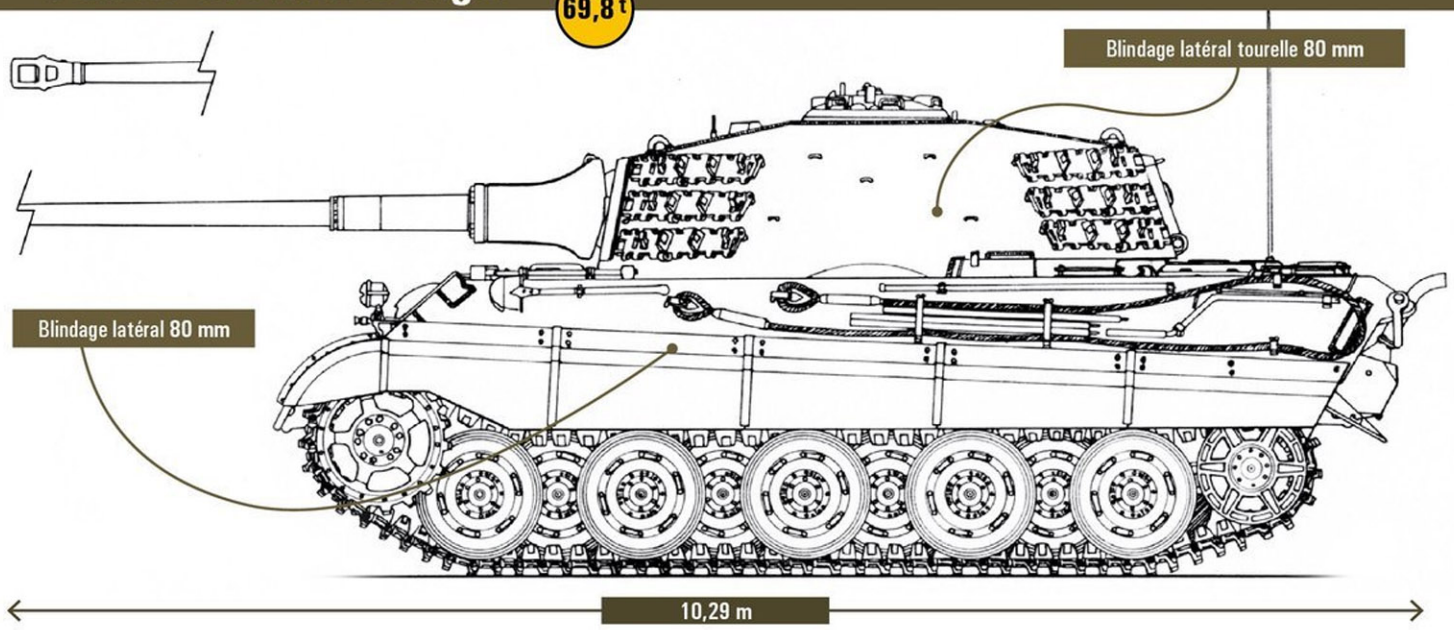


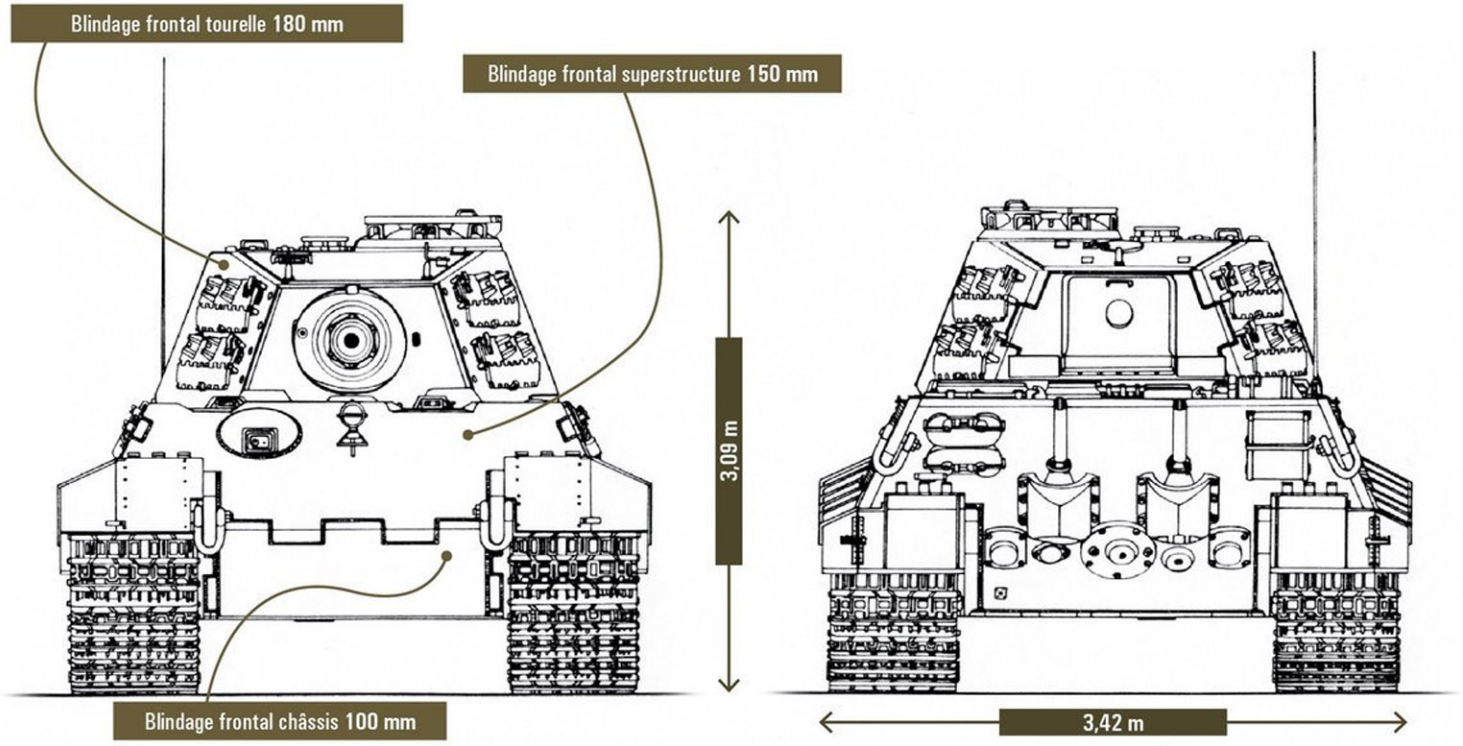


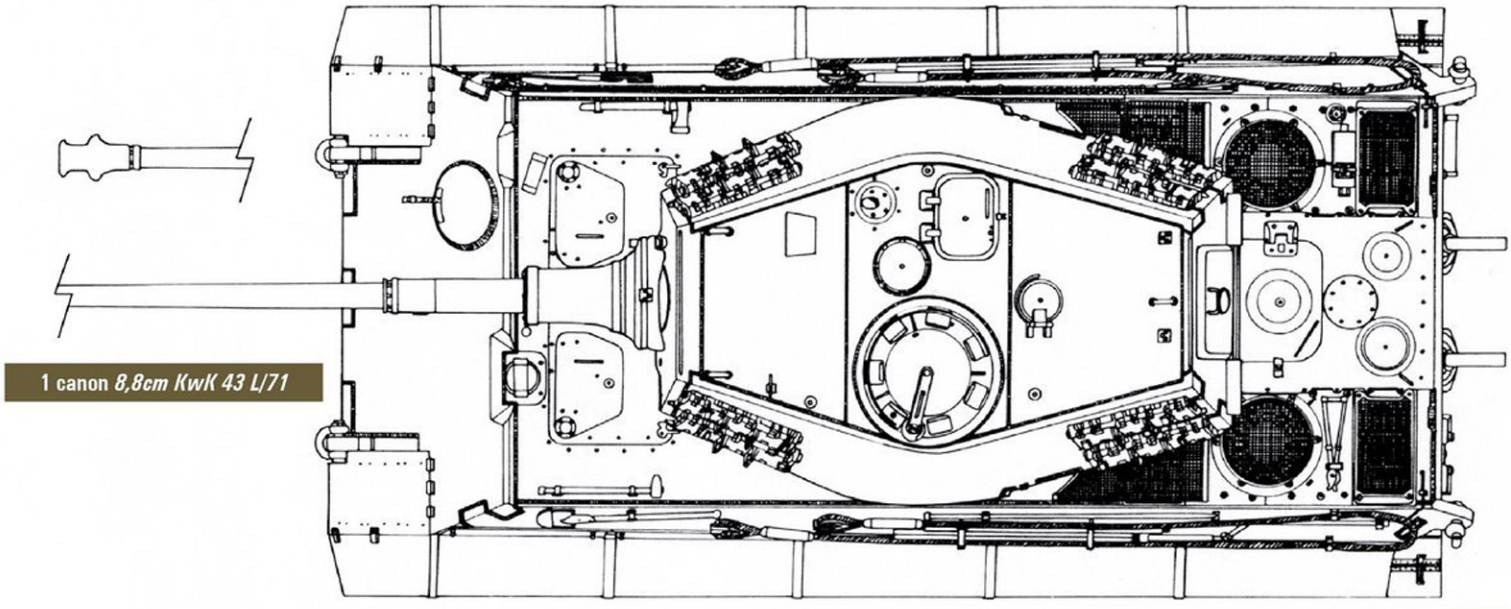


Panzer VI Ausf. B Tiger

69,8 t





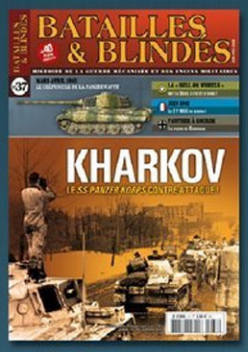


BATAILLES & BLINDÉS

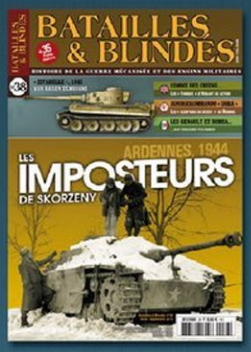
Anciens numéros ▶

Retrouvez les sommaires détaillés sur notre site :

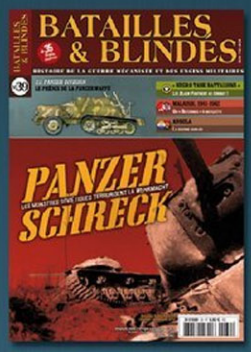
www.caraktere.com



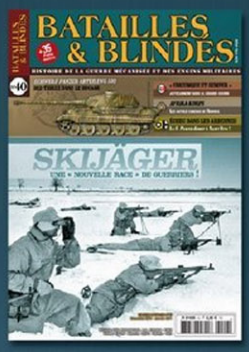
N°37
- **LE *SS-PANZER-KORPS* À KHARKOV**
- « Hell on Wheels » en Sicile
- Le 21e BCC au combat
- Panther à Koursk
- Le crépuscule de la *Panzerwaffe*



N°38
- **LES IMPOSTEURS DE SKORZENY**
- Le *Sonderkommando* « Dora »
- Opération « Zitadelle»
- Les « Funnies » de Hobart en action
- D'une défaite à l'autre…



N°39
- ***PANZERSCHRECK***
- *21. Panzer-Division*
- Les « Negro Tank Battalions » en Europe
- L'invasion de la Malaisie, 1941-42
- Angola, la guerre oubliée



N°40
- ***SKIJÄGER***
- *La schwere Panzer-Abteilung 503*
- « Ubicumque et Semper », *Autobatterie da 102/35*
- Échec dans les Ardennes
- Le Blindorama : La genèse de la force blindée bulgare
- ...

	France	UE, Suisse, DOM-TOM	Autres	Quantité	TOTAL
Abonnements :					
Abonnemment d'un an à **Batailles & Blindés**, soit 6 numéros, à partir du n°42 inclus	35.00 €	40.00 €	45.00 €	x_____ =	
Abonnemment de deux ans à **Batailles & Blindés**, soit 12 numéros, à partir du n°42 inclus	65.00 €	75.00 €	85.00 €	x_____ =	
Hors-séries :					
B&B hors-série n°2 : Opération Daguet (réf.74)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x_____ =	
B&B hors-série n°3 : L'épopée du 6e GRDI (réf.75)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x_____ =	
B&B hors-série n°6 : Afrika-Korps / Tome 1 (réf.78)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°8 : Afrika-Korps / Tome 2 (réf.80)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°12 : Barbarossa / Tome 2 (réf.143)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°13 : Panther au combat (réf.155)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°14 : Tiger-Abteilungen ! (réf.167)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
Anciens numéros :					
B&B n°7 : La SS-Totenkopf dans l'enfer de Targul (réf.7)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°8 : Mortain, Normandie, août 1944 (réf.8)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°11 : Combats de chars en Lorraine (réf.11)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°13 : Normandie 44 vue par von Lüttwitz (réf.13)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°14 : Mai 1940, Rommel passe la Meuse (réf.14)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°15 : Combats de chars en Lorraine 2 (réf.15)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°16 : Saga d'un « Wikinger » sur l'Ostfront (réf.16)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°17 : Destins croisés en Normandie (réf.17)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°22 : Leclerc : « se commander soi-même » (réf.22)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°27 : Dans l'enfer de la Roer (réf.27)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°30 : Dossier Ferdinand / Elefant (réf.30)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°33 : La Campagne de Tunisie (réf.127)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°34 : Les chars du *Heyl Shirion* (réf.134)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°35 : *SS-Panzer-Division* « Wiking » (réf.140)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°36 : Dans l'enfer du bocage (réf.145)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°37 : Le *SS-Panzer-Korps* à Kharkov (réf.153)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°38 : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°39 : *Panzerschreck* (réf.162)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°40 : *Skijäger* (réf.172)		8.00 €		x_____ =	
TOTAL :					

Bon de commande à retourner à :

CARAKTÈRE
Service abonnements
3120 route d'Avignon
13090 Aix-en-Provence
FRANCE

Commandez les anciens numéros de *Batailles & Blindés* et de nos autres publications, consultez également les sommaires détaillés ou bien encore vérifiez leur disponibilité sur notre site :

www.caraktere.com

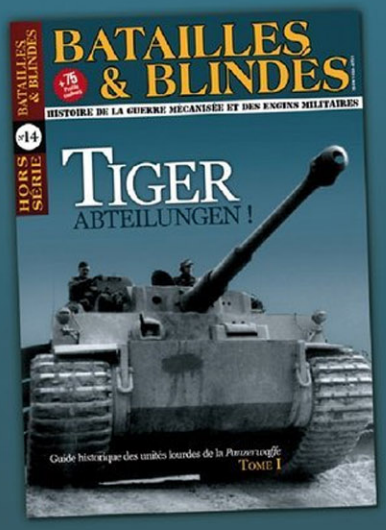
Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours. Merci de votre compréhension.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
.....
.....
Code postal : .....
Ville : .....
.....
Pays : .....
E-mail : .....

Règlement :

☐ Chèque à l'ordre de Caraktère
☐ Virement Swift ☐ Mandat postal
☐ Carte Bancaire :
Numéro : .....
Date d'expiration : .....
Cryptogramme visuel : .....
(3 derniers chiffres au dos de la carte) :
Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.



TIGER ABTEILUNGEN

HORS-SÉRIE N°14

Guide historique des unités lourdes de la *Panzerwaffe*

TOME I

Plutôt qu'une analyse technique du *Panzer VI Ausf. E* Tiger, avec ce nouveau numéro hors-série de *Batailles & Blindés* de plus de 120 pages, nous souhaitons vous proposer un point d'étape complet dans l'étude des unités équipées de Tiger, les célèbres *schwere Panzer-Abteilungen*. Le premier tome, couvrira l'historique de la *schwere Panzer-Abteilung 501*, qui opérera en Tunisie puis sur l'*Ostfront*, jusqu'à la *508*, qui combattra en Italie. Chacune aura ainsi droit à un historique assorti de données statistiques (nombre de chars détruits, as et personnalités, décorations, insignes, organigrammes détaillés, etc.), suivi d'un album photos, incluant des clichés inédits, et de nombreux profils en couleur présentant les différents types de camouflages et de marquages tactiques en fonction des campagnes et des époques.

Notre ambition est simple mais ambitieuse : vous proposer une documentation de référence en français, tout en mettant l'accent sur l'iconographie !

À PARAÎTRE

HORS-SÉRIE N°15

GUDERIAN

PROPHÈTE DE LA GUERRE MODERNE ?

Vétéran de la Première Guerre mondiale, membre des corps francs, officier dans la *Reichswehr* puis dans la *Wehrmacht*, Heinz Guderian a jusqu'en 1939 un parcours prometteur. C'est à partir de 1940 qu'il s'illustre vraiment lorsque son concept de *Panzer-Division* prouve sa pertinence durant la campagne de l'Ouest. Fin tacticien, travailleur infatigable persuadé de la justesse de ses vues, il ne se fera pourtant pas que des amis parmi ses condisciples de l'*Oberkommando der Wehrmacht*. Sa relation avec le pouvoir en place sera aussi teintée d'ambiguïté et sa carrière s'en ressentira.

Alors, Guderian, père des blindés ? Celui qui publiera *Achtung Panzer !*, puis bien plus tard *Panzer Leader,* a en effet toujours prêché pour l'existence d'une force blindée puissante et autonome, une force non plus au service de l'Infanterie mais au contraire appuyée par les autres Armes. Pour autant, Guderian n'a rien inventé. Il reprend souvent à son compte diverses théories militaires plus anciennes, qu'il aura l'intelligence d'amender et de coordonner pour en faire une doctrine tactique à part entière.

Hugues Wenkin revient dans ce hors-série sur le parcours de Heinz Guderian et sur son apport essentiel au fameux « Blitzkrieg » allemand. Il étudie pour cela sa formation et ses influences avant d'analyser sa vision tactique et ses campagnes. Une partie est aussi dédiée à son héritage intellectuel dans la guerre moderne. Pour accompagner ce texte utile à tout passionné, la rédaction de *Batailles & Blindés* a réuni une formidable collection de photographies d'époque et de profils d'engins en couleurs.

EN KIOSQUE FIN FÉVRIER

LA BATAILLE DES CENT HEURES

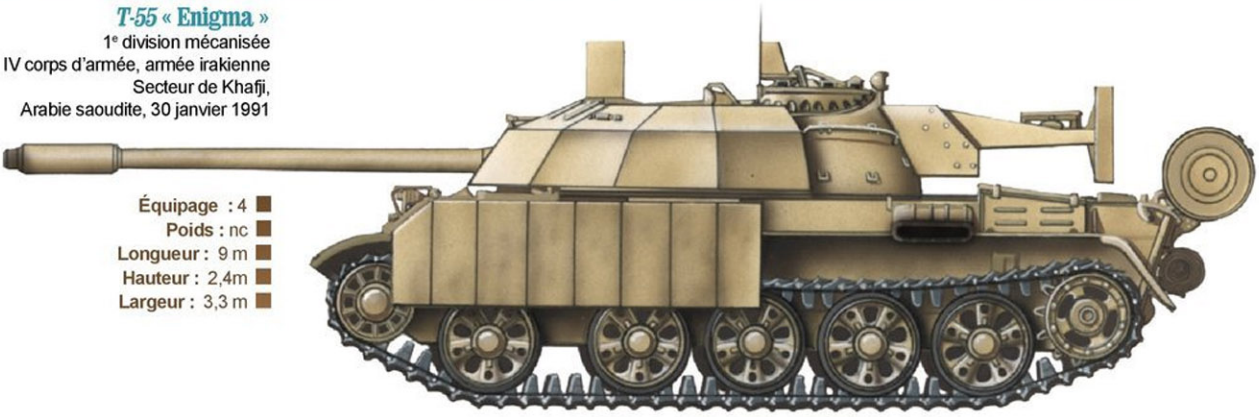
LA GUERRE DU GOLFE, 1990-91

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2011

T-55 « Enigma »

1e division mécanisée
IV corps d'armée, armée irakienne
Secteur de Khafji,
Arabie saoudite, 30 janvier 1991

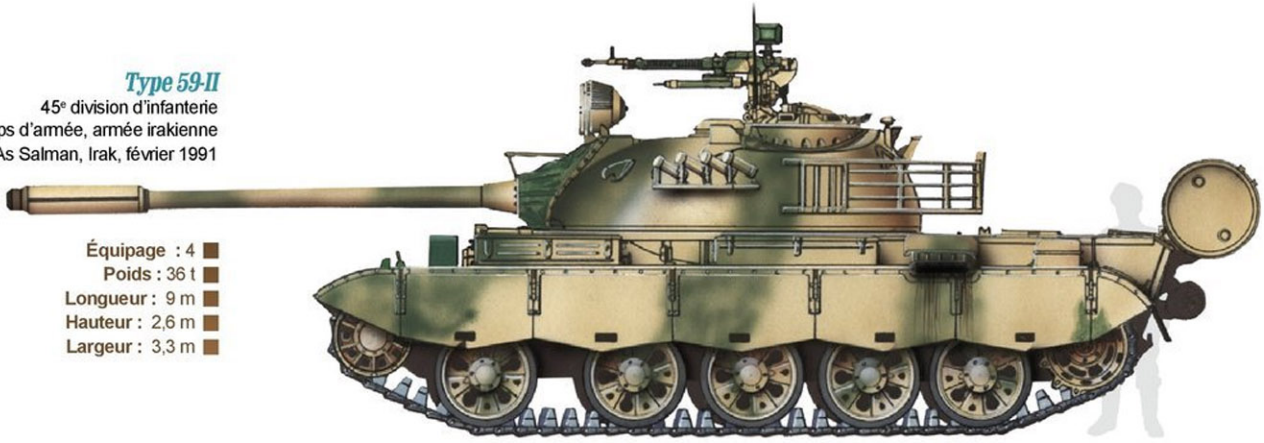
Équipage : 4
Poids : nc
Longueur : 9 m
Hauteur : 2,4m
Largeur : 3,3 m



Type 59-II

45e division d'infanterie
IX corps d'armée, armée irakienne
Secteur d'As Salman, Irak, février 1991

Équipage : 4
Poids : 36 t
Longueur : 9 m
Hauteur : 2,6 m
Largeur : 3,3 m

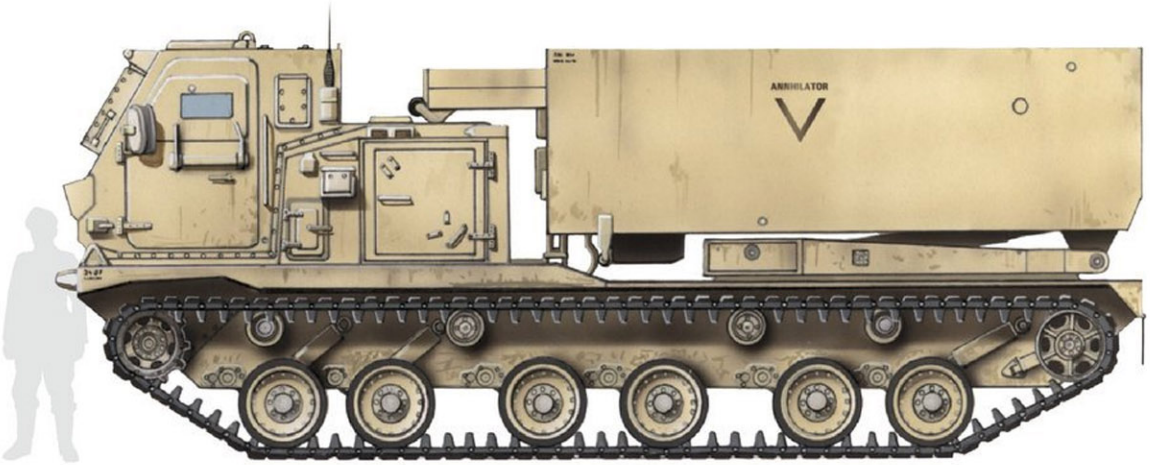


M1A1 Abrams

24th Infantry Division (mechanized)
4th Battalion, C Company (Armor)
64th Armor Regiment, 1st Brigade
XVIII Airborne Corps, US Army
Secteur de Tallil, Irak, février 1991

Équipage : 4
Poids : 57 t
Longueur : 9,8 m
Hauteur : 2,9 m
Largeur : 3,7 m

MLRS M270

24th Infantry Division (mechanized)
A Battery (MLRS), 13th Field Artillery
XVIII Airborne Corps, US Army
Secteur de Tallil, Irak, février 1991

Équipage : 3
Poids : 24,5 t
Longueur : 6,97 m
Hauteur : 2,97 m
Largeur : 3,7 m